

TEGNÈR ET LA FRANCE

THÈSE

complémentaire pour le Doctorat ès Lettres

par

Maurice GRAVIER

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

PROFESSEUR AU LYCÉE LAKANAL

1942

AUBIER, ÉDITIONS MONTAIGNE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

TEGNÈR
ET LA FRANCE

TEGNÈR ET LA FRANCE

THÈSE

complémentaire pour le Doctorat ès Lettres

par

Maurice GRAVIER

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

PROFESSEUR AU LYCÉE LAKANAL

AUBIER

ÉDITIONS MONTAIGNE



A mon maître

Monsieur ALFRED JOLIVET
Professeur à la Sorbonne

INTRODUCTION

Au XVIII^e siècle, la littérature et la civilisation françaises ont conquis l'admiration de toute l'Europe. Les souverains étrangers copient dans leurs cours les modes adoptées par le Roi de France; les écrivains de tous les pays imitent le style et répandent les idées de nos « Philosophes ».

Toute lointaine qu'elle soit, la Suède n'a pas échappé à la loi que dictent Versailles et Paris. Un souverain, ami des lettres et des arts, Gustave III, fait de Drottningholm un Versailles suédois; il guide lui-même le goût des écrivains et des artistes et ne cache pas son admiration pour la France. Tandis que Frédéric II protège Voltaire et que Catherine II fait venir Diderot à Petersbourg, à la demande de Gustave III Marmontel prend le chemin de Stockholm. Les écrivains suédois du siècle des lumières, l'Upplysningen, portent dans l'histoire le nom de « Gustaviens », tant ils ont été marqués par l'influence de leur roi. Et tous admirent et imitent les chefs-d'œuvre de notre XVIII^e siècle.

Quelque vingt ans après la mort de Gustave III, l'influence française a beaucoup diminué en Suède. Le prestige de la cour ne s'exerce plus sur la vie sociale et littéraire; des souverains moins brillants, plusieurs crises intérieures ont ruiné l'œuvre éclatante de Gustave III. Ce n'est plus à Drottningholm que se crée désormais la littérature, mais à Upsal et à Lund. Les écrivains ne sont plus des courtisans, mais des professeurs. S'ils tournent leurs regards vers la France, ils constatent que la doctrine des Philosophes a provoqué une révolution sanglante. On cherche en vain les traces d'une littérature pendant les dix années que remplissent les massacres à l'intérieur et les guerres à l'extérieur. Napoléon impose ensuite son goût classique, et des écrivains sans génie produisent pour lui plaire des tragédies froides et compassées. Sans doute M^{re} de Staël et Chateaubriand défendent le renom des lettres françaises. Mais tous deux sont en proie aux persécutions du Maître et leurs voix n'arrivent pas à s'imposer à l'Europe.

L'attention se porte naturellement vers l'Allemagne qui, au temps de sa plus grande faiblesse politique, voit s'épanouir l'époque la plus brillante de sa philosophie et de sa littérature. Les philosophes

allemands, Kant à leur tête, font d'abord la conquête des universités suédoises. Puis comme la limite entre la philosophie et la littérature est fort imprécise, surtout en Allemagne, Schiller est lu avec joie par les admirateurs de Kant; Schelling gagne ces professeurs-écrivains à la doctrine romantique et peu à peu non seulement le monde universitaire, mais la vie littéraire, se placent sous le signe de la philosophie et de la poésie allemandes.

Pourtant la Suède entière ne se range pas d'un seul mouvement sous la nouvelle bannière. L'Académie Suédoise est un bastion derrière lequel se retranchent les partisans de la tradition française. De grands survivants de l'époque gustavienne, un Léopold, un Franzén, n'approuvent point la mode nouvelle; ils affectent même de boudier aux partisans fanatiques de Schelling et des Schlegel. Au sein de la nouvelle génération, un universitaire de Lund se refuse à brûler tout ce que dans sa jeunesse on lui apprit à adorer. C'est Tegnér. Sa carrière a commencé par des essais académiques dans lesquels il imitait avec une sincère ferveur les poèmes de l'époque gustavienne, ainsi que les odes et les épîtres de nos poètes français. Il n'a pourtant pas négligé de lire Kant, Schiller et même Schelling, comme le lui conseillaient ses maîtres et ses camarades de Lund. Mais il s'est réservé le droit de choisir et de ne pas admirer aveuglément tout ce qui venait d'Allemagne, et de ne pas condamner sans nuances et sans appel la tradition française à laquelle se rattache l'œuvre de ses premières années.

Au surplus, sauf sur le déclin de son âge, partisan de la liberté, admirateur de Napoléon, ennemi des Russes, il lutta pendant presque toute sa carrière contre les romantiques suédois, ardents défenseurs de la Sainte Alliance, capables d'admettre que le Roi de Suède s'alliât avec le Tzar pour écraser l'Ogre.

Nous voulons retracer ici l'histoire des relations qu'entretint avec la France cet esprit original et indépendant, l'un des plus grands écrivains qu'ait produits la Suède.

M. G.

TEGNÈR ET LA FRANCE

CHAPITRE PREMIER

LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE

Le père d'Esaias Tegnèr était pasteur à Kyrkerud, petite paroisse du Värmland. Il avait huit enfants et il était pauvre. A onze ans, le jeune Esaias doit subvenir aux besoins de son existence, parce que son père ne peut supporter les frais de ses études. Il sert d'abord de secrétaire à l'assesseur Branting. Puis, en juillet 1797, il accompagne son frère Elof à Råmen, chez le maître de forges Christoffer Myhrman. Elof Tegnèr, qui vient d'achever à Lund ses études, est le précepteur des fils Myhrman, et le jeune Esaias l'aide de son mieux, — il n'a encore que 15 ans — tout en poursuivant ses études par ses propres moyens. Christoffer Myhrman a joué, dans la formation spirituelle du jeune Tegnèr, un rôle fort important et nous devons noter qu'il montrait beaucoup d'admiration et de sympathie pour les idées et le goût français.

Les maîtres de forges constituaient en Suède un groupe social qui s'estimait lésé : alors que le clergé, la noblesse et les paysans pouvaient défendre leurs intérêts au Parlement, les chefs d'entreprises n'avaient droit à aucune représentation au sein de cette assemblée, malgré l'importance croissante de leur industrie. Aussi faisaient-ils volontiers figure de frondeurs et ils manifestaient souvent leur opposition à la politique royale. Dans les mines et les forges du Värmland, la Révolution française était très populaire (1). Myhrman (2) restait certes attaché aux sentiments religieux qui sont de tradition en Suède; il se déclarait loyal sujet du roi, mais il ne dissimulait pas des tendances hostiles à l'aristocratie. Jusqu'en 1797 il fait partie de la « société civique » (Medborgerliga Sällskapet) dont les nobles étaient exclus. La réaction de Gustave III en faveur de l'aristocratie heurte ses sentiments politiques; il proteste contre l'énormité des sommes qui se dépensent à la Cour, alors que le peuple est tenu dans l'ignorance du budget royal. Il accuse les nobles de créer la famine dans un but machiavélique. Il a certainement suivi avec sympathie le déroulement des événements politiques en France et souhaite le succès des armes françaises. Cette admiration s'est

d'ailleurs calmée quand Napoléon a rétabli la monarchie avec ses fastes traditionnels. Myhrman restera malgré tout un chaud partisan de Napoléon I^{er}; il détestera Bernadotte et se fâchera de voir la diplomatie suédoise contrarier les efforts de la France. Jusqu'à sa mort il s'intéressera à la politique européenne et sera heureux d'en suivre le cours grâce aux renseignements que Tegnèr lui fournira dans ses lettres (4).

Christoffer Myhrman était de plus un homme cultivé. Il s'essayait parfois, sans grand succès d'ailleurs, à composer des poèmes dans le goût de Leopold et de Kellgren. Sa bibliothèque était abondante et bien composée. La littérature française y était très bien représentée : on y trouvait l'œuvre de Voltaire en cent volumes, trente-quatre volumes de Rousseau, une Encyclopédie française in-quarto comptant une vingtaine de volumes (5), enfin des ouvrages de Raynal, Condillac et Mably. Elle contenait de plus tous les classiques latins, des travaux historiques anglais, mais peu de livres allemands. Esaias Tegnèr faisait fonction de bibliothécaire à Råmen.

Il profita largement de l'occasion qui se présentait alors à lui et plus tard pendant son séjour à Lund, non seulement il perfectionna ses connaissances dans le domaine des langues anciennes et modernes, mais il parcourut avec avidité presque tous les livres qu'il trouvait. Nous savons qu'il a commencé à lire le français en 1793 dans un ouvrage difficile à identifier, *la Religion des Dames*. C'est dans un manuel français, celui de Millot (6), qu'il étudiait l'histoire ancienne. Déjà chez l'assesseur Branting, il avait parcouru toutes les *Aventures de Télémaque* (7). Quand il arriva à Råmen, il savait donc un peu de français. Il put s'y perfectionner, car il rencontra peut-être les précepteurs français, des émigrés tels qu'Antoine de Moitié ou de Flennes, à qui le maître de forges avait commis le soin d'enseigner le français à ses filles. Celles-ci, et particulièrement Anna, que le poète épousera plus tard, avaient étudié notre langue avec beaucoup de soin et de persévérance. Tegnèr la maniait, lui aussi, avec une certaine aisance, puisqu'il pourra quelques années plus tard composer des vers français (8). Sur ses lectures à Råmen, il écrit lui-même dans ses *Notes autobiographiques* : « En matière de littérature française, cette bibliothèque était bien fournie. Les œuvres de Rousseau, de Voltaire et de Racine s'y trouvaient au complet et n'étaient pas délaissées non plus. En anglais je trouvai la traduction d'Ossian par Macpherson, qui me passionna et dans laquelle j'appris cette langue uniquement par mes propres moyens. De Shakespeare, il n'y avait que Hamlet, qui, chose étonnante, ne m'intéressa guère. Cette lecture demande plus de maturité que je n'en avais alors. En littérature allemande, il n'y avait pas un seul poète. Je fus donc obligé d'apprendre cette langue dans les manuels ordinaires. J'éprouvai dès lors contre cette

langue une sorte de prévention dont je fus long à me débarrasser (9). »

Connaissant mieux que toute autre langue moderne le français et ayant parcouru avec passion les œuvres de Voltaire et Rousseau, Tegnér fait sienne la doctrine de la Révolution française. Comme son protecteur Myhrman, il affiche des idées presque jacobines, il se montre hostile à l'aristocratie, il souhaite la victoire des Français. On le voit par exemple soutenir son frère Elof dans une discussion orageuse qui a pour cadre la « Nation » de Värmland à Lund. Tous deux proposent, sans succès d'ailleurs, que les questions importantes soient débattues en assemblée générale et que les décisions soient prises à la majorité des suffrages, le Curateur et les Anciens ayant droit chacun à deux voix. Le jeune républicain s'indigne de voir repousser les principes « qui conviennent à une société libre » et se demande si les règles qu'on adopte ne seraient pas plutôt destinées « à une horde d'esclaves asiatiques », si au lieu de suivre les lois « de la Raison et du Droit » on ne choisit pas celles « du Despotisme ou de l'Oligarchie ». Il constate avec amertume que sa Nation, toute ancienne qu'elle soit, ne possède pas de lois fondamentales; quand son frère Elof a invité les membres de la Nation à voter une Constitution, sa proposition a été rejetée comme inutile et bouffonne (10). Comme on voit, les frères Tegnér ne se contentent pas de parler le langage républicain, ils cherchent à mettre en pratique les principes révolutionnaires.

Quand Esaias décrit à Myhrman le château du baron Lejonhufvud, chez qui il est précepteur et avec qui il restera d'ailleurs en bons termes, il adopte un ton qui nous rappelle l'esprit frondeur de Figaro : « Ce lieu est, comme il sied, fort élégant et je trouve bien plaisant de voir comme mes maîtres sont fiers des siècles qui se sont écoulés depuis que leurs ancêtres se sont rendus utiles à l'Etat » (11). Son ironie est acerbe envers le gouvernement, irrespectueuse envers le roi. Tantôt il rapporte à Myhrman que le poète Leopold se voit dans l'impossibilité de faire paraître trois ou quatre tomes de ses œuvres parce que les « imprimeurs orthodoxes » ne peuvent pas ou n'osent pas les publier; tantôt il loue par antiphrase « la sagesse du Gouvernement » à propos de troubles qui ont éclaté à Lund; ou bien il plaisante dans une lettre à Kullberg, au sujet des enfants royaux qu'il a « le plaisir inestimable de voir chaque jour ». Le roi a été malade et il guérit : « Le ciel a exaucé les prières du pays, comprends-tu », écrit-il à un ami (12).

Enfin notre jacobin n'est pas un révolutionnaire de salon. Il méprise les conventions et l'étiquette et affiche ses sentiments si maladroitement que son protecteur de Lund, le professeur d'esthétique Lidbeck, doit lui adresser à ce sujet une lettre de réprimande (13).

C'est en la France qu'il a mis ses espoirs et nos généraux révo-

lutionnaires qu'il a adoptés pour héros. Car le triomphe des lumières est lié au sort des armées républicaines. « A Trollhättan », écrit-il à Myhrman le 3 octobre 1799, « j'ai lu dans les feuilles la nouvelle de la mort de Joubert et de la renaissance de l'enthousiasme français. Je ne pus me retenir de faire la remarque que les généraux français, plus souvent que ceux des puissances alliées, tombaient au champ d'honneur, et l'on peut, semble-t-il, en conclure que ces derniers risquent moins leur précieuse existence, tout en faisant plus parade de leur courage; c'est là une remarque confirmée par l'expérience... Si une fois encore les Français voyaient leur cause complètement perdue, ce serait sans doute un obstacle sérieux pour l'expansion future de la Raison et des Lumières; sur les ruines laissées par elles, la Hiérarchie et le Despotisme dresseraient leur trône et replongeraient le monde dans les ténèbres dont il commençait à sortir. Mais il nous reste à espérer... et seulement à espérer ». On sait que Tegnér écrivit son premier grand poème pour célébrer un héros républicain, le général Bonaparte (14).

Ainsi, pendant son séjour à Råmen, Tegnér a appris le français avec soin et avec plaisir; il connaît mieux notre langue que les autres langues modernes; son protecteur Myhrman l'a en outre élevé dans l'admiration de nos philosophes et l'enthousiasme pour l'idéal de notre révolution. Tel est le bagage philosophique et littéraire avec lequel Tegnér entreprend ses études à l'Université de Lund et s'essaye à composer ses premiers poèmes.

*
**

Les premières œuvres poétiques de Tegnér sont extrêmement scolaires, elles portent une marque; nous voyons que ce jeune homme, pauvre et ambitieux, cherchait à atteindre un but : il convoitait les prix de l'Académie Suédoise. Cette institution avait été organisée par Gustave III, à l'image de notre Académie Française, encore qu'elle ne comptât que dix-huit membres au lieu de quarante. Créée par un admirateur de notre littérature, l'Académie Suédoise maintenait en Suède la tradition française. Nous voyons Tegnér étudier avec patience les œuvres que l'Académie a distinguées, en suivre les mouvements et la composition, en étudier les idées et le vocabulaire. Il imite souvent des épigones, disciples de plus grands poètes, eux-mêmes admirateurs de notre littérature. En se faisant ainsi l'élève d'honnêtes poètes qui avaient pris pour modèles les grands gustaviens, un Kellgren ou un Leopold, Tegnér se trouve ramené à ses premiers maîtres, Voltaire, Rousseau et les petits poètes de notre XVIII^e siècle. Mais les influences françaises sont difficiles à déceler, car elles sont indirectes, elles s'exercent

souvent par l'intermédiaire d'un poète suédois : où l'on croit reconnaître Roucher, un critique suédois vous montre que Tegnér a trouvé dans l'œuvre de Kellgren quelques vers qui traduisent presque exactement un passage des *Saisons* (15); parfois on salue au passage une image rencontrée dans un poème de Voltaire, alors que sans doute Tegnér l'a cueillie dans une ode de Kullberg. Il est difficile de discerner les emprunts immédiats et les imitations plus lointaines qui ne sont que le reflet d'un reflet. Si Tegnér aime à jouer avec les idées philosophiques, il ne s'attache à aucun système, récolte ici une idée, là une comparaison; il ne craint pas, semble-t-il, de voir se heurter ces fragments d'origines si diverses, et dans le même poème on pourra relever l'influence des philosophes antiques, celle de Voltaire et celle de Kant. Polissant un à un ses développements qui prennent place chacun dans une strophe, il ne se soucie pas toujours de construire un ensemble harmonieux (16).

Par leur forme, les premières œuvres de Tegnér rappellent les productions poétiques du XVIII^e siècle français. On n'y rencontre pas de confessions personnelles, mais elles ressemblent plutôt à des dissertations en vers (17); tantôt ce sont des épîtres en octosyllabes, tantôt des odes dont les strophes égales et les idées régulièrement balancées sont disposées selon l'ordonnance la plus classique, ou bien encore des poèmes philosophiques dont les alexandrins favorisent le goût de Tegnér pour l'éloquence. Les sujets sont vastes et généraux; nous y trouvons des *Plaintes sur les malheurs de l'homme*, l'éloge du *Sage* ou de la *Religion*, un appel à l'*Esprit de Tolérance*, d'amples développements sur la jeunesse. Ces titres rappellent ceux dont s'ornaient les compositions froides et soignées d'un J.-B. Rousseau ou d'un Lebrun-Pindare, mais on ne doit pas oublier non plus que Voltaire a écrit une ode sur la *Félicité des Temps*, une autre sur le *Passé et le Présent*, une dernière enfin est un appel *A la Vérité*. Quand Tegnér reprend contact avec la vie quotidienne, il adopte les formes de notre « poésie fugitive », se répandant en épîtres et en poèmes de circonstance qu'il voudrait légers et badins; il entrecoupe ses lettres de petits vers comme faisaient les épistoliers de notre XVIII^e siècle (18).

Sa langue n'est pas dépourvue de gallicismes et les critiques suédois ont noté ceux-ci avec soin; son style a les grâces un peu désuètes de l'époque post-classique, et l'on y relève la surabondance presque choquante des adjectifs. Quelquefois il s'est laissé aller à écrire quelques poèmes assez lestes où il fait preuve d'une certaine légèreté dans la grivoiserie (19). Enfin il manie avec plaisir l'allégorie; il semble bien, par exemple, que dans son épître à Myhrman il se soit souvenu et de la gravure qui sert de frontispice à l'*Encyclopédie* et du badinage allégorique de Voltaire : *Le Temple du Goût* (20).

Ses idées, il les doit en grande partie aux poètes de l'Upplysningen. Par sa philosophie il se rattache entièrement au groupe des poètes gustaviens. Mais il puise aussi directement à des sources françaises. Voltaire a été son premier maître à penser. Il lui voue à cette époque une profonde admiration : « Je suis en train de lire Voltaire », écrit-il à son frère, « on ne sait si j'aurai un jour fini de lire le plus beau et l'essentiel de son œuvre. Tout est excellent et il est difficile de choisir parmi tant de beautés » (21). Il emprunte à Voltaire ou à son disciple suédois Leopold les épigraphes qu'il met en tête de ses poèmes. Il a traduit *L'épître à Uranie* ou *Le Pour et le Contre* sous le titre *Pro et contra* (22). Il paraphrase le *Quatrième discours sur l'Homme* à deux reprises (23)! Il se contente de remplacer l'apostrophe à Réaumur par une apostrophe à Linné et les allusions à des faits historiques par des exemples choisis dans la Suède de son temps (24). Si plus tard ce culte voué à Voltaire devient moins ardent, si les doctrines qu'il avait naguère contribué à répandre doivent lui sembler moins dignes d'admiration, il reconnaîtra toujours à Voltaire les mérites d'une pensée ferme et nette, d'une forme gracieuse et enjouée (25).

Pas plus que Voltaire, Tegnér n'est un esprit systématique. Il ne nous est pas interdit pourtant de faire la somme des idées philosophiques qu'il professe dans ses premières années ni de nous demander s'il a géré fidèlement l'héritage spirituel que lui avaient laissé les Philosophes de notre XVIII^e siècle ou les poètes gustaviens, leurs disciples. Tegnér passait avec une grande rapidité de l'optimisme au pessimisme, mais son esprit, plus tard malade, déjà chagrin, le portait plutôt à la tristesse qu'à une folle gaité. Il a trouvé dans certaines œuvres de Voltaire un aliment à son pessimisme. Voltaire lui-même puisait ses idées sur la nature humaine dans l'œuvre d'un penseur qu'il a critiqué durement, mais auquel il doit beaucoup, dans les *Pensées* de Pascal. C'est sans doute grâce aux *Lettres philosophiques* que Tegnér a fait connaissance avec Pascal; en tout cas nous retrouvons dans certaines strophes de Tegnér la doctrine qui proclame à la fois la grandeur et la faiblesse de l'homme et qui insiste sur le douloureux mystère de notre destinée : sans doute ces thèmes ont été repris par Voltaire, par exemple dans le poème sur *le Désastre de Lisbonne* :

« Que peut donc de l'esprit la plus vaste étendue?

Rien : le livre du sort se ferme à notre vue.

L'homme, étranger à soi, de l'homme est ignoré.

Que suis-je? Où suis-je? Où vais-je? et d'où suis-je tiré?

Atomes tourmentés sur cet amas de boue

Que la mort engloutit et dont le sort se joue,

Mais atomes pensants, atomes dont les yeux

Guidés par la pensée ont mesuré les cieux,

Au sein de l'infini nous élançons notre être
 Sans pouvoir un moment nous voir et nous connaître (26). »

Et Tegnèr reprend en écho :

« Till hvad motsats är då menskan buren?
 Är dess sjungna storhet icke hel?
 Der — Guds affbild, Kronan i Naturen,
 Der — en boll för lyckans gyckelspel!
 Höjs då ingen mäktig hand, som formar
 Sjelf sin lott, i trots af lyckan säll? » (*).

Parfois il nous peint l'être « que la grandeur de ces espaces infinis effraie » : c'est l'homme qui ouvre les yeux sur l'immensité déserte, voit défiler les Myriades, le chemin qui s'allonge vers la tombe, les profondeurs qui s'ouvrent devant les petits, tandis que la foudre menace les sommets.

« Vid denna dag som blixten ljungar.
 Høj ögat öfver öknens vidd.
 Där se de Myriader tåga
 Den mörka stig, mot grafven vänd,
 Med hvar sitt fyllda mått af plåga (27). »

Une image de Pascal semble avoir beaucoup frappé Tegnèr : quand le philosophe français voit « l'homme abandonné à lui-même et comme égaré dans ce recoin de l'Univers », il « entre en effroi comme un homme qu'on aurait emporté endormi dans une île déserte et effroyable et qui s'éveillerait sans connaître où il est et sans avoir moyen d'en sortir » (28). Et le poète suédois nous dépeint l'homme qu'entourent les tempêtes :

« Fremling sitter han på lifvets ö.
 Hvart han ser, framför sig och tillbaka,
 Svallar, okänd, Evighetens sjö » (**) (29).

Mais le pessimisme de Tegnèr ne vient pas seulement de ses spéculations sur la nature de l'homme. Comme beaucoup de ses contemporains, Tegnèr est angoissé par le problème du Mal. Le

(*) Pour quels contrastes l'homme a-t-il été créé? sa grandeur, tant vantée, est-elle si incomplète? Tantôt image de Dieu, couronnement de la Nature, tantôt une balle dont se joue le destin! Aucune main ne peut donc se lever pour façonner elle-même son sort, heureuse malgré le destin? — Den Vise, v. 31-36, p. 93, *Samlade Skrifter*, ed. Wrangel et Bök, Stockholm, 1918-1929, indiqué ensuite par l'abréviation S. S.

(**) « Il est assis, étranger, dans l'île de la vie. Partout où il porte ses regards, devant lui et derrière lui, la mer de l'Eternité se soulève, inconnue ». — Den Vise Str. 18, v. 182-4, S. S. I, 98.

désastre de Lisbonne a conduit plus d'un penseur à se demander pourquoi tant de victimes innocentes avaient souffert et péri. Tegnèr a certainement lu le poème que Voltaire écrivit lors du cataclysme. Tandis que Voltaire invite à s'apitoyer sur les femmes et les enfants injustement frappés par la mort et plaisante l'optimisme béat de certains philosophes :

« O malheureux mortels! ô terre déplorable!
O de tous les fléaux assemblage effroyable!
Philosophes trompés qui criez : « tout est bien »,
Accourez, contemplez ces ruines affreuses,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,
Ces femmes, ces enfants, l'un sur l'autre entassés » (30)

aux yeux de Tegnèr, la destruction des villes par un tremblement de terre n'est qu'une catastrophe entre dix autres, qu'évoque son poème *Sur les fléaux de la vie et leur consolation*.

« Hur Plågan all naturen väcker
Mot dig, olycklige, til krig!
Med smittans gift din barm hon räcker,
Med hungren tär hon långsamt dig.
Ur Ætnas gap hon döden ryter;
Hon skakar jordens sköt, som bar
De slott hon i ruiner byter :
Och, förd på stormen, nederbryter
Den hydda dygdens fristad var.
Hvart stånd, hvar ålder lika gifver
Den Hecatomb dess altar får (*) »

A la suite de Voltaire. Tegnèr s'en prend aux philosophes optimistes; ils raillent ceux qui vantent à l'homme l'harmonie des sphères et lui peignent la vie sous un jour trop riant. Leur fausse sagesse est incapable de sécher les larmes, de faire taire la voix du doute (31).

Où conduit ce pessimisme? Il force quelquefois Tegnèr à prendre une attitude sceptique. Quand, dans son poème de *l'Erreur (Förvillelsen)*, Tegnèr chante les bienfaits de l'illusion, il se souvient

(*) « Comme le fléau invite la nature entière à te faire la guerre, malheureux! Avec le germe de l'épidémie il entre dans ta poitrine, avec la faim, lentement, il te dévore, dans la gueule de l'Ætna il fait rugir la mort, il ébranle les entrailles de la terre, il met en ruines les châteaux, et porté par la tempête il détruit la hutte, refuge de la vertu. Toutes les classes, tous les âges fournissent l'hécatombe que reçoit son autel ». — *Ofver lifvets plågor och trost*, S. S. I, 18, v. 27-38.

encore du poème sur le désastre de Lisbonne dont il paraphrase certains vers :

« Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir,
Le présent est affreux, il n'est point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense (32). »

qui deviennent sous sa plume :

« Mörkt är hvart helst han ser sig om :
I natt han går, ur natt han kom,
Och ingen dag i dödens länder (*). »

et ces vers à la gloire de l'illusion :

« Kom, Villa, då — låt ditt behag
Bli evigt quar bland tidens skiften;
Från lifvets törnen udden tag
Och sälla rosor öfver griften (**). »

sont peut-être inspirés par l'épigraphe que Kellgren a donnée à son poème *Våra villor* et qui est extraite de l'opéra *Pandore* :

« Dans nos maux il y aura des délices.
Nous aurons de charmantes erreurs,
Nous serons au bord de précipices
Mais l'amour les couvrira de fleurs (33). »

Ce scepticisme doit encore régler la conduite de l'homme dans sa vie quotidienne. Voltaire l'enseigne en son *Quatrième discours sur l'Homme*. La Science a ses bornes que l'homme ne doit pas franchir :

« La raison te conduit : avance à sa lumière;
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter,
Marche encore quelques pas, mais borne ta carrière,
Là commence un abîme, il le faut respecter (34). »

Tegnér raille à son tour les spéculations hardies des métaphysiciens : ses lettres sont souvent irrespectueuses envers Kant ou Schelling dont il étudie pourtant avec beaucoup de soin les ouvrages. Et l'apostrophe à Kant qu'il introduit dans sa paraphrase

(*) « Dans toutes les directions où peut se porter son regard, tout est sombre, il marche dans la nuit, il est sorti de la nuit, aucun jour ne luit dans le pays des morts. » — Förvillelsen, S. S. I, p. 126, v. 8-10.

(**) « Viens donc, Illusion, que tes délices demeurent éternelles dans les vicissitudes du temps. Enlève leurs pointes aux épines de la vie et sème des roses sur les tombes. » — Förvillelsen, S. S. I, 129, v. 80-84.

du *Quatrième discours sur l'Homme* met en doute la valeur des recherches kantienne; certes le ton est louangeur, l'interrogation ardente et chargée d'espérance, les questions prouvent que l'étudiant a compris les buts que se propose la dialectique kantienne, mais la conclusion est brutale et démontre que Tegnèr n'est pas convaincu par les résultats auxquels aboutit l'enquête de Kant :

« Säg orsaken til alt! — Men hvad, Du svarar ej?
Locke kände icke den; Du känner henne? — Nej (*). »

Dans un autre fragment (35), Tegnèr traite durement la métaphysique, qu'il oppose à la raison et dont les recherches sont méticuleuses et vaines, qui fonde tout son prestige sur l'emploi de termes savants et énigmatiques. Les systèmes ressemblent aux bulles qu'entraîne le courant. Cette fois, c'est Fichte qui fait les frais de l'ironie tegnérienne.

Vaine est la recherche par trop hardie, vaine aussi l'ambition humaine, toutes les conditions comportent une même dose de joies et de soucis.

« Tout état a ses maux, tout homme a ses revers (36) »

nous enseigne Voltaire dans son *Premier discours sur l'Homme*, et il ajoute :

« Tout est égal enfin : la cour a ses fatigues,
L'Eglise a ses combats, la guerre a ses intrigues :
Le mérite modeste est souvent obscurci;
Le malheur est partout, mais le bonheur aussi (37). »

et Voltaire pense que le simple, l'ignorant, n'est pas moins près du bonheur

« Que le sot important qui pense le tenir
Et le triste savant qui croit le définir (38). »

Tegnèr n'a pas oublié les leçons un peu banales de la sagesse voltairienne. Il proclame la vanité de l'ambition (39); il admet même l'idée que bonheur et malheur sont également répartis entre les diverses conditions humaines, entre les divers âges de la vie :

« Hvi ser jag skörden blott hos livvets mognadstid,
Ej mödorna jemväl som skördemannen trycka?
Hos ungdomen dess dans, ej afgrunden bredvid?
Hos ålderdomen blott dess lugn, och ej dess krycka?
Vår hvila syns oss tom, och mödan otacksam.

(*) « Dis-nous la cause de tout! Mais quoi, tu ne réponds pas? Locke ne la connaissait pas; tu la connais? Non. » — Apostrof till Kant, S. S. I, 11, v. 18-19.

Vår frihet vådlig är, och tryckande är bojan,
 Vi finna landet trögt, och staden bullersam.
 I slottet Oron bor, och Nöden uti kojan.
 Den stolta Makten fick sitt purpur, och sitt svek.
 Förtjensten, en gång lönt, är tadlad tusen gång ('). »

Ayant réduit ainsi le désir de savoir et l'ambition temporelle de l'homme, Voltaire prêche une morale qui réhabilite le plaisir, — car selon lui, seul l'abus est mauvais, — et condamne comme inutiles le sacrifice et la mortification. Tegnér ne suit plus ici les leçons du moraliste français. Il réfute au contraire les arguments de la morale eudémoniste (40) et prêche le stoïcisme des philosophes romains; peut-être se souvient-il des *Discours* de Rousseau où est célébrée la grandeur d'âme d'un Regulus ou d'un Fabius (41).

Mais le pessimisme de Voltaire ou son scepticisme ne l'empêchent pas de croire en un Dieu. Sans doute ils renient une certaine conception de Dieu; ils ne s'accommodent pas de la notion de Providence, ils ne s'accordent point avec les dogmes du christianisme traditionnel. Mais Voltaire termine son poème sur le *Désastre de Lisbonne* en affirmant solennellement l'existence de Dieu. Le poème le plus pessimiste de Tegnér *Sur les fléaux de la vie et leur consolation* est précédé d'une épigraphe :

« On a besoin d'un Dieu qui parle au genre humain.
 Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage,
 De consoler le faible et d'éclairer le sage. »

Ces vers sont empruntés au poème sur le *Désastre de Lisbonne* (42) et Tegnér reprend fidèlement l'idée qu'ils contiennent :

« Förgäfvës du på brister klagar
 Du tror du I Naturen fann.
 Det är en Gud som skref dess lagar,
 Och blott en Gud dem tyda kan.
 Han som det stora hjulet vänder
 Af verldens lopp, förklare den :
 Och Religionens dag han tänder

(*) « Pourquoi n'aperçois-je que la moisson dans l'âge mûr de la vie et non pas les fatigues qui pèsent sur les moissonneurs? Dans la jeunesse la danse et non pas l'abîme tout auprès? Le calme de la vieillesse et non pas les béquilles? Notre repos nous semble vide, nos efforts ingrats, notre liberté est dangereuse et nos chaînes pesantes. Nous trouvons la campagne monotone et la ville bruyante. L'agitation demeure au château, la misère dans la hutte. L'arrogante Puissance a obtenu la pourpre et la trahison. S'il reçoit une fois sa récompense, le Mérite essuie mille reproches. » — Yngligens sotsång, S. S. I, 75, v. 106-115.

At leda dina svaga händer,
Som famla efter saningen (*). »

Cette religion, dont Tegnèr célèbre les vertus, c'est la religion naturelle, encore que nulle part il n'emploie cette expression familière à Voltaire et à Rousseau. Sans doute nous ne rencontrons jamais sous sa plume une critique du christianisme traditionnel, ni ces amères railleries que Voltaire n'épargnait pas au peuple juif. S'il a traduit le *Pour et le Contre*, Tegnèr a oublié toute la première partie de ce poème, dont la grossièreté lui demeure tout à fait étrangère. Mais il se souvient sans doute des vers :

« Songe que du Très Haut la sagesse éternelle
A gravé de sa main dans le fond de ton cœur
La religion naturelle (43). »

Il se rappelle aussi la *Profession de foi du Vicaire savoyard*. Il croit que nul n'est plus près de Dieu que l'humble sauvage; la religion naturelle est gravée dans notre cœur, elle est l'ennemie de toute superstition, elle ne suppose pas des spéculations philosophiques compliquées; au fond la pureté du cœur importe plus que les formes passagères du dogme :

« O, hvad gör det hur vi kalla
denna far som ingen ser?
för hvad dyrkad bild vi falla,
solen eller korset, ner?
Männ den Vise med sin lära
än sa djup, sa konstigt byggd,
kommer verldens Gud mer nära
än den Vilde med sin dygd? (**) »

Et Voltaire tient lui aussi pour certain que le mérite du culte qu'on rend à Dieu réside dans les dispositions du cœur. Mais le philosophe français en profite pour envoyer un coup de griffe au christianisme :

(*) « C'est en vain que tu déplores les défauts que tu crois avoir trouvé dans la nature. C'est un Dieu qui en a fixé les lois et seul un Dieu peut les inter-préter. A celui qui tourne la roue pour faire mouvoir le monde il appartient d'expliquer ce mouvement : il allume le jour de la religion pour guider tes faibles mains qui cherchent à tâtons la vérité. » — Ofver lifvets plagor och tröst, S. S. I, 23, v. 190-8.

(**) « Oh! qu'importe le nom que nous donnons à ce père que nul ne voit? Qu'importe l'image vénérée au pied de laquelle nous nous jetons, que ce soit le soleil ou la croix? Toute profonde et bien construite que soit la doctrine du sage, approche-t-il plus du Dieu de l'Univers que le sauvage avec sa vertu? » — Försonligheten, S. S. I, 206, v. 97-104.

« Crois que devant son trône, en tous temps, en tous lieux,
 Le cœur du juste est précieux.
 Crois qu'un bonze modeste, un dervis charitable
 Trouvent plutôt grâce à ses yeux
 Qu'un janséniste impitoyable
 Ou qu'un pontife ambitieux (44). »

Et Voltaire démontre dans son *Poème sur la loi naturelle* que Dieu demande aux humains l'hommage de leur raison et de leur conscience et non celui des religions révélées dont les contradictions sont flagrantes. Il se plaît à décrire dans les premiers chapitres de son *Essai sur les mœurs* les particularités des religions asiatiques, et dans ses romans à mettre en évidence les plaisants contrastes qu'offrent les diverses croyances (45). Tegnér aime, lui aussi, à souligner la futilité du dogme, l'importance prépondérante du sentiment dans la vie religieuse, il dit à la Religion :

« Förnuftet tar dig an, men hjertat är din thron.
 Hvem hör väl Dogmens röst, då han kan känslans höra? (*) »

Il s'arrête volontiers à contempler le pittoresque cortège des religions disparues, alors que la Religion subsiste :

« De trifies icke uti dagens sken,
 der Gud står qvar, men alla gudar falla.

Ej Isis söker mer sin döda vän,
 ej lejonhöfödad Mithras dagen tänder;
 Titaners slägte står ej opp igen,
 fast blixten slocknat i Kronions händer

Och djupt förgömd bland fjällens skrefvor bor
 den Göthiska, den blodbestrukna stoden,
 ty på sin hammar sofver Asathor,
 och ingen kämpe gästar mer hos Oden.

Hans altar bröts för helgonens omkull :
 de hade ock sin tid, som sommarfjärilen;
 nu vandrar plogen i den vigda mull,
 och barnen leka med de helga kärnen (**). »

(*) « La raison t'accepte, mais le cœur est ton trône. Qui donc entend la voix du dogme quand il peut entendre celle du sentiment? » — *Långfredagen*, S. S. I, 144, v. 27-28.

(**) « Ils n'étaient pas heureux dans la lumière du jour, où Dieu demeure, mais où tombent tous les dieux. Isis ne cherche plus son ami mort, Mithra à la tête de lion n'allume plus le jour, la race des Titans ne ressuscite pas, bien

Aux yeux de Voltaire, comme parfois de Rousseau, le Christ est un sage, dont les enseignements sont plus nobles encore que ceux de Socrate. Le christianisme offre à l'homme sa consolation, peut-être trompeuse, mais efficace :

« Le voilà, c'est le Christ puissant et glorieux,
Après de lui, dans une nue
L'étendard de sa croix, la mort, brille à mes yeux.

Son règne est annoncé par la voix des oracles;
Son trône est cimenté par le sang des martyrs.
Tous les pas de ses saints sont autant de miracles.
Il leur promet des biens plus grands que leurs désirs.
Ses exemples sont saints, sa morale est divine;
Il console en secret les cœurs qu'il illumine,
Et si sur l'imposture il fonde sa doctrine,
C'est un bonheur encor qu'être trompé par lui (46). »

Dans son poème *Le Vendredi Saint*, Tegnér se montre d'abord sensible à la beauté des symboles chrétiens :

« Skön, som vid altaret en knäböjd Magdalena,
Och mystisk, såsom förr den dufva Döparn såg,
Du kommer, korsets Fest, frid ibland rövarena,
Aurora i den natt kring deras kulor låg! (*) »

Il célèbre les bienfaits de la civilisation chrétienne, la grandeur d'une religion qui répand autour d'elle le pardon et qui enseigne à se venger par des bienfaits. Il vénère la douceur du Christ, mais en même temps il rejette le dogme chrétien.

On comprend dès lors qu'il traite le catholicisme sans aucune indulgence. Au nom de la tolérance, il condamne durement l'institution papale :

« Och du grymme som förkunnar
hat och mord i himlens namn;
ve den torfva som dig unnar
någon hvila i sin famn!

que la foudre se soit éteinte entre les mains de Kronion. Profondément enfouie et oubliée, l'idole gothique souillée de sang gît dans les débris de la montagne, car Asa-Thor sommeille, appuyé sur son marteau, et aucun héros ne soupe plus chez Odin. Son autel fut renversé pour faire place aux autels des saints. Ceux-ci ont eu aussi leur saison, comme le papillon d'été; maintenant la charrue passe dans la terre consacrée et les enfants jouent avec les vases sacrés. » — *Klosterruinerna*, S. S. I, 176, v. 57-70 (47).

(*) « Belle comme une Madeleine agenouillée au pied de l'autel, et mystique comme la colombe que vit jadis Jean-Baptiste, tu viens vers nous, fête de la Croix, telle la paix parmi les bandits, aurore dans la nuit qui baignait leurs repaires. » — *Langfredagen*, S. S. I, 143, v. 1-4.

O hur mörk i tidehvarfven
 står ännu din vålnad qvar!
 huru heligt djefvulsk larfven
 som din nakna, ondska bar!

Ser du, ingen bulla signar,
 intet svärd dig skyddar mer.
 Snart din afgrundslära dignar
 som ett slaget villdjur ner.
 Vantrons långa dröm är faren;
 gif den vakna Jorden ro.
 Gå, predika i Tartaren
 och lär djeflarna din tro (*). »

Alors que Voltaire écrit dans un pays catholique et sape les assises de l'Eglise romaine, Tegnér vit dans un royaume luthérien où l'exercice même du culte catholique est interdit; aussi lui semble-t-il que l'Eglise catholique ne peut mettre en péril la cause des lumières, puisqu'elle appartient au passé et ne saurait renaître de ses cendres (48).

Mais Tegnér ne s'attaque nullement à l'Eglise suédoise. A ses yeux la doctrine luthérienne qu'elle enseigne se confond, pour ainsi dire, avec la religion naturelle. Dans une dissertation universitaire, il trace un parallèle entre le seizième et le dix-huitième siècle, et le terme d'Upplysningen revient, sans cesse, sous sa plume. Luther lui apparaît comme l'homme qui a su concilier les exigences de la raison avec celles de l'humanité et qui a réussi à chasser du monde la superstition (49). Tegnér a l'occasion de faire l'éloge funèbre de deux pasteurs luthériens et il tient chaque fois à rappeler que le défunt n'était pas trop attaché à la lettre du dogme et savait unir la sagesse à la religion, et rejeter les préjugés (50).

Partisan de la tolérance en matière de religion, Tegnér est aussi pacifiste. Pas plus que Voltaire, il n'aime les guerriers; pas plus que les hommes du XVIII^e siècle, il ne soupçonne ce que peut être le nationalisme (51).

Ainsi nous pouvons bien souvent noter dans les premières œuvres de Tegnér des idées chères à Voltaire et quelques-uns de

(*) « Et toi, cruel, qui prêches la haine et le meurtre au nom du ciel, malheur à la terre qui t'accorde en son sein quelque repos! Comme ton spectre se dresse encore sombre dans les annales des anciens temps! Qu'il était saintement diabolique, le masque que portait ta méchanceté nue!

« Vois-tu, aucune bulle ne peut plus servir à tes incantations, aucun glaive ne te protège. Bientôt ta doctrine infernale s'effondrera, comme s'affaisse un fauve frappé à mort. Le long rêve de la superstition a pris fin, rends la paix à la terre qui s'éveille. Va-t'en prêcher dans le Tartare, enseigne aux diables ta doctrine! » — Försonligheten, S. S. I, 205-6, v. 65-80.

ses contemporains. Mais dans tous ces poèmes il n'est pas un seul vers qui nous rappelle le ton de Voltaire. Tegnèr reprochera plus tard à nos écrivains du XVIII^e siècle d'être trop froids, trop secs, et dénués de vraie poésie. Ce reproche s'adresse plutôt aux imitations suédoises et plus particulièrement à certains essais académiques encore maladroits de notre jeune auteur. Ce qu'il n'a pas su apprécier ou ce qu'il n'est pas parvenu à s'approprier, c'est le badinage gracieux de Voltaire, son génie qui fait revivre pour nous la conversation charmante des salons. Tegnèr, qui détestait se mêler à la vie mondaine, ne peut rivaliser avec le plus mondain des poètes ni atteindre le charme de cette poésie qui doit tout au raffinement de ses allusions et de ses malices. Réduites à leur plus simple expression, les idées philosophiques de Voltaire peuvent paraître sommaires, banales et froides. L'on conçoit aisément que Tegnèr ait fini par s'en lasser et par chercher ailleurs une inspiration qui convienne mieux à son génie poétique (52).

A l'Université de Lund, Tegnèr a suivi les leçons de deux maîtres, Lars Peter Munthe et Mathias Fremling, qui l'ont introduit dans le monde de la philosophie allemande. Munthe, par la dignité de sa vie et son enseignement élevé et clair, a su s'imposer au jeune Tegnèr qui prononcera plus tard (1807) son éloge funèbre et qui exprimera à cette occasion la reconnaissance de toute sa génération envers cet excellent professeur. Le poète, bon disciple de Voltaire, avait tout d'abord considéré avec ironie et scepticisme l'œuvre de Kant et de ses disciples. Mais peu à peu les railleries font place à un ton plus grave, l'interrogation, au lieu d'être désinvolte, devient angoissée. Aux questions de Voltaire :

Que suis-je? où suis-je? où vais-je? et d'où suis-je tiré?

succèdent maintenant celles-ci :

« Och frågar forskande hvad Du kan veta?
Hvad Du bör göra? Hvad Du hoppas får? (*) »

Tegnèr se souvient certainement des questions posées par la *Critique de la raison pratique* : « Was kann ich wissen? was soll ich tun? Was darf ich hoffen? »

Petit à petit l'influence des philosophes allemands, celle de Kant d'abord, puis celle de Fichte, grandit; dès les premières œuvres

(*) « Et demande anxieusement : Que peux-tu savoir? que dois-tu faire? que peux-tu espérer? » — S. S. I, 29, v. 13-14.

nous rencontrons des images ou des idées empruntées aux traités de Kant (53). Elle n'exclut pas pourtant, au début, les réminiscences de Voltaire, et Tegnér puise d'abord à l'une et à l'autre source sans faire de distinction. Mais il découvre Schiller (54) et l'œuvre du poète allemand, en qui il peut reconnaître un disciple des Philosophes de notre XVIII^e siècle aussi bien que de Kant, apporte à sa conscience un aliment nouveau.

Jusqu'ici Tegnér s'interrogeait sur la destinée individuelle de l'homme. En politique, il se contentait d'admirer la Révolution française, ses idées et ses héros. Il lui faut maintenant constater qu'elle s'est terminée dans un bain de sang, et après la mascarade du Directoire, la Monarchie a été rétablie sous une forme nouvelle. Il considère avec amertume cet ultime produit d'une civilisation raffinée, le Muscadin :

« En sprätt, Parisiskt grann,
Med verklighet till brott, med tomma sken til dygder,
Djerf emot lagen blott och feg mot en Tyrann (*). »

Les désillusions peut-être, ou la lecture de Schiller qui a donné à Tegnér le sens du cosmique (55) et a suscité en lui un vif intérêt pour l'histoire universelle, l'amènent à se poser le problème de la civilisation. Il oscille entre l'optimisme et le pessimisme.

Parfois il admet, avec les philosophes de l'Upplysningen, que l'histoire évolue dans le sens d'un progrès nécessaire et il en célèbre avec ferveur les étapes, le temps de la Réforme et le Siècle des Lumières, confiant en l'avenir toujours meilleur de l'humanité. Luther est un héros bienfaisant qui a défendu les droits de la Raison : il mérite d'être appelé « ami de l'humanité », car il a par son enseignement chassé la superstition, éclairé les esprits, calmé les cœurs et rendu le monde plus heureux (56). Un poème intitulé, on ne sait trop pourquoi, *Jean-Jacques Rousseau*, exprime l'espoir de voir un jour s'établir le règne des Lumières :

« Upplysning! när stundar för jorden den dag
Så länge förväntad, så länge oss bådad,
Som hämnar på villan din trampade lag,
Och höjer din fackla, bland dimmor ej skådad?
Då Du bygger folken ett varande skjul
Mot fördomens hot, mot Passionernas yra;
Och rycker från Våldskraften verldsödets hjul
Med rättvisa händer att styra? (**). »

(*) « Un petit-maître parisien, tout pimpant, pour qui la vérité est un crime, les vertus une vaine apparence, seulement hardi contre les lois, lâche devant les tyrans. » — *Yngligens sotsång*, S. S. I, 74, v. 67-69.

(**) « Règne de Lumière! Quand viendra pour le monde le jour tant attendu, depuis si longtemps annoncé, où tes lois piétinées reprendront leur revanche sur l'erreux, où se dressera ton flambeau que nous n'apercevons même pas dans notre brouillard, où tu élèveras pour les peuples un abri durable contre la

Sans doute jusqu'ici les efforts de la science et de la philosophie n'ont pas donné leurs fruits, les ténèbres et le sang ont fini par l'emporter sur la sagesse. Mais une époque viendra, Tegnèr ne veut pas en douter, où l'humanité retrouvera la lumière, la paix et l'honneur.

Parfois aussi Tegnèr se demande si réellement la civilisation est un bienfait. En tant que poète, son goût le porte vers l'idylle. Il aime à chanter l'homme simple qui lutte pour son existence dans un climat rude (57). Volontiers il accepterait, nous le sentons, la thèse de Rousseau, selon laquelle l'homme est bon, sortant des mains de la nature, mais la civilisation l'a corrompu. Nous le voyons à plusieurs reprises résister à cette tentation qui s'offre à son esprit et affirmer que l'« homme primitif ne pouvait être qu'un animal sauvage et brutal (58) ».

Rousseau a certainement aidé Tegnèr à se poser le problème de la civilisation, mais la thèse trop paradoxale de Rousseau ne lui semble pas acceptable. Schiller lui apportera une solution plus conforme à ses vœux.

Kulturen (la civilisation) marque une étape dans la carrière du poète. Avec cette œuvre l'influence de Schiller s'affirme, tandis que commence le déclin de l'inspiration française. Dans la forme aussi, Tegnèr s'efforce d'imiter Schiller et cette fresque philosophique nous rappelle beaucoup plus *Les Dieux de la Grèce* ou *Les Artistes* que les épîtres ou les odes de Voltaire.

L'ouvrage se divise en deux parties : Tegnèr examine dans la première le déroulement de l'histoire universelle afin de rechercher si des lois le dirigent, puis il se demande ce que vaut la civilisation et quel but elle doit se proposer.

L'exposé historique de Tegnèr fait une place importante à la Grèce antique (59), et la peinture idyllique qu'il contient rappelle directement les enthousiasmes de Schiller et les plus séduisantes des *Lettres sur l'éducation du genre humain*. Mais les strophes qui résument l'histoire romaine semblent inspirées par Montesquieu et par Rousseau (60). Si Tegnèr emprunte aux essais historiques de Schiller des détails frappants, sa conception générale de l'histoire s'apparente à celle de Voltaire dans l'*Essai sur les Mœurs* et peut-être à celle de Condorcet dans l'*Esquisse d'un tableau historique de l'esprit humain*. Comme Voltaire, Tegnèr brosse à grands traits l'histoire de la civilisation, sans s'arrêter aux vicissitudes des rois ni aux variations des frontières. Comme lui, il évite de mettre le christianisme au centre de sa description. Comme lui encore, il ne limite point ses efforts à l'Europe, mais il comprend dans son étude l'histoire des peuples orientaux et de l'Amérique.

menace des préjugés, contre la tempête des passions, où la roue du destin sera arrachée à la force brutale pour être dirigée par de justes mains? » — S. S. I, 136, v. 1-8.

Arrivé à l'époque, contemporaine, Tegnér nous trace un tableau flatteur du haut degré de civilisation que les hommes ont atteint au XVIII^e siècle, mais comme Rousseau dans la première partie de son *Discours sur les sciences et les arts*, il semble croire que les progrès de la science ont éclairé l'homme sans le rendre meilleur. La civilisation a-t-elle accru le nombre des gens vertueux et heureux dans le monde?

Un instant il s'arrête pour examiner avec complaisance la théorie de Rousseau :

« O hur ofta skall vår odling synas
Blott en härjning i Naturens park
Der i Konstens tvungna former tynas
Telningen som upprann skön och stark;
Eller också med förstöring knalla
Banden sönder som den starke tryckt :
Nejden skakas, och i spillror falla
Verk som Sekler i dess skugga byggt. » (60) (*)

Et les regards du poète se portent sur le monde embrasé par la guerre; on voulait établir le règne de la liberté et l'on n'a réussi qu'à semer la désolation. Quel est le but de la civilisation? Les malheurs qui autour de nous se multiplient prouvent-ils qu'il nous faut retourner « à la vallée où nous fûmes élevés (61) »?

« Nej, ditt mål var ädlare, var annat.
Nej du för ej mot vår sällhet krig.
Fåfängt snillet sjelf har dig förbannat.
Fåfängt vittna våra qual mot dig.
Ja, du vill oss lysa, vill oss freda,
Och det slägte som i skogar lopp
På fullkomlighetens steg leda
Rest, lik Jakobs, högst till himlen opp. » (**)

Comme Condorcet, comme le Suédois Rosenstein (62), Tegnér croit à la perfectibilité indéfinie du genre humain. Mais vers quel but se dirige la route du progrès? Nous ne devons pas chercher à imiter l'homme primitif, mais nous devons néanmoins être ramenés à la Nature après un long détour qui nous aura enrichis et rendus meilleurs; ici Tegnér suit fidèlement la leçon de Schiller,

(*) « Que de fois notre civilisation semble exercer seulement des ravages dans le parc de la Nature : le rejeton beau et fort à sa naissance dépérit dans les formes que l'Art lui impose, ou bien les liens qui retenaient le fort se brisent avec fracas; la contrée en est ébranlée et des œuvres que les siècles avaient édifiées dans son ombre se brisent en mille morceaux. » — S. S. I, 152, str. 21.

(**) « Non, ton but était plus noble et différent. Non, tu ne fais pas la guerre à notre bonheur. C'est en vain que le Génie lui-même t'a maudite. C'est en vain que nos maux témoignent contre toi. Oui, tu nous donneras la lumière et la paix, la race qui courait dans les forêts, tu la feras monter sur les degrés de la perfection, nouvelle échelle de Jacob, jusqu'au plus haut des cieux. » — S. S. I, 153-4, str. 24.

encore qu'il ne cherche pas à démontrer le rôle essentiel de l'art dans ce retour à la nature :

« Lär'd af Sekler skall en dag Kulturen
(Sekler tala vishet i sin flygt)
Föra menskan åter till naturen
Från hvars sköt den henne fordom ryckt;
Icke mer en blodig gäst i öcknar
Men förädlad, lycklig, ren och god,
Sådan som en dag bland Kaos' töcknar
Hennes bild för Skaparns tanke stod (*). »

Et l'œuvre s'achève par un appel aux hommes de bonne volonté : que tous viennent prendre leur part à l'œuvre magnifique de la civilisation.

♦♦

Tegnèr acquit, dès ses premières années, une connaissance du français, de l'anglais et de l'allemand qui lui donna un accès facile à trois grandes littératures. Mais c'est vers les écrits de nos philosophes qu'il se sentit d'abord attiré. Il puisa largement dans l'œuvre de Voltaire, avec lui il se pencha un instant sur les sombres pensées de Pascal, et il y trouva pour son scepticisme une nourriture saine et forte. Il s'abandonna, après la lecture des *Discours sur l'Homme*, à des développements philosophiques plus faciles. A la suite de Voltaire enfin il prêcha la Religion naturelle. Mais le scepticisme à fleur de peau et la négation glaciale ne peuvent suffire à l'âme de notre jeune pessimiste. Il lui faut résoudre autrement le problème de la destinée individuelle, et il se tourne vers Kant.

Les événements dont Tegnèr est le témoin sont pour lui un sujet de scandale et de tristesse. La Révolution française, dont il avait suivi avec une religieuse ferveur l'action libératrice, s'est achevée sans gloire : après le bain de sang, la mascarade, puis la tyrannie. Et Tegnèr rouvre l'œuvre de Rousseau, il se demande avec lui : La civilisation a-t-elle gâté l'homme ? Mais la réponse de Rousseau ne le satisfait point et c'est à Schiller qu'il va demander le mot de l'énigme.

Ainsi Kant et Schiller vont se substituer à Voltaire et à Rousseau dans l'admiration de Tegnèr. Mais les deux maîtres français ont laissé dans l'âme du poète suédois leur marque. Tegnèr doit au commerce de Voltaire son goût fin et sûr, un peu froid et exclusif, mais très pur, et sa haine de toute mystification. Et Rousseau a mis au cœur du poète une nostalgie qui ne le quittera plus.

(*) « Instruite par les siècles (car dans leur fuite les siècles parlent la langue de la sagesse) la civilisation ramènera l'homme à la nature à laquelle elle l'arracha autrefois ; ce ne sera plus un hôte sanglant des déserts, mais l'être ennobli, heureux, pur et bon, tel que jadis son image apparut à la pensée du Créateur dans les brumes du Chaos. » — S. S. I, 155, str. 31.

TEGNÈR ET NAPOLÉON : 1° LE GÉNÉRAL RÉPUBLICAIN

« Je me souviens qu'à cette époque un bruit se répandit dans les gazettes, selon lequel Napoléon était mort en Egypte. A cette occasion j'écrivis un assez long poème lyrique. Myhrman, qui admirait beaucoup Napoléon et en général les héros de la Révolution française, et qui faisait aussi parfois des vers, en conçut des espoirs qui devaient plus tard être déçus (1). » Telles sont les circonstances dans lesquelles, suivant le témoignage des *Notes autobiographiques* (1839), Tegnèr écrivit son premier grand poème *A la nouvelle de la mort de Bonaparte* (2).

L'expédition d'Egypte avait suscité un vif intérêt en Suède et les journaux publiaient maint détail au sujet de cette grande entreprise militaire. A la fin de l'année 1798 (3), par deux fois les journaux s'étaient fait l'écho d'une nouvelle selon laquelle le général Bonaparte avait trouvé la mort en Egypte. Le *Stockholm Posten* en particulier publie la nouvelle le 24 décembre. Le 7 janvier le même journal dément la mort du général; le 15 il publie un second démenti, émanant cette fois du Gouvernement français. C'est donc, selon toute vraisemblance, entre le 24 décembre 1798 et le 8 janvier 1799 que fut composé notre poème. Le démenti officiel provoqua une violente explosion de joie dans les milieux francophiles de Suède. A Stockholm par exemple, quelques citoyens suédois offrent au Consul général de France un banquet qui tourne à l'orgie. Le buste de Bonaparte orne la salle du festin. Un bol d'eau est servi pour qui veut boire à la santé du général Souwarof. Comme on le voit, la popularité de Bonaparte en Suède se fonda dès le début sur les sentiments russophobes qui sont innés chez la plupart des Suédois.

Tegnèr est de retour à Lund quand paraît le démenti du gouvernement français. Quelques mois plus tard, se souvenant une seconde fois de l'intérêt que prend son protecteur aux héros de la Révolution française, il joint à sa lettre en date du 12 décembre un autre poème qu'il adresse aussi à son beau-père. « Le succès des armes françaises, la honteuse retraite des Russes, le retour de Bonaparte qui en fut la conséquence, sont choses qui, je sais, vous enchantent autant que moi-même. Sur le retour de ce général j'ai risqué un petit essai rimé qui est comme une suite du poème sur sa mort, lequel se trouve, je crois, en votre possession (4). » Cette

deuxième cantate consacrée à Bonaparte s'appelle : *En apprenant la nouvelle du retour d'Egypte* (5).

Les deux poèmes sont l'œuvre d'un débutant, — Tegnèr n'a que seize ans lorsqu'il écrit le premier —, et ils retiennent plus l'attention par les idées qui s'y expriment que par leurs mérites formels. Tous deux se présentent sous l'aspect de cantates classiques; Tegnèr se souvient visiblement des œuvres de Léopold, dont il imite certains mouvements poétiques (6). Tegnèr indique lui-même, dans une note, qu'il emprunte une idée à un autre Gustavien, Kellgren. Dans le premier poème, des développements oratoires, rédigés en alexandrins rimés, alternent avec des strophes lyriques dont les vers de six pieds sont également rimés. Le décor, lui aussi, est classique : l'étoile du soir s'appelle Cynthia; aux noms de lieux qui évoquent les récentes batailles le jeune Tegnèr mêle les souvenirs mythologiques ou les réminiscences de l'antiquité. Pourtant certains détails rompent l'unité de ton et trahissent une autre inspiration : au début de *La mort de Bonaparte*, le poète se met lui-même en scène; à l'heure mélancolique où la nuit tombe, il voit paraître le fantôme de Bonaparte, drapé dans la parure de la mort. Il dépose sur son urne une modeste couronne, il chante la mémoire du héros, tandis qu'une larme roule sur le luth avec quoi il accompagne sa mélodie funèbre (7). Tegnèr cède ici à la mode de la poésie sépulcrale, issue des *Nuits* de Young, répandue en Suède par les œuvres de Lidner. Par moments un souffle de tempête (8), l'évocation d'une atmosphère brumeuse, le nom des « bardes de la Gaule (9) » rappellent que le jeune Tegnèr a lu Ossian à Râmen; le poète mélange d'ailleurs l'antiquité gréco-latine avec les souvenirs celtiques et avec ceux du Nord, et le terme de « runes (10) » apparaît pour la première fois sous sa plume. Mais si le décor est composite, l'éloquence est déjà chaleureuse et ferme, la construction nette, les idées claires et originales.

Dans les deux poèmes, nous trouvons la même pensée : Bonaparte est grand par ses victoires, mais la gloire militaire n'est rien sans les mérites civiques; un guerrier heureux peut être un monstre, un général républicain doit joindre à l'habileté et au courage du soldat les vertus antiques du citoyen. Sans doute cette idée s'exprime-t-elle différemment dans les deux poèmes, puisque d'abord Tegnèr pleure Bonaparte qu'il croit mort, puis il se réjouit de le savoir rendu à ses compatriotes. Dans le *retour d'Egypte* il célèbre sans arrière-pensée les triomphes de Bonaparte sur les champs de bataille des Alpes et de Lombardie, il fait sonner bien fort les noms éclatants d'Arcole, de Lodi et de Campo-Formio. Il rappelle le souvenir de tant de généraux vaincus et de tant de peuples délivrés. Il sait que cette carrière fut brève, mais pure. Sans doute un guerrier heureux peut devenir le fléau de son époque, et si des êtres serviles lui dressent une statue, la postérité se

montre plus juste, elle conservera de lui un horrible souvenir. Bonaparte devra répondre de son action devant l'histoire. Elle ne demande pas : « Fut-il heureux dans ses entreprises? », mais « ses intentions étaient-elles vraiment droites? » (11) Mais Bonaparte n'a rien à craindre, il subira sans difficulté un tel interrogatoire, et Tegnèr énumère les vertus de ce héros, puis s'abandonne de nouveau à sa peine.

Le ton du second poème est un peu différent; Tegnèr se réjouit, certes, sans réserve, en apprenant que Bonaparte, nouvel Hercule, a triomphé de ses épreuves et qu'il est sorti vivant de l'Enfer. Mais cette fois l'avenir reste ouvert devant le général triomphant, avec ses tentations et ses dangers. Bonaparte se doit à lui-même de ne pas démeriter, il faut qu'il reste le héros républicain qu'il a toujours été. Il ne faut pas que, grisé par ses succès guerriers, il se laisse entraîner dans des luttes inutiles et que l'Europe soit à nouveau plongée dans un bain de sang. Au milieu des éloges qu'il décerne, Tegnèr laisse peut-être deviner une secrète appréhension. Au moment où notre jeune poète écrit, Bonaparte est déjà Premier Consul...

Ces cantates en l'honneur d'un soldat n'ont pas l'accent d'une fanfare guerrière. Ce qui frappe surtout, c'est le vocabulaire révolutionnaire qui rappelle les proclamations officielles du Gouvernement français ou encore nos hymnes de 93. Les ennemis de la république sont des « tyrans », des « despotes » ou des « insensés ». Les peuples veulent échapper au « joug de fer » de leurs maîtres. La victoire des armes françaises, c'est « le triomphe de la liberté ». Nous rencontrons encore les termes d'« humanité » et de « vertu »; la république romaine, modèle de notre république, est évoquée avec ses vertueux généraux et ses magistrats intègres.

Le personnage que célèbrent les deux cantates n'est pas le Bonaparte de l'histoire, c'est le héros républicain tel que se le représente en rêve le jeune jacobin de Râmen. Ce héros ne se distinguerait pas des autres généraux s'il ne savait que « briller et détruire », s'il n'avait reçu de la nature que le courage et le génie (12), mais celle-ci lui a donné en outre la force morale et la vertu. Il est humain, il est le défenseur de la « véritable vertu » et de la « noble liberté » (13); bien plus, c'est un héros « sensible », au sens où le XVIII^e siècle entend ce mot; pour venger l'honneur et les droits de ses frères, il lève le bras qui donnera la mort, il ne le fait que « les larmes aux yeux » (14). Aux lauriers de la gloire il préfère la simple palme de la paix (15).

Enfin ce héros, modéré dans la gloire, combattant sans haine, sensible et pacifique, est encore un tendre, un mari sans reproche. et Tegnèr n'évoque pas sans émotion, alors qu'il croit son héros mort, l'intimité du foyer, l'épouse dont les tendres soins font oublier les fatigues du jour, qui soigne les blessures et d'un baiser

efface les larmes sur les joues brûlantes du héros. S'il manque un petit Astyanax à ce couple héroïque et tendre, Joséphine doit porter, elle aussi, le travesti antique : Tegnèr l'appelle « l'Andromaque des Gaules (16) ».

Cette figure du héros républicain, Tegnèr ne l'a pas inventée de toutes pièces. Elle correspond à l'image que Bonaparte aimait à donner de lui-même par le texte de ses proclamations et les anecdotes que des biographes ou des gazetiers complaisants répandaient à travers l'Europe (17). Un propos de Bonaparte enfant est reproduit par le *Stockholm Posten* en 1797 : « Avec Homère dans une poche et mon épée au côté, je suis citoyen du monde. » Voilà bien le général-citoyen, cosmopolite et dénué de toute fureur, admirateur passionné de la vertu antique ! Dans ses proclamations, le général Bonaparte se plaît à rappeler qu'il est l'ennemi des rois et non celui des peuples ; il invite ses soldats à respecter les nations qu'ils délivrent (Proclamation du 26 février 1796) ; ailleurs il affirme : « l'armée française respecte et aime tous les peuples, plus particulièrement les peuples simples et vertueux des montagnes (18). » Il prêche à ses troupes et aux peuples qu'il délivre la tolérance. Il apparaît en Egypte comme le protecteur des sciences et des arts, puisqu'il emmène à sa suite des savants et des archéologues et qu'il fonde à son arrivée l'Institut d'Egypte. Il rétablit l'Université de Pavie et évoque à cette occasion Apollon et Mars se couronnant réciproquement. Il affiche volontiers son désir de ressembler aux grands héros de l'antiquité ; quand Tegnèr nous le présente paternellement accueilli dans l'autre monde par Camille, Caton, Scipion et Brutus, il se souvient peut-être d'une proclamation de Bonaparte aux Italiens : « Mais que les peuples soient sans inquiétude, nous sommes amis de tous les peuples et plus particulièrement des descendants de Brutus, des Scipions et des grands hommes que nous avons pris comme modèles (19). » Enfin les biographies contemporaines font de Bonaparte un héros sensible. Dans une traduction suédoise d'une biographie allemande parue en 1797 (20), le général nous est montré en train de pleurer, au milieu de la bataille, ses compagnons d'armes, quand on apporte devant lui leurs corps. Il déteste la guerre, nous dit l'auteur de cet opuscule, et souhaite la mort quand le massacre fait fureur. Notons encore que Bonaparte est un disciple de Rousseau, qu'il emprunte à son maître les idées et le ton des proclamations, qu'il essaie de ressembler, tout au moins dans ses discours et ses manifestations extérieures, au héros vertueux dont Rousseau décrit le mérite dans sa dissertation pour l'Académie de Corse (1751) : « Quelle est la vertu la plus nécessaire aux héros et quels sont les héros à qui cette vertu manque ? » avait demandé l'Académie. Et Rousseau avait répondu : « Les vues du héros s'étendent plus loin, le vrai bonheur est son objet, et c'est à ce sublime travail qu'il

consacre la grande âme qu'il a reçue du ciel.» Il nous propose comme idéal « ce guerrier philosophe et bienveillant qui d'une main accoutumée à manier les armes, écarte de notre sein les calamités d'une longue et funeste guerre et fait briller au milieu de nous avec une magnificence royale les sciences et les beaux-arts (21) ». Ainsi Tegnèr, quand il fait l'éloge de Bonaparte, songe sans doute à la fois à Bonaparte tel que celui-ci se représente lui-même et au « guerrier philosophe et bienveillant » comme nous le dépeint Rousseau. Et l'on sait qu'à ce moment le jeune Tegnèr est grand admirateur de Rousseau.

Le culte que Tegnèr voue au héros républicain est un sentiment qui se fonde en apparence sur l'estime morale. Le guerrier vainqueur est grand, non pas tant parce qu'il combat avec courage, habileté et succès, non pas tant parce qu'il est doué de génie et dépasse en audace ses adversaires et les autres humains, mais surtout parce qu'il sert avec dévouement une cause juste et toujours menacée, la cause de la liberté. Il combat par nécessité et à contre-cœur, car un vrai républicain ne peut aimer la guerre pour elle-même.

Pourtant, nous l'avons vu, Tegnèr manifeste son inquiétude au sujet du héros; il est difficile, estime-t-il, qu'un guerrier vainqueur échappe à la tentation (22). Le héros est nécessaire à la République, car elle serait sans lui « un colosse vacillant (23) », mais il est aussi pour elle une constante menace; il exerce sur les foules un dangereux prestige, il est en proie à leur « adoration », aussi peut-il devenir un « fléau pour sa génération ». S'il écoute les flatteurs, il peut asservir les peuples, il sera alors « un scélérat divinisé ». Il faut qu'il résiste à l'ivresse de la gloire s'il veut supporter sans crainte le jugement de sa conscience et celui de l'histoire.

« Gå, åter är det du, som verlden lugna skall
Känn tyngden af den pligt ditt namn dig föreskrifver,
Men också känn den lön det dina dygder gifver
Och bli dig värdig eller fall (*). »

La foule flatte le vainqueur à cause de ses succès et par là même fait de lui un être dangereux, Tegnèr, par contre, loue le général qui maîtrise son ambition et agit en serviteur d'un état libre. Mais derrière sa réserve et son inquiète sollicitude, nous devinons une admiration naissante, encore inavouée, pour le génie, qu'il s'exerce en faveur d'une cause juste ou simplement par besoin de manifester sa force, par delà les règles de la morale.

(*) « Va, c'est toi qui pourras à nouveau apaiser le monde, mesurer le poids du devoir que te prescrit ta gloire, mais mesure aussi la récompense que te vaudront tes vertus. Sois digne de toi-même ou tombe. » — *A la nouvelle du retour d'Egypte*, S. S. I, 10, fin.

CHAPITRE III

TEGNÈR ET NAPOLÉON :

2° NAPOLÉON

ET LA POLITIQUE EXTÉRIEURE DE LA SUÈDE

Les événements de Brumaire devaient démontrer que Bonaparte ne ressemblait guère au général républicain chanté par Tegnèr dans ses deux premières Odes. Sans doute le poète fut-il quelque peu déçu par la carrière politique de son héros. Et quand Bonaparte se fera couronner, Tegnèr écrira à Ch. Myhrman : « Avez-vous lu, mon oncle, le cérémonial qui a accompagné le couronnement de Bonaparte? Les Français s'y sont pris plus solennellement que sa femme au temps où il était en Egypte. Les funérailles de la liberté ne pouvaient être célébrées avec plus de pompe. Une fenêtre se serait payée plus de 600 livres. Ce fut, comme d'usage, une farce après la longue tragédie. Et il y a encore des philosophes pour rêver que les lumières et la liberté se répandront partout (1). »

Malgré son dépit, Tegnèr continuera à applaudir aux succès des armes françaises. Plus tard, comme nous verrons, son admiration pour Napoléon prendra une forme nouvelle. Mais très vite il apparaît à notre poète que la Suède, dans son propre intérêt, doit se rapprocher de Napoléon afin de se garantir contre les entreprises de son ennemi traditionnel, le tsar de Russie. Habitant la Scanie, province plus voisine de l'Europe continentale que le reste de la Suède, bien renseigné, parce qu'il lit les gazettes allemandes et le *Moniteur* français, Tegnèr rapporte dans ses lettres à son beau-père les événements européens et il se réjouit ouvertement quand ceux-ci sont favorables à Napoléon. Quand il apprend à Myhrman, par exemple, que Napoléon vient de remporter une victoire à Iéna, Tegnèr ne semble nullement se chagriner de cette nouvelle (2). Il a vu à Lund Dumouriez, dont il admire les qualités d'intelligence, mais il le considère néanmoins comme un traître (3). Il n' imagine pas une guerre qui puisse se terminer autrement que par une victoire française. Tout effort des adversaires ne peut parvenir, selon lui, qu'à prolonger le conflit (4). Au demeurant, la continuation

des hostilités fait tort à l'industrie suédoise et Tegnèr le regrette tant pour le pays en général que pour son beau-père en particulier (5). Ainsi, à son avis, l'intérêt des Suédois serait de ne pas contrecarrer l'action de Napoléon et de lui laisser remporter tout de suite les victoires dont nul ne saurait d'ailleurs le dépouiller. Au reste « Il serait étrange, estime-t-il, que le peuple se fasse massacrer pour l'argent de l'Angleterre (6) ».

Or le gouvernement suédois s'engage dans une direction exactement opposée à celle que Tegnèr souhaiterait lui voir prendre. Le 13 octobre 1805, Tegnèr rend compte à son beau-père du séjour que fait à Beckaskog Gustave IV Adolphe, et au cours duquel le roi de Suède promet de prendre part à la guerre aux côtés de l'Angleterre. Il ajoute : « La guerre est inévitable (7). » Désormais Tegnèr considérera avec une ironie condescendante la politique suivie par Gustave IV Adolphe. Le 27 octobre 1805, il écrit : « Les mouvements rapides et inattendus des Français ont totalement bouleversé les plans de l'archiduc d'Autriche... Si l'on ajoute que la cavalerie scanienne est déjà en route pour Stralsund, on ne peut que s'apitoyer sur le sort de Napoléon. Il n'est néanmoins pas impossible qu'il s'en tire (8). » Le 29 avril 1806, Tegnèr prévoit que la Prusse prendra sans coup férir la Poméranie suédoise et il déclare qu'il n'est pas besoin de la guerre pour faire tort à la Suède. Plus tard, il apprend que les troupes suédoises cantonnées à Rügen sont destinées à conquérir la Seelande ou la Norvège. « Ainsi Sa Majesté semble ne plus songer à une guerre défensive, mais à une guerre offensive et à se transformer en conquérant (9). »

Pourtant, au cours de cette période, Tegnèr, qui par moments fait montre d'une anglophobie très marquée (10), n'a pas encore nettement pris parti. Il s'efforce le plus souvent d'adopter une attitude moins tranchée et il semble considérer la guerre en spectateur.

Dans le poème *Pitt et Nelson*, il chante les deux grands Anglais qui viennent de disparaître, « comètes menaçantes et cruelles » ; il nous les représente sans doute comme des puissances du mal, mais il rend hommage à leur génie.

Krigare och hjelte var den ena,
oftast lycklig, aldrig overksam,
och kring böljan efter rof allena
som ett hafstroll sam (*). »

« Statsman var den andre, djup i snille,
mörk och dold, liksom en minas gång.

(*) « L'un était un guerrier et un héros, souvent heureux, jamais inactif, il ressemblait à un troll de la mer courant sans cesse après sa proie.

För den oro, som han stifta ville,
verlden var för trång (*). »

Tegnèr imagine à la même époque un dialogue entre la France et l'Angleterre (11) au cours duquel les deux rivales peuvent à loisir articuler les griefs qu'elles ont accumulés l'une contre l'autre. Le trait dominant de cette pièce, c'est la fidélité avec laquelle Tegnèr résume ou interprète les proclamations ou les gazettes des deux adversaires, se gardant de ridiculiser l'un plutôt que l'autre ou de déformer leurs arguments. Tegnèr entend rester impartial; cette volonté se manifeste dans la symétrie des répliques échangées par les interlocuteurs, dans le choix des arguments qui semblent se contrebalancer exactement. A la tyrannie sur terre qu'exercent les Français s'opposent les méfaits de la piraterie sur mer où sévissent les Anglais (Str. 1-2, 6-7). Si l'Angleterre reproche aux Français les excès qu'ils commettent en Europe, les Français ne se font pas faute de citer les atrocités anglaises aux colonies (Str. 3-4-5). Si l'Angleterre a la puissance financière qui lui permet de prendre des rois à sa solde, la France possède grâce à ses forces militaires le moyen de défaire les troupes de ces souverains (Str. 7-8). Si la mort a ravi à l'Angleterre Pitt et Nelson, la trahison a enlevé à Napoléon Pichegru et Moreau (Str. 9-10); l'Angleterre invite la France à la vaincre sur mer; celle-ci réplique en lui lançant un défi sur terre (Str. 11-12).

A peine quelques détails trahissent-ils l'anglophobie de Tegnèr et la secrète tendresse qu'il nourrit à l'endroit de la France; dans le poème, c'est l'Angleterre qui a provoqué la France au combat, mais celle-ci aura le dernier mot. D'autre part la tirade où l'Angleterre semble dire involontairement son intime pensée, ne nous la montre pas sous un jour favorable :

« Hör mig, hvad tvista vi om? Har verden ej nog för oss begge?

Ära du önskar och makt, vinst är mitt bättre begär.

Verldsbefriarens kall, men verldsförläggarens äfven

hörer mig till; af de två lemnar det sista jag sist.

Frihet ifrar jag för, det är handelsfrihet jag menar,

frihet för mig, det förstås, ej för de andra också.

Derför jag bjuder dig fred, vi dela emellan oss rofvet,

grönskande jorden blir din, min blir den blå ocean (**). »

(*) « L'autre était un homme d'état, génie profond, sombre et dissimulé comme la galerie d'une mine. Pour le désordre qu'il voulait semer, le monde était trop étroit. » — S. S. I, 193, strophes 2 et 5.

(**) « Ecoute-moi, pourquoi nous disputer? Le monde n'est-il pas assez grand pour nous deux? Honneur et puissance, voilà ce que tu désires; quant à moi je souhaite plutôt le gain, je passe pour le libérateur universel et l'universel bailleur de fonds, je ne me laisserai arracher ce dernier titre qu'à la dernière extrémité. Je défends la liberté, la liberté commerciale s'entend, la liberté pour

Dans la réponse de la France à cette offre grossière, deux vers se détachent :

« Du är den gamla ännu, men hos mig allting är pånyttfödt,
kraften, föryngrad och djerf, längtar till riddarespel (*). »

Malgré ces quelques traits qui laissent soupçonner la supériorité morale chez l'un des antagonistes, le poète semble inviter le lecteur à admettre la futilité de la guerre et la fragilité des arguments présentés par les adversaires.

Et il apparaît bien qu'à ce moment Tegnèr affiche des sentiments pacifistes. Ainsi dans *l'Eloge funèbre du Cornette Rosenblad*, il fait des réserves sur la valeur de la gloire que l'on gagne à la guerre, félicitant le jeune officier défunt de n'avoir pas eu à verser le sang de l'homme (12). On trouve la même doctrine dans la *Försonligheten* (*Esprit de conciliation*), écrite en 1806 (13) et dans la dissertation sur les conflits et devoirs (14), défendue devant l'Université de Lund le 30 avril 1808.

Or, quelques mois plus tard, le poète pacifiste allait écrire un chant de guerre que l'on a pu appeler « la Marseillaise du Nord ». De graves événements, qui mettaient en danger l'intégrité du territoire suédois, avaient en effet contraint Tegnèr à adopter une attitude toute nouvelle.

A l'est la Russie envahit la Finlande, au sud les troupes françaises sous le commandement de Soult sont massées dans l'île de Seelande et menacent la Scanie. C'est pour la Suède une période de dures humiliations : Sveaborg tombe en Finlande et les Danois capturent vingt navires de commerce suédois et quelques bâtiments anglais d'escorte devant Malmö.

Dès le début de la campagne Tegnèr s'est montré pessimiste; il n'a aucune confiance dans le commandement militaire suédois. Il renseigne régulièrement son beau-père sur les événements que cache la presse suédoise et qu'il lit dans les journaux allemands et français : ceux-ci sont particulièrement nombreux depuis que le Maréchal Toll a établi à Lund son quartier général (15). Ainsi Tegnèr communique à Chr. Myhrman la nouvelle de la prise de Madrid par les Français et il ajoute : « Il serait souhaitable d'ouvrir les yeux de Napoléon sur la véritable politique des Russes. Tant que Buonaparte (16) les laisse sur les bords de la Baltique, la Suède ne peut attendre que des malheurs. Les derniers renseignements

moi, bien sûr, et non pour les autres. C'est pourquoi je t'offre la paix, nous partagerons entre nous la proie, la terre verdoyante sera tienne, mien sera l'océan bleu. » S. S. I, 197.

(*) « Tu représentes encore la vieillesse, mais chez moi tout vient de renaitre, la force rajeunie et audacieuse aspire aux joutes chevaleresques. » S. S. I, 197.

concernant la poussée russe sur le golfe de Bothnie sont tout à fait inquiétants (17). » On comprend ici ce que souhaite Tegnèr : un conflit entre Alexandre et Napoléon, qui débarrasserait la Suède d'un voisin dangereux. Quelle que soit la politique du gouvernement royal, Tegnèr ressent de l'enthousiasme pour une guerre au cours de laquelle les Suédois se défendent contre les Russes. Dans l'atmosphère guerrière qui règne autour de lui, il oublie ses principes pacifistes, il raye de l'*Esprit de conciliation* deux strophes qui manifestaient cette tendance désormais fâcheuse et les remplace par un hymne à l'indépendance du Nord (18).

L'armée royale suédoise semblait alors insuffisante pour défendre le pays. Afin de la compléter on songeait à recourir à la conscription (*utskrivningen*), mais le mot était impopulaire et l'institution rappelait trop nettement le système français. On constitua une armée de complément ou *Landtvärn*, qui fut équipée aux frais de l'Angleterre. Or en Scanie le comte de la Gardie, qui avait le commandement de la *landtvärn* locale, se heurtait à de graves difficultés, l'équipement et les vivres manquaient et les recrues redoutaient d'être transformées en soldats de métier. Certaines compagnies refusèrent de prêter serment au drapeau. La Gardie, qui cherchait par tous les moyens à remonter le moral de la troupe, pria Tegnèr de composer pour ses hommes un hymne guerrier.

Cet hymne, Tegnèr l'intitula *Chant de guerre pour la ländtvärn de Scanie* (19). Ainsi il évitait le terme « royal » (20). Il le signait *W. Tellus*, ce qui contribuait encore à indiquer que son poème était d'inspiration républicaine.

Tegnèr semble surtout s'être souvenu de la *Marseillaise* (21). L'hymne français oppose l'armée de métier, la « horde de tyrans » qui envahit un pays libre et y apporte les mœurs de la soldatesque pillarde, meurtrière et sacrilège, aux citoyens armés qui défendent le sol de leur patrie; à ceux qui croient en leur cause appartiendra la victoire; à la nation armée, toutes classes sociales réunies, la bande des stipendiés royaux ne saurait résister.

« Tout est soldat pour vous combattre. »

Le thème que développe Tegnèr est tout à fait analogue à celui de la *Marseillaise*; la Suède est un pays d'hommes libres, l'esclavage n'y a jamais régné. Les Suédois défendent leur propre sol avec le fer qu'ils en ont extrait, sans nulle pensée de conquête. Ce n'est plus à une armée de métier qu'est confié le sort du pays, mais à la *landtvärn*, milice de citoyens qui luttent contre les hordes danoises et russes, armées de métier animées par l'esprit de conquête.

Sans doute la réalité suédoise entre difficilement dans le cadre de cette conception idéale : peuple d'hommes libres, les Suédois

ne vivent pas en république, ils ont un roi. Tegnèr semble le supprimer; loin de le nommer, il écrit :

Den fyllda kannan
kring laget går,
och ingen annan
är skåln än vår (*). »

Dans les deux œuvres, nous trouvons la même opposition : d'un côté une population paisible, de l'autre les sauvages envahisseurs :

« Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats?
Ils viennent jusque dans nos bras
Egorger nos fils, nos compagnes.
Aux armes, citoyens! »

Tegnèr écrit :

« Hvad krigiska röster!
De komma från öster,
de dåna som stormen kring fädernestrand.
De komma från vester
de objudna gäster.
Till striden, till striden för fädernesland (**). »

et plus loin encore :

« Som en rövare i natten smögo
de förrädiska med bortgömd dolk.
Plötsligt deras fanor flögo
bland ett tryggt och fredligt folk.
Våra skördar komma de att ströfva,
våra fäders ben att trampa på,
våra quinnors dygd att röfva,
våra söners kraft att slå (***). »

(*) « La coupe remplie passe à la ronde et nous ne portons point de toasts, si ce n'est à nous-mêmes. » — S. S. II, 18, v. 126-134.

(**) Quelles voix guerrières!

Elles viennent de l'Est,

Elles retentissent comme le tonnerre sur le rivage de la patrie.

Ils viennent de l'Ouest, ces hôtes importuns,

Au combat, au combat pour la patrie! » — S. S. II, 14, v. 9-14.

(***) « Comme des brigands, ces traîtres se sont glissés la nuit, serrant un poignard caché. Brusquement leurs drapeaux ont flotté au milieu d'un peuple loyal et pacifique (22). Ils piétineront nos moissons, ils fouleront aux pieds les ossements de nos ancêtres, ils arracheront à nos femmes leur vertu, à nos fils leur force combative. » — S. S. II, 15, v. 29-36.

L'appel aux armes est encore un écho de la *Marseillaise* :

« Formez vos bataillons,
Marchons, marchons. » (Rouget de Lisle, str. 1)

« Vi samlas, vi tåga
till fosterlands värn. » (Tegnèr) (*).

Tegnèr, suivant en cela son modèle français, souligne le contraste entre les combattants libres et la troupe des mercenaires.

« Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres et de rois conjurés. » (str. 2)

« Quoi, ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers. » (str. 3)

Tegnèr reprend dans ses vers l'idée de Rouget de l'Isle.

« Låt dem skicka sina slafvar
låt dem hvimla kring vår strand,
Inga byten, endast grafvar
få de i de frias land (**). »

Le peuple libre ne redoute pas son ennemi :

« Qu'un sang impur abreuve nos sillons. »

s'écrie Rouget de l'Isle (strophe 1).

Et Tegnèr :

« Många de äro. Välan, så dricke
Jorden de mångas blod, och bli fri! (***) »

C'est en vain qu'on se propose de l'asservir :

« Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés (bis)
Français, pour nous, ah! quel outrage! »

(Rouget de l'Isle, str. 3).

(*) « Nous nous rassemblons, nous marchons pour la défense de la patrie. »
— S. S. II, 15, v. 41-42.

(**) « Laisse-leur envoyer leurs esclaves,
Laisse-les pulluler sur nos rivages,
Ils ne trouveront aucun butin, seulement des tombeaux
Au pays des hommes libres. »

S. S. II, v. 68-71, p. 16 (23).

(***) « Ils sont nombreux. Eh bien!
Que la terre s'abreuve de ce sang abondant et se libère! »

S. S. II, 17, v. 85-86.

Tegnèr écrit de son côté :

« Bojor och blygd de förmätne ärna
oss som ej frukta, oss som ej fly (*). »

Sans doute le *Chant de Guerre* nous offre ensuite d'autres tableaux que la *Marseillaise*; Tegnèr se représente à l'avance la victoire nordique et l'allégresse qui suit la victoire. Il nous dépeint le peuple libre sous des traits plus aimables, moins farouches que ceux que Rouget de l'Isle prête à ses révolutionnaires. Comme il place son peuple héroïque dans un cadre de montagnes et qu'il a signé W. Tellus, on a voulu trouver dans son poème l'influence de Schiller et dans le tableau final un écho de l'apothéose qui termine le *Wilhelm Tell* du dramaturge allemand (24). Tegnèr a pu penser tout autant aux fêtes de la France révolutionnaire qu'aux réjouissances du peuple suisse. Rappelons, par exemple, le *Chant du Départ*, cantate de J.-M. Chénier, musique de Méhul, qui nous fait entendre tour à tour une mère de famille, un enfant, une jeune fille, un guerrier, et des chœurs composés par les représentants des divers âges de la vie et des différentes classes de la société. Dans les dernières strophes du *Chant de Guerre* de Tegnèr, on voit d'abord le vieillard qui vient s'incliner sur le cercueil du héros mort pour sa patrie, puis défilent la vierge et le poète, la tempête s'apaise et le peuple s'assemble pour des agapes fraternelles.

Si le *Chant de Guerre* tire son inspiration de certains thèmes nordiques, si parfois Tegnèr a fait appel à des réminiscences de Schiller, il semble néanmoins qu'il ait songé avant tout au peuple révolutionnaire de France et qu'il se soit souvenu de nos hymnes républicains. Sans doute il ne peut y faire plus clairement allusion, puisqu'il est dans un royaume et qu'officiellement la France est l'ennemie du roi de Suède.

*
**

Le 31 mai 1810 mourait le prince héritier de Suède Charles-Auguste. Qui allait lui succéder? Tegnèr qui pleurait Charles-Auguste redoutait par-dessus tout de voir le choix se fixer sur un prince du parti russe (25), le duc d'Oldenbourg, dont le nom était prononcé. L'accession de Bernadotte à la dignité de prince héritier semble au contraire satisfaire les patriotes qui souhaitent voir un chef d'armée réputé au service du pays. Tegnèr fait partie de la

(*) « Dans leur témérité ils nous destinent des chaînes,
A nous qui ne craignons pas, qui ne fuyons pas. »

S. S. II, 17, v. 77-78.

délégation qui accueillera à Helsingborg le Prince héritier. Il conserve de cette entrevue une impression très favorable; il note que le Prince héritier a su gagner presque tous les cœurs, « qu'il a su parler aux pasteurs avec toute l'habileté nécessaire, enfin qu'il a répondu à toutes les ovations par des gestes mâles et mesurés (26) ».

Tegnér pense toujours à la revanche contre la Russie, il tient pour probable que l'alliance franco-russe dont on commence à parler ne durera guère et qu'un jour, profitant d'un conflit franco-russe, les Suédois rentreront en Finlande (27). Il estime donc que rien ne doit détourner les Suédois de leur but : rentrer en possession de leur province perdue.

Or Bernadotte croit que jamais, même si à la faveur des circonstances elle réussissait à reconquérir la Finlande, la Suède ne parviendrait à la garder. Il espère dédommager sa nouvelle patrie en lui annexant la Norvège. Il négocie avec Napoléon, qui ne veut pas s'engager au sujet de la Norvège, mais qui propose à Bernadotte d'aider les Suédois à reprendre la Finlande. Le choix de Bernadotte est déjà fait : c'est la Norvège qu'il veut, et il rompt la conversation. Il la renouera plus tard, mais avec les Russes.

En adoptant cette politique, Bernadotte travaille contre son ancien maître, et de plus il heurte de front l'opinion publique du peuple qui vient de l'adopter. Aussi bien par les manifestations de la presse que par les débats du Riksdag, les Suédois font connaître leur méfiance envers les Russes et leur volonté de conquérir la Finlande. Certains journalistes, tel Regnér (28) qui dirige successivement le *Allmänna Opinions Organ*, puis l'*Allmän politisk Organ*, publient des articles si francophiles que le ministre de Russie les croit (à tort) inspirés par le représentant de Napoléon à Stockholm et que le prince héritier confisque le matériel de ces deux journaux et emprisonne leurs imprudents rédacteurs.

L'hostilité à l'égard des Russes est très vive dans les milieux universitaires et en particulier parmi les étudiants de Lund, où enseigne Tegnér. Les hommages poétiques à Charles-Jean (29) se multiplient, mais ils ne doivent pas être de son goût, car le prince est vanté pour ses vertus guerrières et invité à faire rendre à la Suède ce qui lui a été pris. Ling, l'initiateur du « mouvement gothique » et l'ancêtre de la gymnastique suédoise, publie dans la revue *Lyceum* un chant de guerre et de revanche, le *Gylfe*.

Tegnér va-t-il garder le silence? Il y songe d'autant moins que, dans son entourage immédiat, on le pousse à écrire, à donner aux idées du parti patriote et russophobe une éclatante publicité, en les exprimant dans sa magnifique langue poétique, en faisant couronner par l'Académie suédoise un poème où voudrait s'exprimer la fidélité des Suédois envers la Finlande et leur volonté de revanche. L'éclat de ce poème « tyrtéen », pour employer l'expression

de M. Böök, amènerait peut-être le peuple et le roi à reprendre les armes.

Lars von Engeström, ancien ministre des Affaires Etrangères de Suède et Grand Aigle de la Légion d'Honneur, fut un des animateurs de la résistance à la politique russophile qu'avait adoptée Charles-Jean. Marié à une Polonaise, diplomate de carrière, il s'est montré dans ses divers postes, notamment à Varsovie et à Berlin, un ennemi actif des Russes et a collaboré intimement avec ses collègues français. Il admire Napoléon I^{er} comme il admire Charles XII, parce qu'il pratique le culte de l'héroïsme.

Agardh, ami de Tegnèr, est précepteur des enfants de Lars von Engeström; c'est lui qui a dû présenter le poète à celui qui devait se faire son protecteur. Lars von Engeström est élu en 1810 chancelier de l'Université de Lund, et Tegnèr lui doit successivement sa titularisation comme professeur, ses diverses chaires, ses prébendes, puis sa nomination à l'évêché de Wexsjö.

Sous l'influence de ces patriotes résolus, Tegnèr a renoncé à ses convictions pacifistes; à la demande d'un ami d'Engeström, E. Lundblad, il écrit (pour servir de préface à une dissertation *Sur les rapports diplomatiques russo-suédois de la mort de Charles XII à 1809*), une véritable apologie de la guerre. Une seule strophe nous en a été conservée :

Lefve striden!

« Hycklande vänner, som tveka och mena,
Tvingar han öppet till ja eller nej.
Slagtingens mun talar sanning allena,
Svärdet, det flammande, hycklar ej (*). »

Puis pour un essai latin du même auteur, *De Roma Porsennae dedita*, Tegnèr compose une dédicace à Lars von Engeström; l'homme qui protégeait son pays contre la politique dangereuse de russophilie se voit comparé à Horatius Coclès :

« Som mot Porsena förr på bryggan Cocles stod,
Och värjde mot en här sju bergen, sjelf allena :
Så Du för thronen står, med samma lugna mod
Och värjer landet — ack! mot mera än Porsena (**). »

Ainsi Tegnèr jugeait que le temps était venu de mettre le peuple suédois en garde contre les dangers qui le menaçaient. Il louait

(*) « Vive la Guerre! » — « Amis peu francs qui hésitez et discutez, elle vous obligera nettement à dire oui ou non. La voix des batailles dit seulement la vérité, l'épée, la flamboyante, est toute franchise. » — S. S. II, 53.

(**) « Comme contre Porsenna jadis Coclès se dressait sur le pont et protégeait contre une armée sept montagnes, étant lui-même tout seul, ainsi tu te dresses devant le trône, avec le même calme courage, et protèges le pays, hélas! contre des ennemis pires que Porsenna. » (30). — S. S. II, 54.

son protecteur Engeström qui faisait en ce sens les efforts les plus énergiques. Une circonstance allait l'amener à intervenir lui-même activement. Dans le Södermanland, près de la Scanie, quelques troubles venaient d'éclater. Le Riksdag avait autorisé la levée de 50.000 hommes pour le « Förstärkningsmanskapet » (personnel de renfort). Les paysans, redoutant des mesures plus radicales, menaient dans ces diverses provinces une opposition tantôt sourde, tantôt ouverte. Tegnèr se rend dans sa province natale, le Värmland (31), qu'il trouve calme et toujours en pleine possession de son antique discipline. Le contraste le frappe vivement et il commence à rédiger le poème politique qui, peu à peu, avait mûri dans son esprit, la *Svea*.

Le thème fondamental était l'opposition entre les vertus pratiquées par les anciens Suédois et les mœurs relâchées qui, aux yeux de Tegnèr (32), affaiblissent la Suède de Charles-Jean. Mais il ne se contente pas d'exhorter les Suédois à cultiver les vertus de leurs ancêtres et à réformer leur actuelle mollesse, il leur donne des conseils plus précis. L'œuvre se compose d'un développement rhétorique et d'une vision prophétique au cours de laquelle apparaissent au poète, dans les feux d'une aurore boréale, les débuts d'un conflit, les péripéties d'un combat, l'apothéose d'une victoire (33) dont les Suédois sont les héros (34).

Se souvenant d'avoir haï la guerre, Tegnèr chanterait volontiers les bienfaits de la paix et les progrès accomplis par les hommes de son époque. Mais l'honneur et la vertu invitent les Suédois à faire la guerre. L'existence même de la Suède est menacée par une nouvelle attaque qui ne manquera pas de se produire s'ils ne changent pas d'attitude :

« Du sofver, Svea Folk, på branten af en afgrund.
Men Våld och Barbari, och rotadt Hat och Afund
de vaka omkring dig. O väckte dig min röst!
O stege än en gång, som förr, ditt fria bröst!
Se kring dig. Dina rof ha farorna förstorat;
och morgonsöln går opp i land som du förlorat.
O Aura! dödens bygd! O Borg som Ehrnsvärd byggt!
Nyss lik en blodig sköld från Statens hjerta ryckt! (*) »

Le danger de toute part entoure la Suède, les marais se hérissent

(*) « Tu dors, peuple de Svea, sur le bord d'un abîme. Mais la Violence et la Barbarie et la Haine tenace et la Jalousie veillent autour de toi. O puisse une voix t'éveiller! Puisse ta poitrine se gonfler comme jadis! Regarde autour de toi! Tu as été dépouillée et le danger s'en est accru pour toi et le soleil du matin se lève sur le pays que tu as perdu! O Aura, pays de Mort, ô château qu'Ehrnsvärd a bâti : voici que tel un bouclier sanglant on vient de vous arracher de dessus le cœur du Royaume. » — S. S. II, 66, v. 122-129.

de tours, une flotte de guerre a remplacé les paisibles barques de pêche (35). La menace se précise et s'aggrave :

« Allt närmre tränger Jätten

Han står på fjellens spets, och ögat slukar slätten. » (*)

Dépouillée et en péril, Svea a pour elle le droit :

« En annan skär vår skörd och upptar klippans jern,
som rodnar utaf harm att smidas till hans värn. » (**)

Les Suédois doivent choisir : ou bien ils oublieront la Finlande et flatteront le géant ravisseur, ou bien ils recourront à la guerre. Adopter la première ligne de conduite, c'est se préparer de terribles lendemains :

« Men han ger fred och skydd. » Vålann, tag honom mot,
och kyss hans hjeltehand, och slumra vid hans fot.

Förskräckligt vaknar du. Se stad och hydda brinna! » (***)

Il reste aux Suédois à prendre les armes, à conserver toujours vivant dans leurs cœurs le souvenir de la province perdue, à adopter à l'instant même une attitude résolue, car l'heure est venue où le destin se prépare à graver sur ses tablettes d'airain un jugement définitif, à y inscrire l'avenir de la Suède ou à effacer des armoiries de Svea les trois couronnes, symbole de sa puissance (36). Si le combat doit s'engager, le Suédois aura sans doute pour lui la miséricorde divine, les ressources d'un pays riche en fer et en hommes, et son courage :

« An kan du med ditt mod en häpen verld förfära,
och rädda, fallande, åtminstone din ära. » (****)

En même temps qu'il conseille aux Suédois une attitude plus ferme vis-à-vis de la Russie, il les engage à ne pas contrecarrer les efforts de Napoléon. Trop de Suédois, rompant avec les traditions de simplicité propres à leur race, consomment des denrées exotiques, portent des étoffes de provenance asiatique et concourent de la sorte à briser le blocus continental. Ils indisposent les Français, en qui Tegnèr voit de futurs adversaires du tsar et de futurs alliés des Suédois (37).

Tegnèr propose donc que la Suède déclenche contre la Russie une guerre d'agression, à un moment où celle-ci, menacée par les

(*) « Le géant s'approche de plus en plus, il se dresse sur la cime des monts, des yeux il dévore la plaine. » — S. S. II, 66, v. 134-5.

(**) « Un autre moissonne nos récoltes, un autre extrait de nos rochers le fer qui rougit de servir à sa défense. » — *Ibid.*, v. 132-3.

(***) « — « Mais il offre la paix et la protection. » — « Soit, fais-lui bon accueil, baise ses mains de héros, et endors-toi à ses pieds. Ton réveil sera terrible. Voici que ta ville et ta hutte sont en flammes. » — *Ibid.*, v. 136-8.

(****) « Tu es encore capable, avec ton courage, d'inspirer la frayeur à un monde étonné, et si tu tombes, tu pourras tout au moins sauver ton honneur » — S. S. II, 67, v. 160-61.

préparatifs de Napoléon, ne peut songer à se faire de nouveaux ennemis. Il invite les Suédois à concerter leurs efforts avec ceux des Français. Afin de donner à ses idées une large publicité, Tegnér a l'audace de solliciter une récompense de l'Académie Suédoise pour un poème politique qui contient un programme radicalement opposé aux idées professées par le prince héritier.

L'Académie fut-elle sensible à la beauté des vers, voulut-elle faire acte d'indépendance? En tout cas elle ne rejeta pas le poème, elle invita seulement l'auteur à amender certains passages et elle lui offrit la plus haute récompense dont elle pouvait disposer. Adlerbeth condensa dans un mémoire les observations de l'Académie sur la *Svea*. Il propose d'abord des modifications de forme, puis il aborde avec prudence un problème plus délicat : l'Académie tolérera-t-elle la hardiesse politique de l'ouvrage? Après avoir reconnu l'inspiration généreuse et sincère qui dicte à Tegnér ses vers éloquents, il affirme que dans le domaine politique il doit se montrer plus circonspect que n'importe quel autre critique. « Le rapporteur se voit obligé d'ajouter à ses remarques bienveillantes qui touchent l'art poétique une autre remarque inspirée par la prudence qu'exigent les circonstances actuelles et la situation où se trouve la Patrie : il faut, pour le maintien de la paix avec nos voisins, éviter les incidents désagréables qui peuvent compromettre l'existence de cette paix ou tout au moins provoquer des explications ministérielles désagréables. » — « C'est dans un tel esprit que j'invite l'auteur à adoucir et à remanier les passages qui pourraient être jugés blessants pour la Russie : « Un autre récolte nos moissons » p. 9. Que deviendra la terre que défendit notre courage? » p. 9. » Adlerbeth contestait que l'on pût parler de rapines (rof) russes, puisque la Finlande avait été cédée à la suite d'un traité régulièrement négocié. Il invitait en quelques lignes Tegnér à supprimer tout ce qui conférait à *Svea* une signification politique. Tegnér accepta (38).

Au cours d'un séjour qu'il fit à Råmen pendant le printemps 1812, il transforma son poème. *Svea*, pour mériter les lauriers de l'Académie, allait changer d'âme : œuvre polémique, due à l'inspiration violente d'un instant, elle allait être gardée dans les dossiers du poète et perdre en peu de mois son caractère d'actualité, sa vertu agissante. Les passages les plus violents étaient supprimés et remplacés par des développements d'une signification tout à fait différente. Il restait une belle déclamation où s'opposaient le Suédois mâle de jadis et son descendant efféminé, un adieu à la Finlande (Tegnér semblait maintenant parler dans le même sens que Charles-Jean).

« Adieu, Finlande, terre de la fidélité... adieu, bouclier de Svea; adieu, terre des héros... Pleure, Svea, ce que tu as perdu, mais défends ce que tu possèdes. »

Tegnèr a renoncé à parler des « rapines » russes, à caractériser nettement l'ennemi de l'Est; bien plus il prêche la résignation à ses compatriotes et s'efforce de les consoler en leur dépeignant l'instabilité du temps et l'insécurité des trônes. La *Svea* n'est plus l'acte civique par quoi s'honorait un poète, ce n'est plus qu'un appel généreux et vague au patriotisme suédois, et surtout un très beau morceau de rhétorique.

Néanmoins le public suédois fut touché par cette chaude éloquence et Engeström se réjouit du Grand prix de poésie dont l'Académie honorait son protégé (39). D'autre part, des copies de la version originale circulèrent quelque temps sous le manteau (40).

La *Svea* restait une manifestation littéraire, mais l'effet politique était, cette fois encore, manqué. Trop désireux de se concilier les suffrages de l'Académie, ou craignant avant tout le scandale, Tegnèr restait un homme de lettres, il renonçait à la carrière de tribun.

*
* *

Si Tegnèr avait fait des adieux à la Finlande dans la seconde version de la *Svea*, ces adieux, il ne les avait prononcés que du bout des lèvres (41), et il gardait la conviction profonde qu'il fallait s'opposer à la politique russe et le secret espoir qu'un jour Charles-Jean se rallierait à cette opinion. Sans doute, au Riksdag d'Orebro, il avait appris que la rupture entre la France et la Suède était consommée, mais il ignorait encore que Charles-Jean avait pris secrètement des engagements avec les Russes. La faction rus-sophobe, alors dominante au sein du peuple suédois ainsi que parmi ses représentants au Riksdag, mettait encore tous ses espoirs dans les préparatifs militaires faits par Napoléon contre les Russes. Pendant ce temps, Bernadotte, à peine suivi par ses partisans de la noblesse, attire l'attention sur la gravité de l'heure et prêche le calme aux Suédois.

Dans son *Chant de Mai* (42), Tegnèr regarde venir avec le même joyeux enthousiasme le printemps qui transforme son Värmland natal et la guerre qui met au cœur des hommes l'amour de la liberté et les transforme en héros. *Svea*, « trop fière pour craindre la troupe de ses ennemis, trop sage pour les provoquer », adresse au danger un calme salut : « Sois le bienvenu, vieil ami. » Tandis que, écoutant l'appel de leurs aïeux et protégés par leurs montagnes, les Suédois se préparent au combat, la famille royale va remplir son rôle : cachant ses exhortations sous le voile de la mythologie nordique, Tegnèr dit ce qu'il attend du souverain et du prince héritier :

« Från Lidskjalf Oden vakar,
sin thron han upprätthöll,

fast Loke jorden skakar,
 fast ock hans Balder föll.
 Bredvid hans sida flammar
 den starke Asa-Thor,
 och lyfter vred sin hammar,
 i hvilken döden bor. » (*)

Odin, c'est le vieux Charles XIII, auquel Tegnèr ne laisse qu'un rôle passif. Balder, c'est l'ancien prince héritier, mort prématurément, Charles-Auguste, en qui Tegnèr avait vu le vengeur de la Suède, et Asa-Thor est le nom que Tegnèr donnait déjà à Charles-Jean dans sa *Svea*. C'était à lui, l'homme fort, qu'était dévolu le rôle principal, celui que n'avait pu remplir le pauvre Charles-Auguste.

Cependant le prince héritier continue à suivre la ligne de conduite qu'il s'était fixée lors de son arrivée en Suède. Sa politique hostile à Napoléon et favorable aux Russes s'était tout d'abord heurtée à une opposition presque unanime. Puis Napoléon connut ses premiers échecs et l'armée suédoise remporta des succès à Gross-Beeren et à Dennewitz. Le but que Charles-Jean avait proposé à la nation allait être atteint et la conquête de la Norvège compenserait la perte de la Finlande. D'abord hésitante, l'opinion se rallia presque tout entière à Charles-Jean. Les poètes du mouvement gothique apprirent avec enthousiasme les victoires suédoises.

Tegnèr, lui, n'avait pas changé d'opinion. Quand la guerre fut déclarée, en 1813, on le pria d'écrire un hymne pour appeler les Suédois aux armes. Il refusa. « J'accepterais volontiers d'écrire un hymne guerrier, mais nous n'avons pas en ce moment de véritable guerre; et je ne puis vraiment pas écrire contre les pauvres Danois. C'est une nation malheureuse qui ne nous a rien fait de mal depuis longtemps. Si nous pouvons nous emparer de la Norvège par la force, ce sera sans doute une action utile, mais un honnête homme peut difficilement célébrer une conquête de cette sorte, faite aux dépens d'une nation sans défense. Quand un jour il s'agira de faire la guerre à l'ennemi héréditaire, alors je serai prêt à écrire (43). »

Mais l'heure ne semblait pas approcher où les armes suédoises se tourneraient contre les Russes. Et Tegnèr s'abandonnait au pessimisme; les dernières strophes du *Temps des Ases* font allusion aux événements contemporains, et le poète juge sans indulgence l'attitude adoptée par les Suédois de son temps :

« Sof roligt, forntid! Fåfängt Iduna mer
 drar dina bragder, som rostade svärd utur grafven.

(*) « De Lidskjaef, Odin velle, il a su maintenir droit son trône, bien que Loke fit trembler la terre et que son Balder fût mort. A ses côtés le robuste Asa-Thor flamboie et, dans sa colère, il brandit son marteau qui porte la mort. » — S. S. II, 87, v. 41-48.

Ett annat slägte till främmande Gudar ber,
och sångens senor ha brustit, som handlingens glafven.

Uppvakna Heimdal! Blås som till Ragnarok,
så himlen remnar, och Valhallas herrlighet flamar,
och dagens dvergätt, så kraftlös, så öfverklok,
må tro på ljungarn, som nalkas med straffande hammar.» (*)

Ainsi Tor luttera, au Crépuscule des dieux, non plus contre les géants, mais contre les nains que sont les Suédois dégénérés. La faute politique qu'elle a commise en choisissant mal ses alliés mènera la Suède à sa perte (44). Mais l'allusion restait obscure, les membres du mouvement gothique ne purent pas ou ne voulurent pas la comprendre. Le pessimisme de la *Nouvelle année* 1813 (45) s'étalait sans voiles et l'hostilité à la politique du prince héritier y était trop évidente. *Le temps des Ases* fut publié par *Iduna*, mais la *Nouvelle année* 1813 fut refusée par la revue du *Götiska förbundet*.

Tegnèr continue à rester sceptique sur les résultats que l'on pourra tirer d'une alliance russo-suédoise; partageant en cela les vues de Lars von Engeström, il doute que la Russie tienne ses promesses relatives à la Norvège. Rien ne put le réconcilier avec la politique de 1812; dans une lettre écrite le 5 mai 1814 à Adlerberth il exprime l'opinion que «les bouleversements de notre temps feront peser leur malédiction sur nous et nos enfants, tout au moins sur nous Suédois (46).» Le traité de Kiel n'apaise pas sa colère; son mécontentement contraste avec les manifestations officielles d'allégresse et la joie populaire (47). Il s'irrite de voir insérer dans *Iduna* un hommage à la politique de Charles-Jean, *Le 3 mai* 1814, de Geijer, et craignant de voir la revue de l'union gothique devenir un organe de la Cour, il se refuse à collaborer à cette revue à partir de la sixième livraison.

Toutefois il avait promis d'écrire un poème si la guerre reprenait contre la Russie ou si la Norvège devenait suédoise. Il ne se dérobe pas quand on lui rappelle sa promesse. Mais s'il a célébré dans *Nore* l'union des deux pays scandinaves, il ne fait nullement l'éloge du prince héritier, ni de la politique qui a conduit au traité de Kiel.

Tegnèr se réjouit de voir *Nore* retrouver Svea, il souhaite que *Nore* oublie comment s'est faite cette union, il réproouve la lutte fratricide qui a précédé le traité de Kiel. Bien plus, il n'écrit pas

(*) «Dors en paix, époque héroïque. C'est en vain qu'*Iduna* publie tes exploits, pareils à des épées rouillées que l'on sort de la tombe. Une autre race adore des dieux étrangers, les cordes du chant se sont brisées comme les glaives de l'action.

«Réveille-toi, Heimdal, sonne du cor comme pour Ragnarok, le ciel s'entr'ouvrira, on verra flamboyer l'éclatant Valhalla; puisse alors notre race du moins croire au dieu fulminant qui s'approche avec le marteau du châtement.» — S. S. II, 119, deux dernières strophes.

le nom de Charles-Jean, il fait au contraire l'éloge de Charles-Auguste, le précédent héritier, l'ennemi des Russes.

« Förgäfves än en gång steg Balder opp på jorden,
Carl August var hans nya namn.
 Ett präktigt stjernfall lik, han glänste öfver Norden;
 och återvände i sin faders famn.
 Men — är hans ande ej i Norden fullt förkolnad,
 kom, låt oss svärja tro inför hans vålnad. » (*)

La lutte fratricide entre Suédois et Norvégiens fut une erreur et il n'y aurait pas lieu de s'en glorifier. Tegnér reprend dans son *Nore* le thème ossianique des deux frères qui s'affrontent au combat faute de s'être reconnus (48) :

« En okänd kämpe lik som mot en sköldmö strider,
 med sluten hjälm, med blinda slag,
 så, Nore, var vår strid. Fäll hjälmen ner omsider,
 och känn din systers anletsdrag.
 Drag stridens handske af. Din hand är fast som hällen,
 kom räck mig den till trohet, öfver fjällen! » (**)

Oubliant au plus vite l'image de la guerre, Tegnér évoque l'enfance commune des deux jumeaux, l'époque antique des Vikings, l'introduction du christianisme dans les pays scandinaves, il nous représente les deux sœurs séparées, mais regrettant les belles heures de leur jeunesse et attendant en vain que l'une d'elles prit l'initiative d'adresser à l'autre un message. Leur séparation sera-t-elle éternelle? Non, il faut que le Nord retrouve ses traditions communes, il faut que la Norvège reçoive de la Suède un accueil fraternel.

« Välkommen till mitt bröst, välkommen höga Nore!
 Du Asarnas och styrkans son!
 Der är din plats. Ve oss om den förgäten vore,
 du var för länge skild derifrån.
 I Norden vara skall en enig vilja,
 hvad Gud förenat må ej menskor skilja. » (***)

(*) « C'est en vain qu'à nouveau Balder parut sur cette terre. Charles-Auguste était maintenant son nom. Semblable à une pluie magnifique d'étoiles filantes, il brilla sur le Nord, puis il entra dans le sein de son père. Mais si son esprit ne s'est point entièrement éteint dans le Nord, viens, jurons fidélité à son ombre. » — S. S. II, 156, str. 8.

(**) « Tel un champion qui combat une valkyrie, visière baissée, à coups aveugles, ainsi, Nore, nous avons combattu. Retire enfin ton casque et reconnais les traits de ta sœur, quitte ton gantelet. Ta main est ferme comme le roc, tends-la-moi, en signe de fidélité, par-dessus les monts. » — S. S. II, 154, str. 1.

(***) « Sois le bienvenu dans mes bras, sublime Nore! Fils des Ases et de la Force! Voici ta place. Malheur à nous si nous l'avons oubliée, trop longtemps tu l'avais quittée. Il ne doit exister dans le Nord qu'une force, une seule volonté, ce que Dieu a uni, les hommes ne sauraient le séparer. » — S. S. II, 157, str. 13.

L'union de la Suède et de la Norvège ne s'est point faite contre le Danemark. Ce pays doit aussi trouver sa place au sein de l'union nordique. Gefion, le Danemark, viendra rejoindre Svea et Nore :

« Den dag skall gry en gång som Nordens ära kröner,
och enar Asars barn på Asars jord,
då Gefions ö med Juels, med Tordensköldars söner,
som vaktskepp ankrar utför fjällstängd Nord.
Trång, viking, ej för när. Hon hvilar lugnt i säfven,
men stridens röda hane gal i stäfven. » (*)

Le Viking, c'est l'Anglais qui jadis vint bombarder Copenhague; dans la dernière strophe, Tegnér fait allusion à un ennemi qui pourrait menacer les frontières du Nord, cette fois il s'agit du Russe. Ainsi l'union dont rêve Tegnér n'est pas seulement une fusion des cœurs, la réalisation d'un rêve historique ou la restauration d'une antique tradition commune. Il s'agit bien dans son esprit d'une alliance militaire défensive et, qui sait, peut-être offensive, car Tegnér n'a certainement pas oublié la Finlande, cruellement ravie à la Suède par les Russes.

Tegnér resta toujours conséquent avec lui-même et fidèle à sa politique scandinave, hostile aux Russes (49), favorable à tous ceux qui pouvaient aider les peuples du Nord à cimenter leur union. Par sentiment, il aimait les Français qui avaient répandu dans le monde l'esprit de liberté, il détestait les Anglais calculateurs et brutaux et surtout les Russes qu'il considérait comme l'ennemi héréditaire. Mais s'il invita parfois les Suédois à seconder les efforts de Napoléon, c'est surtout dans l'intérêt de la Suède qu'il le fit.

Quand la faveur des princes et des foules se détournait des idées qui lui étaient chères, Tegnér se cantonna dans une muette opposition et donna à son pessimisme une expression souvent sybilline. Mais le peuple suédois n'oublia jamais les grands appels qu'il lui avait lancés, le *Chant de guerre pour la landtvärn de Scanie*, la *Svea*, le *Nore*. L'œuvre lyrique de Tegnér continua à alimenter le patriotisme suédois aux heures de crise, en 1855, en 1917, en 1939. Une guerre contre les Russes sera toujours populaire en Suède, tandis que chez les Suédois survivra toujours, quelles que soient les circonstances, un sentiment d'admiration et d'affection instinctive pour le peuple français et pour Napoléon.

(*) « Mais un jour se lèvera, qui couronnera l'honneur du Nord et qui unira les enfants des Ases sur la terre des Ases, où l'île de Gefion, avec les enfants de Juel et des Tordensköld s'ancrera, tel un vaisseau de garde, devant le Nord que barrent les montagnes. Ne t'approche pas trop près, Viking, il est calmement mouillé, mais à la proue chante le coq rouge du combat. » — S. S. II, 159, avant-dernière strophe.

CHAPITRE IV

TEGNÈR ET NAPOLÉON. — 3° LE HÉROS

Quand Tegnèr demandait aux princes et au peuple suédois de lutter contre la Russie et dans ce dessein de s'allier à la France, c'était parce que, selon lui, l'intérêt conviait les deux peuples à se rapprocher. Tegnèr évitait, dans ses écrits, de faire allusion à la valeur militaire de Napoléon ou à l'idéal politique qui animait le peuple français.

Quand vint pour Napoléon l'heure des revers, Tegnèr sentit quel espoir il avait fondé sur les succès de la France et de son Empereur. La politique menée par Charles-Jean lui semblait illusoire et dangereuse; les Russes, pensait-il, ne tiendraient pas leurs promesses. Une victoire des Alliés, c'est-à-dire une victoire russe, c'était, aux yeux de Tegnèr, la fin de la Suède.

Aussi les mauvaises nouvelles venues de Russie, puis d'Allemagne et de France, provoquèrent-elles chez lui une terrible crise de pessimisme. Tegnèr donna d'abord à ses tristes pressentiments une expression si voilée et si discrète que les membres du groupe gothique, tout à la joie de voir la Suède rentrer dans la guerre avec succès, ne surent même pas les interpréter. Ils acceptèrent dans leur revue *Le temps des Ases*, poème qui condamnait Charles-Jean et les Suédois de son temps, mais ils rejetèrent la *Nouvelle Année* 1813 (1) dont le ton angoissé devait leur sembler inexplicable. Tegnèr nous montre un cavalier mystérieux qui traverse la nuit; le début de son poème nous rappelle le *Roi des Aulnes* de Goethe :

« Hvem rider så sent genom natten der? » (2)

Comme le héros de la ballade allemande, le cavalier se hâte, craignant de voir périr son enfant. Mais ce fils est l'héritier d'un trône :

« Din son — det är skönt att ej släkten ännu
dör ut —
Din son blir vår konung och hyllas som du
förut.

Till honom, till honom vi krypande vädje
och titta af honom vår lumpna glädje (*).»

Qui donc est ce cavalier mystérieux? C'est 1812, année sanglante à laquelle le poète dit adieu sans regret, et son fils, c'est l'an 1813 qui commence. Mais «sombre» est la gloire de la jeune année. Sa tête est couronnée d'épis vides, elle n'amène que la famine et le meurtre; l'aigle de la guerre est perché sur son épaule, sa voix ressemble au fracas du tonnerre. Le poète évoque des visions apocalyptiques. Le chemin que suit son cavalier mène du ciel à l'enfer. L'année qui vient serait-elle la dernière? Les astres meurent comme les hommes, pour le globe terrestre l'heure n'a-t-elle pas bientôt sonné?

«Ar jorden ej mogen? Ar måttet ej än
dock fullt?
O Evighet, öppna din famn igen
och huldt
du vagge till ro, som en Mor sig förbarmar,
ditt irrande barn, i oändliga armar!» (**)

Ce qui cause l'indicible tristesse du poète, c'est la guerre qui se prolonge, la campagne de Russie qui tourne au désastre pour l'Empereur; dans les journaux suédois paraît dans les premiers jours de janvier 1813 la nouvelle du départ précipité de Napoléon : la conspiration du général Malet inspire à l'empereur des craintes pour lui-même et pour l'avenir de la dynastie (3). Ainsi trois images se sont peut-être présentées simultanément à l'esprit de Tegnér et se recouvrent dans le poème : celle du cavalier de la ballade goethéenne, celle de Napoléon traversant les plaines de la Russie et de l'Europe Centrale, inquiet, lui aussi, pour l'avenir de son fils, et l'an 1812, père angoissé par le sort de son héritier, l'an 1813.

La chute de Napoléon, Tegnér l'avait depuis longtemps prévue; dès 1810 il rappelait que tout empire fondé sur la violence est appelé à disparaître :

«Väl formar den starke med svärdet sin värld,
väl flyga som örnar hans rykten;
men någon gång brytes det vandrande svärd
och örnarne fällas i flykten (**).»

(*) «Ton fils — il est beau que la race ne s'éteigne pas encore —, ton fils sera notre roi et sera honoré comme tu l'étais auparavant. C'est à lui, à lui que, humblement, nous adresserons nos demandes, c'est auprès de lui que nous viendrons mendier nos misérables joies.» — S. S. II, 132, v. 13-18.

(**) «La terre n'est-elle pas mûre? La mesure n'est-elle pas encore comble? Eternité, rouvre ton sein, fais-nous la grâce de bercer pour l'endormir, comme fait une mère pitoyable, ton enfant égaré, dans tes bras infinis.» — S. S. II, 133, v. 37-42.

(***) «Le fort peut façonner le monde avec la pointe de son épée, sa gloire peut voler comme font les aigles, mais un jour l'épée vagabonde se brise et les

L'Hymne au soleil (4), qui fut écrit vers le même temps que la *Nouvelle année*, contient aussi de discrètes allusions à Napoléon, à sa chute prochaine. Comme ce dernier poème, *l'Hymne* évoque la fin du monde (5). Le soleil est un prince entouré de vassaux qui daigne abaisser les yeux sur ceux qui lui présentent leurs hommages. Il dispose de nombreuses armées et suit une brillante carrière. Mais pour lui aussi viendra l'heure d'un destin tragique :

« Men det kommer en stund,
då din gyllene rund
springer sönder : dess knall
manar verlden till fall.
Och som ramlande hus
störta skapelsens hörn
efter dig uti grus;
och den flygande tid,
lik en vingskjuten örn,
faller död derbredvid. » (*)

Le soleil, archange déchu, aura parcouru l'univers sous un aspect éclatant, mais son existence matérielle lui aura semblé pénible, car il se sentait seul et loin du Créateur. Après la catastrophe finale, il retrouvera sa place auprès du Très-Haut. Sa faute expiée, il sera réconcilié avec le Créateur. (6).

Tegnér paraît désormais s'être accoutumé à l'idée que l'Empereur tombera. Mais sa chute elle-même ne saurait le dépouiller de sa grandeur; il est, comme le soleil, condamné à disparaître, mais, comme lui encore, il est un archange; archange du bien, archange du mal, peu importe, il est plus grand que tous les humains.

Tant que Napoléon a été au sommet de sa puissance, Tegnér n'a point cherché à le vanter ou à le flatter. Au moment où l'Empereur court à sa perte, Tegnér prend pleinement conscience de l'admiration que le grand homme lui inspire (7). Maintenant les flatteurs se taisent, les ennemis multiplient contre l'Empereur les libelles haineux (8). Tegnér se révolte, il voudrait imposer silence à la horde des lâches pamphlétaires qui hurlent avec les loups. C'est à eux que s'adresse le *Héros* (9) de Tegnér.

« Hvarför smädar du mig ständigt,
ögonblickets lumpna skara,

aigles sont abattus en plein vol. » — *Det Eviga*, paru en 1810, S. S. II, 25, v. 1-4, cité par M. Bök, p. 461.

(*) « Mais une heure viendra où ton cercle d'or éclatera. Le vacarme indiquera au monde que ta fin est proche. Et comme des maisons en ruine, les piliers de la création s'effondreront après toi, et le temps qui plane, tel un aigle qu'une flèche vient d'atteindre aux ailes, tombera mort tout auprès. » — S. S. II, 136, v. 75-84.

utan vilja, utan merg?
 Fång fjärlana behändigt,
 men jag ber, låt örnen fara
 fri kring sina blåa berg. » (*)

Il n'appartient pas à d'obscurs écrivains de juger le héros, ce qu'ils peuvent dire de lui ne saurait l'amener à changer de dessein, l'écarter de la mission qu'il est appelé à remplir.

« Icke tidens kloka hjernor,
 ej den falska lyckans skiften
 hämma hennes fortgång mer. »

.....
 « Ej för menskor vill jag vika,
 endast för de höge Gudar,
 hvilkas tysta röst jag hör. » (**)

Le héros sait qu'il n'échappera pas à la chute, mais la chute n'enlève rien à sa grandeur, à l'aspect sublime de sa mission, la perspective même de la catastrophe ne le dépouille pas de sa sérénité :

« Falla kan jag. Under månen,
 den omvexlingsrika, bodde
 ingen fri för ödets kast. » (***)

Mais il se souvient d'Hercule (10) qui, après de multiples exploits, dut accepter la mort. Le demi-dieu mit lui-même le feu au bûcher et sa fin fut une apothéose. Le héros Napoléon ne périra pas sans mettre lui aussi le feu à son bûcher, l'Europe :

« Så min hjelteban ock ände.
 Och vill bålets namn du veta
 Söder heter det, och Nord! » (****)

Comment Tegnér conçoit-il le héros? Comme un être qui se sent livré à une inspiration supérieure (11), à un « appel silencieux » ;

(*) « Pourquoi m'outragez-vous sans cesse, misérables adorateurs de l'instant présent, troupe sans volonté, sans vigueur? Employez votre agilité à chasser les papillons, mais laissez, je vous en prie, l'aigle tourner librement autour de ses montagnes bleues. » — S. S. II, p. 144, str. 1, v. 1-6.

(**) « Ce ne sont pas les esprits ingénieux de ce temps, ni les vicissitudes de la fortune trompeuse qui interrompront la suite de mes exploits.... »

« Je ne céderai pas aux hommes, je ne céderai qu'aux dieux d'en haut dont j'entends l'appel silencieux. » — S. S. II, p. 145, v. 34-36 et v. 40-42.

(***) « Je peux tomber. Sous la lune, astre changeant, nul n'a habité qui ait pu échapper aux coups du sort. » — S. S. II, p. 146, v. 49-51.

(****) « Telle sera ma carrière et ma fin de héros. Et si tu veux savoir de quel bûcher il s'agit, le Midi est son nom et le Nord. » — S. S. II, 146, v. 58-60.

il sait qu'il n'est qu'un instrument entre les mains de la Providence :

« Upp bland de höga stjernor
skrefs den väldiga bedriften
för hvars skull jag kom hit ner. » (*)

Aussi agit-il « en aveugle comme veut l'esprit (12) », il « marche d'un pas sûr et égal », indifférent à sa renommée et aux lieux où l'entraînera le destin. Tel, plus tard, le brigand de Hugo, il est vraiment « une force qui va ».

Pour accomplir sa mission, le héros reste seul, ses compagnons l'abandonnent un à un, la nuit l'entoure, peu importe, il ne faiblit pas (13). Autour de lui, les ruines s'accumulent. Mais qui oserait l'accuser? Les désastres qu'il provoque, il plane trop haut pour les voir, rien ne lui permet de les éviter : il est comme le tonnerre qui brise les lis et trouble les amants, une force de la nature aveugle et insensible (14) :

« Icke jag har härjat fälten,
ej hvälft Södern opp och Norden,
det hör högre makter till. » (**)

Sans doute le héros agit à l'aveugle, il se conforme à des ordres supérieurs, il n'aperçoit pas précisément le but qui lui est assigné; toutefois il sent qu'il travaille en faveur du progrès :

« Evigt kan ej bli det gamla,
ej kan vanans nötta lexa
evigt repas opp igen.
Hvad förmultnad är, skall ramla,
och det friska, nya växa
opp utur förstörelsen. » (***)

Le héros se trouve isolé, parce que sa grandeur le met au-dessus de l'humanité médiocre (15), mais un sort commun l'unit au penseur et au poète

« Skalden, tänkaren och hjelten,
allt det herrliga pa jorden
verkar blindt, som anden vill. » (****)

(*) « Là-haut, parmi les sublimes étoiles, sont inscrits les grandioses exploits que je suis venu accomplir ici-bas. » — S. S. II, 145, v. 31-33.

(**) « Ce n'est pas moi qui ai ravagé les champs, qui ai bouleversé le Midi et le Nord. C'est l'œuvre de puissances supérieures. » — S. S. II, 145, v. 25-27.

(***) « L'ordre ancien peut être éternel, l'œuvre de la routine ne peut se perpétuer indéfiniment. Ce qui est pourri doit s'effondrer et de la destruction doit sortir un monde frais et rajeuni. » — S. S. II, 145, v. 19-24 (17).

(****) « Le poète, le penseur et le héros, tout ce que la terre porte de grand, agissent à l'aveugle, comme veut l'esprit. » — S. S. II, 145, v. 28-30.

En communion avec les plus grands esprits de cette terre, conscient de sa grandeur, le héros attend, calme, l'heure de l'apothéose.

..

Telle était la vision du poète, mais l'histoire est moins simple. Battu, exilé, l'Empereur ne se résigna pas et revint de l'île d'Elbe pour reconquérir le pouvoir et reprendre la tête de ses troupes.

Tegnèr se réjouit en apprenant la nouvelle; lui, l'ancien jacobin, devenu libéral, à qui la cérémonie du couronnement (16) avait paru odieuse et ridicule, il est heureux de voir l'Empereur remonter sur le trône. Et beaucoup de libéraux, en Suède et dans toute l'Europe, manifestent leur satisfaction.

Comment cette joie, cette admiration pour le héros couronné, sont-elles conciliables avec les principes libéraux? Tegnèr s'est certainement posé la question et le poème du *Héros* apporte déjà une réponse : l'action du héros, même si elle n'est pas entièrement logique et raisonnée, même si elle lèse certains hommes et limite la liberté de beaucoup d'autres, concourt néanmoins au progrès de l'humanité.

Napoléon était-il un tyran? Son gouvernement despotique peut-il se justifier? Pourquoi Napoléon est-il tombé? Pendant des années Tegnèr a dû agiter dans son esprit ces questions et dans sa correspondance nous trouvons quelques réponses qu'il se donnait pour calmer ses propres scrupules : quand il arrivait à se dérober à l'admiration, il maudissait la tyrannie, et, logique avec lui-même, il condamnait en même temps Napoléon. Le 1^{er} juin 1817 il écrit à Hagberg que l'époque est marquée par les progrès que vient d'accomplir l'esprit de liberté, ceux-ci se sont manifestés non seulement dans la Révolution française, tremblement de terre dont tous subissent encore les conséquences, mais aussi dans la constitution libérale que les souverains ont été obligés de concéder à leurs peuples. « Napoléon », ajoute-t-il, « est tombé non du fait de ses lamentables adversaires, mais parce que le despotisme est l'uniforme de toutes les âmes fortes et parce que son esprit était exactement le contraire de l'esprit du temps contre lequel il luttait et qui était plus fort que lui (18) ».

Mais jamais Tegnèr ne déniera à l'Empereur le caractère sublime qui l'élève au-dessus des hommes. Il se plaira à le comparer aux plus grands esprits de son temps; ainsi dans une lettre à Mathilde de Schwerin (19), il fera un parallèle entre Byron et Napoléon, les deux Titans du siècle.

En principe, Tegnèr réprouve la tyrannie et il déteste ceux qui par la force s'emparent du pouvoir. Mais cette condamnation relève seulement de la morale et le poète ne peut pas s'en tenir

au seul point de vue moral. Il faut juger aussi l'action politique des rois d'après « son côté esthétique », comme il le dit lui-même (20). Un génie politique peut agir de telle sorte que le moraliste le condamne, tandis que l'artiste l'admire. Nul ne saurait s'étonner de ce qu'artiste et moraliste apprécient différemment, et l'on ne peut trouver entre leurs jugements aucune contradiction. Mais la « grandeur esthétique » peut nous réconcilier avec ce qui, moralement, nous cause du dégoût : « il y a une grande différence si c'est Napoléon ou Ferdinand VIII qui cherche à s'emparer du pouvoir absolu (21) ». Rien de plus « repoussant » qu'un homme dénué de tout don spécial, de toutes les qualités qui rendent un despote populaire, plutôt destiné à l'impuissance qu'à l'exercice de l'autorité, qui s'efforce malgré tout de jouer les despotes et « conspire contre le peuple ». En condamnant Ferdinand VIII et ses émules, Tegnèr semble justifier Napoléon et son ascension vers le pouvoir. Mais c'est le poète qui parle ainsi et non le moraliste (22).

..

Tegnèr pardonne à Napoléon parce qu'il est grand; il lui pardonne aussi parce que ses adversaires sont des tyrans odieux. Dès que Napoléon est envoyé en exil à l'île d'Elbe, les libéraux cessent de voir en lui un souverain absolu; ils le considèrent comme l'exécuteur testamentaire de la France révolutionnaire et comme l'adversaire de la Sainte-Alliance. Aussi quand se répand la nouvelle que l'Empereur a débarqué sur les côtes de France, la joie est-elle grande parmi les libéraux, un peu partout en Europe.

A Lund, Tegnèr s'était associé à quelques hommes qui partageaient ses opinions politiques et littéraires, et leur groupement, connu sous le nom d' « Härberget » (L'Auberge), se réunissait pour discuter, boire et fumer. Dans le cercle d'Härberget on détestait la Russie, la politique de Charles-Jean était impopulaire, la Sainte-Alliance était honnie, et l'on admirait Napoléon, surtout à partir du moment où, dans son exil de l'île d'Elbe, il apparut comme le martyr de la Sainte-Alliance.

Le bruit s'était répandu à Malmö, puis à Lund, que Napoléon avait quitté l'île d'Elbe et débarqué en France. Mais le courrier n'était pas encore arrivé et les amis s'étaient réunis, contrairement à l'habitude, après 9 heures du soir. On attendait anxieusement les nouvelles. A 11 heures on entendit sonner le cor de la poste. Le secrétaire du consistoire Palm se précipita pour aller chercher les journaux. La joie était générale. Sans laisser à Palm le temps d'achever la lecture des nouvelles, tous vident leur coupe à la santé de Napoléon et l'on pousse en son honneur de vigoureux hourras. Le lendemain, le poème de Tegnèr *L'aigle éveillé* était

terminé et l'on se réunissait à dîner chez Palm pour y acclamer à nouveau l'Empereur et célébrer son retour en France.

Déjà le *Héros* se comparait à l'aigle dont une flèche peut interrompre le vol majestueux. Dans le nouveau poème, Tegnèr reprend cette image :

« Hans vinge var skjuten, hans öga var lyckt,
han sof på sin klippiga ö.
Vi trodde den väldige sof för att dö.
Se nu har han vaknat. Kring land och kring sjö
han sträcker sin kungliga flygt (*). »

Mais l'aigle ne vient pas seulement montrer qu'il a survécu à ses épreuves, il apparaît aussi pour tirer vengeance de ses ennemis, les princes de la Sainte-Alliance, ces « petits oiseaux de proie » (selon Tegnèr il est beau d'être un aigle, il est odieux d'être un petit tyran). La panique règne parmi les « corbeaux », car déjà l'aigle brandit ses foudres. Fini, le funèbre banquet ! Il ne sera désormais plus possible de dépecer le cadavre de l'Europe. Le règne du mensonge et de la bêtise est terminé, et les corbeaux n'auront plus le droit de faire publier par leurs valets que « le monde est libre et les corbeaux blancs ». Pour eux, l'heure est venue de se défendre, si toutefois ils en sont capables.

Dans ce poème, qu'il ne destinait d'ailleurs pas à la publication, Tegnèr s'est enhardi ; ce n'est plus au héros qu'il prête un discours à demi sibyllin, c'est lui-même qui clairement ridiculise et honnit les souverains amis d'Alexandre I^{er}, c'est lui-même qui se réjouit de voir Napoléon triompher et qui l'engage à se venger :

« Ur skyarna kommer han, bragdernas son,
och verldsrymden fylles af bragdernas dån
och klon är som himmelen vid. » (**)

Il salue une dernière fois l'aigle royal qui « fait trembler sur leurs trônes les rois imbéciles », qui ressuscite l'honneur et qui poursuivra encore sa carrière jusqu'au soleil (23) !

★ ★

Les triomphes de Napoléon furent sans lendemain et les « corbeaux » retrouvèrent leur entière puissance. Tegnèr n'était pas

(*) « Son aile était transpercée, son œil était clos, il dormait dans son ile escarpée. Nous croyions que le preux avait sombré dans le sommeil de la mort. Voici qu'il s'est éveillé. Son vol royal le porte par-dessus les mers et les terres. » — S. S. II, 194, v. 1-5.

(**) « Voici qu'il descend des nuages, le fils de ses exploits, et l'univers se remplit du bruit de ses exploits, et sa serre est vaste comme le ciel. » — S. S. II, 194, v. 18-20.

un opportuniste, il continua à les honnir et il manifesta ses regrets et sa mauvaise humeur dans une seconde version de la *Nouvelle année* 1813, la *Nouvelle année* 1816. Le poème est amer. Depuis que les adversaires de l'Empereur ont triomphé, le monde est devenu absurde et ne mérite pas de subsister. Tegnèr conserve l'image du cavalier, l'an qui s'achève, et de son fils, l'an qui vient.

« Han kommer. Du pöbel, till jorden sjunk,
hans häst räknar anor; gif rum.
Hans Höghet har klädt sig till tiggarmunk,
och hans blick är orolig och skum.
Svärd förer han icke, den adlige hjelte,
men radband i hand och en dolk i bälte. » (*)

Tout ce que l'homme tient pour sacré n'existe plus qu'en parodie; sur les pièces que le prince jette à la foule on aperçoit sans doute une figure de la liberté, mais des fers entravent ses pieds. Certes l'ordre règne, le commerce est actif, la religion prospère, « par-dessus le marché » les peuples sont calmes. Cette tranquillité, les monarques l'ont obtenue en abrutissant les peuples, en faisant de leurs sujets une race de nains. Et le roi a banni « un parvenu que l'on nomme l'honneur ».

Tegnèr ne dissimule plus, il faut que sa colère éclate contre le cléricalisme, l'absolutisme, le romantisme allemand, toutes les puissances et les doctrines qui ont apporté leur aide aux « corbeaux » de la Sainte-Alliance :

« Hejsan! Religionen är Jesuit,
Menniskorätt Jakobin,
verlden är fri, och korpan är hvit,
vivat Påfven — och Hin!
Ut vill jag resa till Tyskland att lära
dikta sonnetter till tidens ära.
Välkommet, nyår, med mörker och mord
och lögn, och dumhet, och flärd!
Jag hoppas du arkebuserar vår jord,
en kula kan hon vara värd.
Hon är orolig som mången annan,
men allting blir lugnt om hon skjuts för pannan (**). »

(*) « Il vient. Que la populace s'incline, son cheval est de haute lignée. Faites-lui place. Son Altesse est vêtue comme un moine mendiant et son regard est sombre et inquiet. Il ne porte pas d'épée, ce noble héros, mais il a un chapelet à la main, à la ceinture un poignard. » — S. S. II, 204, v. 19-24.

(**) « Allons! La Religion est Jésuite, les droits de l'homme Jacobins, le monde est libre et le corbeau est blanc — vive le Pape — et le Malin! Je veux aller en Allemagne, j'apprendrai à écrire des sonnets en l'honneur de ce temps.

Sois la bienvenue, année nouvelle, et avec toi les ténèbres, le mensonge, la bêtise, la frivolité. J'espère que tu fusilleras notre terre, elle mérite bien encore une balle. Elle est inquiète, comme le furent beaucoup d'autres, mais tout se calmera si on la vise au front. » — S. S. II, 205, v. 43-56.

Même dans les dernières années de sa vie, alors que son libéralisme sera devenu moins ardent, Tegnèr estimera que, tout compte fait, l'Europe a perdu en perdant Napoléon. Dans un de ses derniers poèmes, *Kronbruden*, il met en scène un caporal vétéran de la guerre de Finlande et de la bataille de Leipzig; celui-ci exhale sa mauvaise humeur contre les Russes, race barbare dont la présence aux confins de l'Europe est une menace pour tous les peuples. La victoire de Leipzig ne met-elle pas l'Europe davantage encore à la merci des Russes?

« Visserligen Napoleons ok var nesligt, men segrens
son nämns öfvermod, *Vae victis*, häfderna ropa.
Tiden skall visa, och snart, hvad Europa har vunnit vid
[Leipzig (*). »

Napoléon occupe dans l'œuvre de Tegnèr une place très importante. Et parmi les poètes qui ont le plus sincèrement et le plus courageusement chanté l'archange déchu, Tegnèr mérite d'être placé au premier rang. Les contemporains l'ont compris, et quand Mohnike (24), conseiller du consistoire à Stralsund, eut l'idée de réunir et de traduire en allemand les hommages poétiques rendus au génie de l'Empereur, il se garda bien d'oublier Tegnèr, dont les œuvres font bonne figure à côté de celles de Manzoni et de K. A. Nicander (25).

Tegnèr a célébré Napoléon au moment de son déclin; c'est lorsque l'Empereur allait sombrer que le poète aperçut sa grandeur surhumaine. Il n'a pas l'âme d'un flatteur. Il a chanté l'Empereur, non pas en courtisan, mais en voyant et en philosophe. En prenant Napoléon comme modèle, Tegnèr a tracé du héros un portrait saisissant et original. Il nous le dépeint comme un être que le moraliste juge mal, parce que les normes dont il se sert ne s'appliquent pas au héros. Seul l'artiste peut le comprendre. Le héros de Tegnèr, comme plus tard le surhomme de Nietzsche, est par delà le bien et le mal. Il s'élève au-dessus de la race médiocre des hommes, il n'est compris que par le penseur et le poète, avec lesquels il vit en intime communion. Nietzsche ne parlera-t-il pas un jour de l'étroite parenté qui rattache le héros au penseur et au saint? Si Tegnèr a souvent imité trop fidèlement ses maîtres, les philosophes allemands, ne fait-il pas, cette fois, figure de précurseur?

Le personnage de Napoléon a retenu longtemps l'attention de Tegnèr, il a enrichi son expérience de philosophe et de poète. Déjà Tegnèr avait chanté ses héros, Rousseau et Luther. Mais

(*) « Sans doute le joug de Napoléon était-il honteux, mais le fils de la Victoire s'appelle l'Arrogance. « *Vae victis* », dit l'histoire. Le temps montrera bientôt ce que l'Europe a gagné à Leipzig. » — S. S. IX, 149.

l'éloge manquait de précision, la doctrine qui s'épanouit si magnifiquement dans *Hjälten* avait à peine germé dans son esprit. Par contre, quand en 1818 il célébrera Charles XII (26), il lui prêterà les mêmes traits qu'à son « héros », Napoléon, cette indifférence à l'échec passager, cette inflexible confiance, cette grandeur telle que les autres humains à côté de lui ne sont que des nains, et que la chute ne saurait le diminuer, enfin ce caractère de mystérieuse puissance qui fait entrer si rapidement le grand homme dans le monde de la légende ou de la mythologie. Napoléon est un aigle qui va se perdre dans le soleil, et le souvenir de Charles XII tout entier appartient déjà à la Saga.

Frithiof lui-même n'est pas un banal personnage romantique, un de ces hommes qui portent comme une charge trop lourde l'obligation de vivre et de souffrir. Si parfois il considère son sort avec amertume, il ignore le découragement. Comme le « héros », il a confiance en sa destinée, la mauvaise fortune lui semble passagère, il brave l'obstacle qui se dresse devant lui et lui crie « du skall vika » ! Comme le soleil de l'*Hymne* il ressemble parfois à un archange déchu, mais comme lui il est prompt à se réconcilier.

Le viking de la *Frithiofs saga*, le réformateur du *Discours jubilaire*, le titan de *Hjälten*, sont trois aspects d'une même grandeur spirituelle, le Génie humain. Cette grandeur, Tegnér l'a découverte sans doute en lui-même, tandis qu'il épiait le mystère de la pensée créatrice, mais il a surpris le génie de l'action en regardant le héros vers lequel il se sentit toute sa vie mystérieusement attiré, Napoléon.

CHAPITRE V

DES « DISCOURS » DE ROUSSEAU A LA « SVEA » DE TEGNÈR

Le culte des ancêtres et l'amour de la patrie sont deux sentiments unis par des liens étroits. Aussi ne sommes-nous pas étonnés de trouver l'exaltation du passé nordique dans les poèmes que dicte à Tegnèr son amour pour la Suède. Mais la forme que prend ce culte des ancêtres peut varier; chaque époque, chaque nation le rend à sa manière. Dans les pays nordiques, au moment où Tegnèr écrivait, l'image qu'on se faisait du passé scandinave avait été peu à peu constituée par une tradition littéraire, dont tous les éléments ne provenaient pas de pays nordiques. Deux écrivains français, Montesquieu et Rousseau, y avaient inconsciemment apporté leur contribution, et l'on trouve jusque dans la *Svea* des vers inspirés directement ou indirectement par l'*Esprit des Lois* ou par les deux *Discours* de Rousseau.

*
**

Les hommes du XVIII^e siècle ont pris un vif intérêt à l'étude des peuples primitifs. Leur attention a été attirée par trois représentants principaux de l'humanité antique (1) : le sauvage d'Amérique et l'habitant d'Otaïti que lui ont décrits les récits des missionnaires et des voyageurs, enfin le Scandinave de l'époque héroïque, tel que les ouvrages du Suisse Mallet l'ont révélé à l'Europe entière (2).

A quoi peut-on attribuer cet intérêt pour l'« homme primitif » et plus particulièrement pour les premiers habitants des pays nordiques? Tout d'abord à la lecture de Rousseau qui dans son *Discours sur les sciences et les arts* a mis au cœur de ses contemporains le dégoût de la civilisation. Il ne conteste pas les résultats matériels que celle-ci a pu obtenir, il ne nie pas les charmes de la vie sociale. Mais il vitupère contre le luxe, il ne voit autour de lui qu'hypocrisie, mollesse et décadence, dès qu'il quitte le monde des apparences pour scruter la conscience humaine et reconnaître

les véritables « dispositions du cœur ». Son idéal, c'est « l'homme sain et robuste ». Où le trouver dans le monde moderne ? A la campagne, où le paysan ne s'est point trop laissé gâter par le progrès, et surtout dans le passé, en relisant l'histoire ancienne, par exemple, ou dans les pays que la civilisation n'a pas encore atteints, et Rousseau cite tour à tour l'exemple des Perses, celui des Scythes, des Germains, de Sparte et de la Rome primitive, et celui des sauvages d'Amérique. De tout le *Discours* une idée se dégage : la vertu sous toutes ses formes et aussi le courage physique sont l'apanage des peuples primitifs, tandis que la civilisation énerve et amollit les sociétés qui veulent jouir de ses bienfaits.

Dans le *Discours sur l'inégalité*, Rousseau renonce délibérément à s'appuyer sur des données historiques, il reconstruit selon son imagination l'histoire de l'humanité primitive, il présente successivement l'homme des forêts et son existence vagabonde, la formation de petits groupes sociaux, puis la naissance de la civilisation. Il distingue deux étapes importantes dans le développement de la vie sociale : l'homme apprend à extraire du sol le fer et à l'utiliser pour en faire des instruments, puis il parvient à cultiver la terre. Bien que l'agriculture soit un stade dans le développement de la civilisation, Rousseau conserve pour les paysans une persistante admiration ; eux seuls ont pu sauver au milieu de ce monde dépravé un reflet de l'innocence primitive et échapper ainsi aux méfaits de la civilisation. Convaincus par l'éloquence de Rousseau, Marie-Antoinette construit le hameau de Trianon pour vivre en paysanne, et quelques économistes français fondent le groupe des Physiocrates dont l'influence devait s'exercer au delà de nos frontières et particulièrement en Suède.

Rousseau parle sans doute de la dure leçon que l'homme primitif a reçue des intempéries, il sait que les divers climats ont vu mûrir des civilisations différentes. Mais cette idée n'apparaît qu'incidemment dans le *Discours*. C'est Montesquieu surtout qui l'a développée dans l'*Esprit des Lois*. Il établit une distinction entre les peuples du Nord et les peuples du Midi, et dans la comparaison qu'il institue entre les qualités physiques de ces deux groupes, les habitants du Nord ont toujours l'avantage. Montesquieu se fonde d'abord sur des considérations physiologiques : « L'air froid resserre les extrémités des fibres extérieures de notre corps ; cela augmente leur ressort et favorise le retour du sang des extrémités vers le cœur. Il diminue la longueur de ces mêmes fibres, il augmente donc encore par là leur force... On a donc plus de vigueur dans les climats froids... Cette force plus grande doit produire bien des effets : par exemple plus de confiance en soi-même, c'est-à-dire plus de courage. » Montesquieu estime que si les hommes du Nord ont moins de sensibilité que ceux du Midi, ce manque de délicatesse est compensé par de nombreuses qualités morales :

« Vous trouverez dans les climats du Nord des peuples qui ont peu de vices, assez de vertus, beaucoup de sincérité et de franchise. Approchez des pays du Midi, vous croirez vous éloigner de la morale même : des passions plus vives multiplieront les crimes, chacun cherchera à prendre sur les autres tous les avantages qui peuvent favoriser ces mêmes passions (3). » Et Montesquieu attribue encore aux peuples du Nord une dernière vertu : « Il ne faut donc pas être étonné que la lâcheté des peuples des climats chauds les ait presque toujours rendus esclaves, et que le courage des peuples des climats froids les ait maintenus libres. C'est un effet qui dérive de sa cause naturelle (4). »

Ainsi un peu partout en Europe, à la fin du XVIII^e siècle, on aimait « à se rappeler l'image de la simplicité des premiers temps », car, comme disait Rousseau, « c'est un beau rivage, paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux, et dont on se sent éloigner à regret (5) ». Les littérateurs joignaient parfois à l'évocation nostalgique de l'humanité primitive des dissertations morales, des tirades indignées contre la décadence des mœurs, ou bien ils se contentaient de descriptions pittoresques, laissant au lecteur le soin de faire lui-même la comparaison s'il le jugeait utile. Les écrivains scandinaves qui avaient lu Montesquieu se sentaient fiers de vivre dans ce climat stimulant; pour eux, Nord devenait synonyme de courage, Sud de mollesse. Du Sud venait la civilisation qui risquait d'amoinrir les qualités natives des peuples nordiques. Ainsi aux yeux des patriotes scandinaves, la doctrine de Montesquieu concourait au même résultat que celle de Rousseau, elle donnait un attrait nouveau à l'étude du passé. Elle fournissait de nouveaux arguments pour exalter les vertus de la race, elle invitait les poètes nordiques à chanter leurs ancêtres.

*
**

A vrai dire, ces peuples n'avaient point attendu Montesquieu et Rousseau pour découvrir le passé national. Dès le XVII^e siècle, que les historiens suédois appellent *Storhetstiden*, l'époque de la grandeur, toute une génération d'érudits s'est mise à étudier les vieux textes islandais. Gabriel de la Gardie crée un *Antikvitets kollegium*, sorte d'Académie qui se propose de mettre en honneur le passé national, et Charles XII transforme cette société privée en une institution d'Etat. Il s'agit de donner des lettres de noblesse à la nouvelle grande puissance dont le nom est maintenant respecté de l'Europe entière (6).

C'est en particulier le but que se propose Rudbeck qui publie de 1679 à 1698 les diverses parties de son *Atlantica*. Dans ce curieux ouvrage, l'auteur s'efforce d'établir un rapport étroit entre

les événements de l'antiquité classique et les données traditionnelles de l'histoire scandinave. Il veut prouver que tous les peuples anciens tirent leur origine d'une même patrie, l'Atlantide, ainsi que le suggère Platon, et cette Atlantide, ce sont les pays du Nord et plus particulièrement la Suède.

Il imagine que les Scandinaves de l'époque héroïque formaient une société patriarcale. Il décrit l'ancienne Scandinavie comme la république hyperboréenne idéale, il en fait le lieu où se meut une humanité primitive parfaitement vertueuse. Par là il fonde une tradition nationale que l'influence de Rousseau viendra renforcer et développer naturellement, mais il sera malaisé pour l'historien de dire où commence l'action de Rousseau et quelle part il faut attribuer au souvenir de l'*Atlantica* quand on examine les portraits flatteurs des anciens Scandinaves que nous trouvons dans l'œuvre poétique des époques suivantes.

Nombreux sont en effet au XVIII^e siècle les poèmes qui évoquent l'antiquité « gothique », et si certains écrivains ont lu directement les grands documents islandais, beaucoup vont chercher leur inspiration soit chez Rudbeck, soit surtout dans les œuvres de poètes anglais tels que Milton et Gray, chez Ossian ou encore chez des Philosophes français comme Thomas (7), Marmontel (8), Montesquieu (9) et surtout Rousseau.

Le système philosophique de Rousseau, en particulier les thèses révolutionnaires que contiennent les *Discours*, sont l'objet de discussions très vives dans les milieux littéraires et universitaires de Suède (10). Mais ceux-là même qui n'acceptent pas les conclusions du philosophe genevois et qui estiment absurde l'idée du retour à la nature, ont subi le charme de son style, et ils s'imaginent les origines de l'humanité comme les dépeint Rousseau (11). Si Rousseau a exercé une influence sur les poètes suédois qui chantaient leur passé national, ce n'est pas tant parce qu'ils ont adopté sa doctrine, mais parce qu'ils se représentent leurs ancêtres sous les traits de l'homme primitif, frère du Fabricius (12) que fait parler Rousseau, du bon sauvage qu'il propose à notre admiration dans son premier discours, de l'être vivant dangereusement dans les bois, tel que nous le décrit le second discours.

L'école physiocratique suédoise et le gouvernement royal se sont efforcés à la fin du XVIII^e siècle de remettre en honneur l'agriculture, et les poètes qui obéissent aux désirs du souverain ne cessent de chanter les vertus du paysan suédois. Mais chez eux cet éloge que Rousseau eût volontiers prononcé ne se sépare guère de celui des antiques vertus scandinaves.

Ainsi Oxenstjerna a l'ambition d'écrire des Géorgiques suédoises. Dans son poème descriptif *Les Moissonneurs*, il introduit des épisodes qui évoquent les ancêtres du paysan scandinave. Une moitié du premier chant est consacrée à la description des Scythes, pre-

miers habitants de la Suède, et à la manière dont ils cultivaient le sol. Le troisième chant contient une invocation à la Scandinavie, « Dig Norden » ; au quatrième chant nous trouvons un éloge du paysan franc-tenancier (*odalbonden*) et la Saga de Dora. Le poète célèbre à plusieurs reprises les tombeaux des Vikings et la poésie des Scaldes, il exalte l'esprit d'indépendance qui animait paysans et pirates. S'il fait l'éloge du roi, il l'appelle le descendant des Goths, l'héritier de leurs vertus. Tous les développements historiques dont s'enrichissent volontiers les poèmes descriptifs sont ici empruntés à l'antiquité nordique. Mais Oxenstjerna ne s'intéresse guère à la couleur locale, il ne recherche point les documents originaux, il n'a pas étudié l'histoire ancienne de la Suède ailleurs que chez les historiens du XVII^e siècle. Quand il décrit la civilisation des Scythes et la naissance de l'agriculture, c'est au deuxième discours de Rousseau et non pas aux anciennes sagas qu'il emprunte les éléments de son tableau. Le vieux cultivateur nordique est paré de toutes les vertus, il n'ose enclore la terre, car celle-ci appartient à tous. Oxenstjerna nous montre ensuite le second stade de la civilisation, où l'homme n'a pas encore laissé s'échapper le bonheur, bien qu'il ait déjà fait de redoutables découvertes et qu'il marche vers des temps plus sombres. On trouve encore dans l'épisode de Dora le portrait des Suédois, peuple rude que les arts n'ont point corrompu, vivant chichement des produits de la pêche. Puis Dora leur enseigne l'agriculture et une nouvelle vie s'ouvre pour eux. D'autre part, dans le mouvement lyrique « Dig Norden », il chante le climat du Nord qui endurecit les hommes. Les Scandinaves, capables de résister au froid, sont également braves au combat, ils ne peuvent supporter la tyrannie. La liberté est née dans le Nord et les Nordiques en ont fait présent aux peuples du Midi. C'est au climat qu'ils doivent leur foi, leurs mœurs austères, leur dévouement au roi et à la loi, leur amour de l'indépendance et leur abnégation patriotique. A n'en point douter Oxenstjerna se rappelle ici le XIV^e livre de l'*Esprit des Lois*.

Oxenstjerna est un disciple de Rousseau, mais il ne pousse pas assez loin son admiration pour condamner en bloc toute la civilisation. Nous trouvons chez lui des expressions telles que « l'abondance qui extermine les vertus » ou des tournures telles que « sil-kets växte ». Le passé nordique est comme un âge d'or, une vision régulatrice, un exemple dont il serait bon de nous rapprocher. Mais son poème est avant tout descriptif, calme et majestueux comme une œuvre d'art commandée par le Roi. L'intention morale est secondaire, le ton n'est jamais assez vif pour s'élever jusqu'à la déclamation.

D'autres poètes, contemporains d'Oxenstjerna, ou plus jeunes que lui, unissent à l'éloge du paysan le souvenir du passé nordique. L'économiste Kryger met au concours une *Ode à l'agriculture*, et l'on voit Thorild et Sjöberg dessiner, chacun de son côté, un

portrait du paysan tel que l'imagine Rousseau dans ses rêveries, simple, heureux et solide dans sa pauvreté, appartenant entièrement à la nature. Sjöberg insiste plus que Thorild sur le rôle que joue le paysan dans la patrie; libre, comme l'ont toujours été les hommes du Nord, êtres primitifs et sains, il est le maître pilier sur lequel repose l'Etat. D'ailleurs quand Sjöberg entre à l'Académie suédoise, il avoue qu'il faut remercier le ciel d'être né après Rousseau, cet homme a rendu son siècle supérieur à ceux qui l'ont précédé.

Mais peu à peu les antiques souvenirs, ranimés et quelque peu transformés par la lecture de Rousseau et de Montesquieu, éveillent chez les poètes d'autres images et d'autres idées que celles qui meublent ces poèmes à la gloire de la vie champêtre. Un groupe d'écrivains norvégiens, *Det norske Selskab*, orienté vers l'occident, cherche à lutter contre les influences allemande et danoise et à célébrer l'esprit d'indépendance norvégien. Chez Frimann, par exemple, on trouve l'éloge du paysan patriarche qui lève à peine son chapeau devant le seigneur du village. En Suède, Adelsparre groupe autour de lui un certain nombre de littérateurs, tels que Silverstolpe et Modin, qui, se fondant sur la théorie des climats due à Montesquieu et prêchant la doctrine de Rousseau, souhaitent de voir régner en Suède un souverain démocrate. Ils ont contribué à faire choisir Charles-Auguste comme prince héritier de Suède.

L'influence de Rousseau et de Montesquieu renouvelle la tradition patriotique créée par les écrivains du ^{xvii}^e siècle et par Rudbeck en particulier. Elle se fait d'abord sentir dans des œuvres qui invitent, sur le ton le plus calme, les Suédois à cultiver leurs terres, comme l'ont fait leurs ancêtres, afin de retrouver leurs vertus. L'aspect pittoresque des tableaux antiques séduit les poètes au moins autant que la leçon morale qui se dégage de cette évocation. Mais la morale et le patriotisme servent souvent d'alliés à la politique. L'on conçoit que Tegnér, fidèle admirateur des poètes gustaviens, se soit naturellement rattaché au courant littéraire qui traverse le dix-huitième siècle suédois. La *Svea* est comme l'aboutissement des efforts poursuivis par les poètes de l'*Upplysningen*, et le chef-d'œuvre préparé par des essais souvent laborieux de la tendance gothique au ^{xviii}^e siècle.

**

Tegnér a examiné le problème de la civilisation dans son poème *Kulturen* et il a refusé de faire siennes les thèses de Rousseau. Quelle est son attitude vis-à-vis de l'humanité primitive? Se peut-il qu'il ait suivi une tradition toute imprégnée des doctrines de Rousseau, alors qu'il en rejetait les conclusions dernières? Dans une dissertation académique, Tegnér a étudié la question de l'humanité primitive et précisé sa position à l'égard des théories

formulées par Rousseau. Cet écrit s'intitule : *Dans quelle mesure a-t-on le droit d'affirmer que les beaux-arts ainsi que les sciences exactes contribuent à la perfection de la civilisation humaine* (13)? Dans cette dissertation, on rencontre des développements sur le luxe qui gâte les consciences et mène à la décadence morale; celle-ci, d'ailleurs, selon Tegnér, apparaît souvent aux époques où l'art atteint sa plus grande perfection. Et nous retrouvons les exemples familiers à Rousseau, celui d'Athènes, celui de Rome, le vice s'introduisant à la cour de Louis XIV (14). Mais le problème est posé par Tegnér à peu près dans les mêmes termes que par Rousseau. Quand on contemple toutes les turpitudes qu'entraîne la civilisation contemporaine, et qu'on la compare avec « le calme, la simplicité des mœurs, le véritable bonheur dont jouissaient, comme l'atteste l'histoire, nos ancêtres moins civilisés, mais épargnés par la dépravation », on est obligé de se demander « quel est le but de toute civilisation humaine? (15) » Si l'on admet que la civilisation a déjà obtenu les résultats que le philosophe est fondé à attendre d'elle, en toute honnêteté, il faut « maudire l'heure qui nous arracha aux bras maternels de la nature ». La civilisation est-elle « cette étrangère qui nous fit quitter la hutte maternelle où nous vivions auparavant dans le calme et le bonheur »? Veut-elle seulement nous induire en erreur et nous faire souffrir? En fait Tegnér admet que la civilisation actuelle est loin d'aboutir au terme que doit se proposer toute civilisation; il faut que nous revenions à l'état de nature, mais enrichis et ennoblis par les épreuves et l'expérience. « Telle était sans doute aussi l'idée sublime de Rousseau quand il prêchait la nature et l'innocence à une génération corrompue. Seules la méchanceté et la haine ont pu se montrer méfiantes envers cette intention. Mais il a eu tort en voulant ramener directement à la nature notre civilisation contemporaine. Notre génération n'est certainement pas encore mûre pour cette transformation. La nature humaine, tout comme la nature qui nous entoure, ne fait pas de sauts (16). »

Ici Tegnér étudie les diverses directions dans lesquelles la civilisation peut progresser, c'est-à-dire la recherche du beau, du vrai et du bien. A partir de ce moment, la pensée de Schiller sert de guide à Tegnér (17), qui s'est contenté de demander à Rousseau les données essentielles du problème. En tout cas notre poète semble partager les vues de Rousseau sur le bonheur et la perfection morale de l'humanité primitive. Quand il étudie l'histoire d'un peuple ancien, Tegnér se trouve toujours ramené à poser le problème de la civilisation à peu près dans les termes dont s'est servi Rousseau, sans pour cela se priver de critiquer les conclusions de ce philosophe. Ainsi dans le début du cours qu'il professa en 1812 sur l'*Illiade*, il écrit : « Un peuple vertueux n'a jamais de science proprement dite. La rudesse est la mère des vertus civi-

ques, et la haute culture doit généralement son origine à la décadence des mœurs, tout comme l'oiseau doit la sienne à la destruction et à la décomposition de l'œuf. On comprend ainsi à quel point il est inexact et partial de considérer la culture scientifique comme la cause de la décadence des mœurs et de la dissolution de l'Etat qui en est la conséquence, ou encore du despotisme (car dans le despotisme la société est déjà dissoute). Tout au contraire, cette civilisation ne prend guère naissance que quand les mœurs ont commencé à se corrompre (18). » Quel est donc le but de la civilisation? « La civilisation veut aussi ramener l'homme à la nature, elle veut que la société retourne à l'âge d'or, maintenant perdu, au temps où l'homme est vertueux sans contrainte et pour-tant pratique la vertu en recherchant consciemment le bien et non pas en se laissant guider par un bon instinct. Tel est le but de la civilisation ou (ce qui revient au même) de la société humaine. C'est ainsi seulement que nous pouvons nous réconcilier avec l'idée de civilisation, mais il est antiphilosophique de déclarer, par exemple, avec Rousseau, que la civilisation est responsable de la décadence des mœurs (19). » Tegnèr n'est point un disciple de Rousseau si l'on examine ses idées philosophiques, il doit beaucoup plus à Schiller, par exemple. Mais le poète voit le monde primitif avec les mêmes yeux que Rousseau. La civilisation, tant qu'elle n'atteint pas le dernier terme de sa perfection, est liée à la décadence des mœurs. L'époque primitive est un âge d'or. Le peindre, c'est tracer le portrait d'une humanité idéale (20).

Et Tegnèr continue très consciemment l'effort entrepris par les poètes gothiques de l'époque gustavienne. Quand il est reçu à l'Académie suédoise, en 1819, huit ans après *Svea*, à l'heure où il commence à écrire la *Saga de Frithiof*, il doit prononcer l'éloge d'Oxenstierna. Il loue le poète gothique en des termes qui pourraient s'appliquer à ses propres compositions d'inspiration nordique. Dans l'œuvre d'Oxenstierna, on ne croit pas trouver la froide Scandinavie, mais « un Eldorado naturalisé suédois » (nationaliseradt), « plein d'éclat et de magnificence (21) ». A plusieurs reprises, quand il veut caractériser la poésie géorgique et nationale d'Oxenstierna, Tegnèr l'appelle « l'Idylle du Nord », les expressions de « simplicité champêtre », de « joyeuse innocence qui ignore sa propre sainteté et ne soupçonne même pas qu'elle est d'origine céleste (22) », l'aident à indiquer le caractère de cette œuvre à la fois rustique et nationale qui mêle les souvenirs patriotiques à la beauté calme de la nature, rappelant ainsi les tombeaux qui se dressent au milieu de la campagne suédoise. Nous retiendrons surtout sa définition de l'idylle, poésie morale et philosophique, issue des rêveries de Rousseau et de Schiller. « Est idyllique tout ce qui rappelle le vœu qui sommeille au fond de tout cœur resté pur, celui de se débarrasser un jour des fléaux de la civilisation trop raffinée pour reve-

nir à un état plus simple et plus naturel. C'est le Paradis Perdu que l'homme cherche... Par une illusion qui s'explique facilement, l'homme fait prendre à ses vœux la forme d'obscurs souvenirs et il n'est personne qui, dans les tourments de la vie, n'ait parfois murmuré cette belle parole :

Moi, moi aussi, je suis né en Arcadie (23). »

Cette Arcadie du Nord, froide, vertueuse et pure, les poètes du XVIII^e siècle nous l'ont fait entrevoir. C'est à Tegnèr qu'il appartiendra de la célébrer dignement, avec son éloquence généreuse et les accents de sa langue sonore et magnifique.

*
**

Avant de chanter les vertus des anciens Scandinaves, Tegnèr avait, dans *Till min Hembygd* (*A ma province natale*), rendu hommage aux Värmlandais, ses compatriotes, qui, dans l'isolement de leur province, avaient su échapper à la dépravation générale de l'époque. Les hommes de son pays, stimulés par des hivers dont le poète souligne la rigueur et chante la beauté, ont pour défendre leur liberté le fer que recèle le sol värmlandais, et le travail des champs les maintient dans l'état de primitive innocence; voici une race qui en est restée au premier stade de la civilisation, telle que l'a décrite Rousseau, l'époque où l'homme vient de découvrir le fer et sait seulement manier la charrue; ce peuple oppose son calme bonheur, sa pureté intacte, sa fermeté héroïque, à la mollesse et au vice qui envahissent le reste du monde.

« Låt mången veklig bygd de seders prål förljufva
Som blifvit dygdens graf och sannings plågoris.
Det folk jag föddes bland vill blott, på Fäderns vis,
Sin enfald och sin plog, sin frihet och sin grufva :
Dess tjäll hann ej förderfvet, och dess tro
Står fast som klippan der dess skatter bo (*). »

Les filles du Värmland sont dignes de leurs frères et de leurs ancêtres, le poète aime à se souvenir d'elles quand il voit « les poupées de la ville ». La paix et la santé leur servent de fard, dans leur modestie elles ne songent pas à faire usage d'un miroir.

Et Tegnèr rêve de retourner bientôt dans cette terre bénie qu'habitent l'innocence et l'héroïsme des anciennes époques...

Les nécessités de la carrière universitaire l'obligent pourtant

(*) « Laissez tant d'autres contrées efféminées s'abandonner au charme de mœurs fastueuses qui mirent au tombeau la Vertu et se firent les bourreaux de la Vérité. Le peuple au sein duquel je suis né veut seulement garder, selon la tradition de ses ancêtres, sa simplicité et sa charrue, sa liberté et ses mines (de fer); la corruption n'a pu parvenir jusqu'à sa tente, sa foi est inébranlable comme le rocher qui recèle ses trésors. » — S. S. I, 116, str. 12.

à vivre à Lund, mais il retourne volontiers dans son pays natal. Quand en 1811, mécontent de voir la Suède suivre une politique qui lui semble absurde et lâche, il veut dire à ses compatriotes l'angoisse et la colère qu'il ressent, il va chercher l'inspiration dans ce Värmland resté fidèle aux mœurs simples d'autrefois (24). Maintenant qu'il a quitté les villes et leur agitation factice, Tegnèr comprend que la crise politique a pour cause la décadence des mœurs et il compare l'attitude des raffinés qui sont au pouvoir et même le relâchement que l'on constate dans les provinces méridionales avec la fierté et la pureté qu'il reconnaît aux hommes de sa province. Et le spectacle des Värmlandais le ramène à la vision idéale des anciens Scandinaves. Sur le contraste entre la Suède d'autrefois et le pays vaincu et résigné d'aujourd'hui, il bâtit son poème *Svea*. Pourquoi le peuple suédois a-t-il perdu sa vaillance et la simplicité primitive de ses mœurs? Tegnèr n'aime pas son époque et il semble admettre, avec Rousseau, que la décadence des mœurs va de pair avec le développement des sciences et des arts.

« En annan sjunge fritt till våra tiders heder,
om våra nya ljus och våra milda seder.
I yppig hvilas famn han fritt förakta må
de åldrar som flytt hän, den kraft han kallar rå;
och vän af tidens skick, det smältande och ljufva,
han fire nöjets dar, och mate Sångens dufva.
En hvar sitt lynne har. Jag älskar dig ej, Tid,
som smilar öfver oss i falsk och vekligh frid (*). »

Mais le temps qui s'écoule et le progrès qui vient avec lui ne suffisent point à expliquer cette décadence. Les fils du Nord sont faits pour vivre dans l'austérité qui leur est imposée par le climat; ils ont laissé s'introduire chez eux les mœurs du Sud qui ne leur conviennent nullement et sont la ruine de leur vertu. Tegnèr le dit sans fard au peuple suédois.

« Hvad yra fattar dig? Du säljer utan blygd
ditt fria sjelfbestånd, din ära, ja din dygd,
för tomma njutningar fran fjerran stränder förda,
som suga landets merg och själens krafter mörda.
Du härmar oförsynt och glömskt af Fädrens lag
all Söderns veklighet och saknar dess behag.
Hör på Naturens röst. Hon gaf, för skilda zoner,
åt sederna sin färg, åt Språken sina toner.

(*) « Libre à d'autres de célébrer la gloire de notre temps, nos nouvelles lumières et nos douces mœurs. Au sein de l'opulence et des loisirs, ils peuvent bien mépriser les âges révolus, la force qu'ils nomment brutale; épris de la grâce molle et aimable de ce temps, qu'ils célèbrent ces jours de plaisir et viennent nourrir la colombe de la Poésie. Chacun a son humour. Je ne t'aime pas, époque qui nous souris au sein d'une paix molle et trompeuse. » — S. S. II, 62, v. 5-12 (25).

I Söderns paradis der Solens milda kraft
 uppammar sjelfsådd skörd, och kokar drufvans saft,
 der himlen jemnt är blå, och i en evig sommar
 Orangens gull slår opp och Lagrens krona blommor,
 och mellan bäckars sorl och västanvindars gång
 sjelf Språket smälter bort i lena toners sång :
 der bjöd Naturen sjelf den glada menskan njuta,
 hon leder nöjets dans och knäpper Sångens luta,
 och lifvet, fritt för sorg och för behovens hot,
 är yppigt som den jord som blomstrar för din fot.
 Kring Roms besegrare, kring Odens ätteläggjar,
 hon gjutit isfylld våg, och murat fjellens väggjar.
 Utöfver snöklädd trakt med dristig hand hon satt
 det stormbebodda moln, den norrskenslysta natt (*). »

Tegnèr estime nécessaire de rappeler aux Suédois qu'ils habitent, au voisinage du Pôle, un pays dont il exagère même l'aspect rude et montagneux, la pauvreté et la tristesse (26). Que peut produire la Suède? Sous la terre elle trouve du fer; sur le sol, des hommes. Pour faire honte à ses contemporains, Tegnèr évoque le souvenir de leurs ancêtres, et tantôt il souligne leur courage qu'affermissait le rude climat du Nord, ainsi que le suggère Montesquieu, tantôt il insiste, selon le goût de Rousseau, sur leur simplicité et leur innocence. Il nous les dépeint ou bien comme d'intrépides guerriers, ou bien comme d'innocents agriculteurs. Ils ont pour vivre le fer qu'ils tirent du sol, le blé qu'ils font péniblement pousser; le fer et le blé sont, dans la description du *Discours sur l'Inégalité*, les premières étapes que doit franchir l'homme avant de marcher plus avant sur la voie de la civilisation. Tegnèr a repris docilement ces deux thèmes. Il semble oublier que ses ancêtres furent des pêcheurs aussi et surtout des pirates. La mer n'apparaît guère dans *Svea* que comme une prison!

(*) « Quel délire t'a saisi? Tu vends impudemment ton indépendance, ton honneur, ta vertu même, pour de vains plaisirs venus d'une rive étrangère, qui sucent la moelle du pays et tuent les forces de l'âme. Oublieux de la loi ancestrale, tu imites effrontément la mollesse du Midi, mais il te manque sa grâce. Ecoute la voix de la nature. Elle a donné dans les divers climats aux mœurs leur couleur, aux langues leurs accents. Dans le Paradis du Midi la douce force du Soleil fait grandir une moisson qui toute seule se sème, elle cuit le raisin, le ciel sans cesse est bleu, dans un éternel été s'épanouit la jeune orange, la couronne de lauriers se couvre de fleurs; dans le murmure des ruisseaux et le souffle des vents d'ouest, la langue elle-même se fond en un chant aux doux accents; — là-bas la Nature convie elle-même l'homme insouciant à la jouissance, elle conduit la danse du plaisir et touche le luth du chant, et, délivrée des soucis et des menaces du besoin, la vie est opulente comme la terre qui fleurit à nos pieds. Autour des vainqueurs de Rome, autour des descendants d'Odin, la Nature a répandu la vague glacée et dressé les parois des montagnes. Au-dessus de la plaine couverte de neige elle a, d'une main hardie, placé les nuages qu'habite l'orage, la nuit qu'illumine l'aurore boréale. » — S. S. II, 62-63, v. 24-45 (28).

Ces hommes vaillants du Nord ignoraient tout à fait le luxe et ses dépravations, ils étaient « sages dans leur simplicité, honorés dans leur pauvreté » ; ils se mesuraient joyeusement avec le danger et rencontraient la mort sans crainte (27). Vainqueur de l'Europe, le Suédois vivait dans sa hutte, peu bavard, mais bien armé.

« Han plöjde fädrens jord och ärfde deras seder,
såg glad i lifvet in, och lugn i grafven neder.
Skild ifrån vekligt prål och yppighetens flärd,
han ej beskattad blef, men ärad af en verld.
Ej Asien klädde än, ej Indier honom födde.
För honom Söderns folk, och ej dess drufvor blödde.
Osmakligt var ej än hvad helst som nämndes Svenskt;
hans sinne, som hans dräkt, var varmt och fösterländskt;
och inga nöjens gift och ingen ångers smärta
stal helsan från hans kind och modet ur hans hjerta (*).. »

A ce tableau idéal, Tegnér oppose l'image de ses contemporains. Sans doute ils ne subissent point un joug étranger, mais ils s'abandonnent à leur luxe :

« Hvar slaf af sitt begär, har en Tyran till Herre (**). »

Et, dans une apostrophe véhémence qui, par sa rhétorique autant que par son contenu, rappelle la prosopopée de Fabricius, Tegnér leur reproche d'avoir dégénéré :

« O blygd! Ar detta Er, är detta Göthers stam,
som släpar orkeslös sin matta lefnad fram,
med sina små begär, med sina halfva dygder,
och Söderns yppighet i fattigdomens bygder?
Hvar är din fordna kraft, ditt fordna allvar? Hvar
det hjeltenamn, o Folk! som trötta Ryktet bar?
Och Nitet som gaf gods, gaf lif för Statens heder?
Och Arans gudadröm, och forntids enkla seder?
Du leker utan blygd uppå de ädlas stoft,
och jollrar flärdens ord, och fångar blomans doft.
Gå, icke vill min Sång ditt lumpna öde lära,
gå, lef förutan mod, och fall förutan ära! (***). »

(*) « Il labourait la terre de ses ancêtres et il héritait de ses mœurs, il regardait joyeusement la vie en face, il considérait avec calme la tombe. Comme il avait renoncé à la mollesse et à l'ostentation, à l'opulence et à la frivolité, il ne payait tribut à personne et tous le respectaient; ce n'était pas l'Asie qui l'habillait, ni les Hindous qui le nourrissaient. Pour lui les peuples du Midi répandaient leur sang et non pas les raisins du Sud. Il ne trouvait pas fade tout ce qu'on nomme Suédois; son âme, comme son vêtement, était chaude et nationale; jamais le poison du plaisir ni la douleur du remords ne chassait de ses joues la santé, ni le courage de son cœur. » — S. S. II, 61, v. 65-75 (29).
(**) « Quiconque est esclave de ses désirs a pour maître un tyran. » — S. S. II, 65, v. 118.

(***) « O honte! Est-ce vous, la race des Goths, qui traînez avec indolence cette existence languissante, avec ses petits désirs et ses demi-vertus, et l'opulence du

Après ces reproches, dont il prie Svea d'excuser la véhémence en raison de sa propre jeunesse et de son zèle sincère, Tegnèr fait mesurer à ses compatriotes l'étendue des revers que par leur faute ils ont déjà essuyés. Il est temps de se reprendre, de protéger l'héritage sacré des aïeux, et, si les forces manquent, le courage au moins ne doit pas faire défaut. Si l'on ne peut tout rétablir, que l'on succombe en sauvant au moins l'honneur.

*
**

L'évocation de l'homme primitif dans *Svea* a donné lieu à des interprétations diverses. Alors que dans la conclusion de son grand ouvrage, la *Renaissance du Nord*, M. Blanck déclare que la *Svea*, ainsi que les autres œuvres du « Götiska Förbundet » sont « l'expression la plus achevée du Rousseauisme national (30) », M. Böök, dans son *Tegnèr*, conteste le bien fondé de cette opinion; apercevoir l'influence de Montesquieu et de Rousseau dans la *Svea*, c'est, à son avis, faire fausse route. « Cette manière de considérer les choses », écrit-il, « est si unilatérale et incomplète que, dans un certain sens, elle est fausse (31) ».

Pour prouver que Tegnèr n'a pas songé à l'homme primitif tel que Rousseau se le représente, ni à l'action du climat sur les sociétés, telle qu'on la trouve exposée dans l'*Esprit des Lois*, M. Böök use d'arguments très divers (32). Il nous invite par exemple à remarquer que le passé suédois auquel Tegnèr fait allusion n'est pas l'époque du paganisme germanique, mais le temps de Charles XII, moins lointain et tout aussi glorieux. Il voit en Tegnèr un classique qui ne recherche partout que les traits largement humains et qui dédaigne le pittoresque des vieux âges, par conséquent Tegnèr ne peut s'intéresser à l'aspect « exotique » de l'homme primitif. M. Böök souligne encore les faits historiques précis qui sont à l'origine de la déclamation de Tegnèr contre le luxe et il fait allusion au blocus continental pour expliquer le zèle que déploie Tegnèr à combattre le goût du luxe et à faire l'éloge de la simplicité.

Certes, M. Böök ne nie pas que l'on trouve dans la *Svea* une nostalgie de l'âge d'or. Mais pourquoi vouloir à tout prix en chercher l'origine dans l'œuvre de Rousseau, que Tegnèr connaissait à peine et comprenait mal, ainsi que le démontre le petit poème intitulé

Midi habite-t-elle ces régions vouées à la pauvreté? Où est ton ancienne puissance, ton ancienne gravité? Où est ton nom héroïque, ô peuple, ton nom qui cédait sous le poids de la gloire? Et ce zèle qui sacrifiait ses biens, sa vie pour la gloire de l'Etat? Et le rêve divin de l'honneur et les mœurs simples des anciens jours? Tu t'ébats sans honte sur les cendres de ces nobles héros, tu gazouilles des propos frivoles et tu recueilles le parfum des fleurs. Va, mon chant ne prétend pas t'apprendre ta misérable destinée, va, vis sans courage et tombe sans honneur. — S. S. II, 65, v. 92-103,

J.-J. Rousseau, dans lequel l'on trouve l'éloge de la civilisation! Pourquoi parler de Montesquieu, alors que Tegnèr ne cite nulle part son nom et doit ignorer presque complètement son œuvre? De tout temps, il s'est rencontré des écrivains pour chanter l'Âge d'Or, et M. Böök cite Ovide, Horace et même Voltaire! Il lui semble plutôt que Tegnèr ait puisé son inspiration chez des auteurs suisses, comme le chancelier von Müller, ou chez des Allemands qui chantent la Suisse comme Schiller. L'idylle de la *Svea* est encadrée par un paysage de montagnes, ce qui semble prouver que Tegnèr en écrivant son poème pensait à la terre classique de l'idylle moderne, à la Suisse.

Enfin, si M. Böök reconnaît dans la *Svea* des traces de la rhétorique gustavienne, c'est-à-dire des échos indirects de l'éloquence française, il ne faut pas trop insister, selon lui, sur cette influence purement formelle des Gustaviens sur Tegnèr. L'inspiration profonde vient d'ailleurs. Le souffle qui anime Tegnèr comme les autres poètes du « Götiska Forbundet » ne vient ni de la France du XVIII^e siècle, ni de la Suède gustavienne. C'est celui de la philosophie allemande, plus particulièrement de Fichte, c'est l'esprit nationaliste que la défaite a réveillé en Prusse.

Tous les arguments présentés par M. Böök ne me paraissent pas également convaincants. Certains vers de la « *Svea* » s'appliquent mieux en effet aux soldats de Charles XII qu'aux sectateurs d'Odin. Mais il n'est pas certain d'ailleurs que les deux images du Carolin et du Bersek ne se soient pas présentées à tour de rôle ou même ne se soient à certains moments presque superposées dans l'esprit de Tegnèr. Peu importe d'ailleurs, Rousseau n'ayant pas fixé la date à laquelle se termine la période où l'homme a vécu dans la simplicité et le bonheur, Tegnèr pourrait avoir célébré les soldats de Charles XII avec des termes empruntés à la langue de Rousseau.

Sur quels faits se fonde M. Böök quand il affirme que Tegnèr n'était pas sensible à l'aspect exotique de l'humanité primitive et retenait seulement de chaque époque les traits les plus largement humains? M. Böök pose ici une question à laquelle il sera plus facile de répondre quand on aura examiné la *Saga de Frithiof*. Mais dans la *Svea* nous relevons déjà plus d'un trait pittoresque et Tegnèr nous montre à plusieurs reprises qu'il ne dédaigne pas les effets de la couleur locale que peut obtenir facilement le peintre des anciens âges.

Quand au début du XIX^e siècle un écrivain fait l'éloge de l'humanité primitive, peut-on, sans encourir le reproche de cultiver le paradoxe, supposer qu'il a subi l'influence d'Horace, du chancelier von Müller, ou encore de Voltaire, et imaginer que les *Discours* de Rousseau n'ont pas contribué le moins du monde à inspirer cet écrivain? M. Böök objecte que Tegnèr ne connaissait guère Rousseau et ne se considérait nullement comme le disciple de ce

philosophe. Evidemment le poème intitulé *Jean-Jacques Rousseau* nous donne à penser que Tegnèr avait sur Rousseau une opinion bien particulière, et le poète aurait pu choisir un titre se rapportant mieux au texte qui l'accompagne. Mais Tegnèr a lu Rousseau, il l'a dit lui-même. S'il n'adopte pas ses conclusions, il a appris de lui à poser le problème de la civilisation, ainsi que le prouvent plusieurs de ses œuvres esthétiques et philosophiques. Il se représente le passé de l'humanité comme le faisaient tous les admirateurs de Rousseau. Disciple de Rousseau, il ne l'est ni plus ni moins que les poètes gustaviens qui empruntaient aux deux *Discours* des images et des tableaux, des sentiments et des harmonies, plutôt que des idées abstraites et les éléments d'une doctrine nettement définie.

Certes les temps sont changés. Les églogues et les géorgiques ne sont plus de saison, quand le canon tonne aux frontières de la Suède. L'influence de Montesquieu, indiscutable quoi qu'en pense M. Böök, et celle de Rousseau, plus importante encore, ne sont pas exclusives. Il se peut que Tegnèr ait écouté la grande voix de Fichte, l'appel des philosophes et des poètes allemands qui exhortent le peuple au combat. Mais ce que Tegnèr doit à Rousseau et à ses disciples gustaviens, ce n'est pas, comme le pense M. Böök, une phraséologie désuète, une collection de clichés usés auxquels le poète lui-même n'attribue guère d'importance, c'est une nourriture forte et saine pour son patriotisme, une image simplifiée et vivifiante du passé national. Rousseau a enrichi et transformé les traditions du patriotisme scandinave.

C'est à l'époque de Gustave III que s'accomplit cette heureuse métamorphose. Tegnèr recueille l'héritage que lui ont légué les Gustaviens, mais il ne le laisse pas improductif. Il ne répète pas, en disciple passif et soumis, les phrases qu'il a entendues sur le ton calme et doux qui convient à l'idylle. Son souffle puissant bouleverse la paisible ordonnance de la bergerie traditionnelle. Il rend la vie aux formes déjà figées, il anime les images dont on commençait à se lasser. Mais est-ce là une raison suffisante pour nier la dette que Tegnèr a contractée, directement par ses lectures et indirectement par la fréquentation des poètes gustaviens, envers les philosophes de notre XVIII^e siècle, Montesquieu et Rousseau? La *Svea* est bien, selon la juste remarque de M. Blanck, comme le couronnement de toute une tradition patriotique inspirée par Rudbeck et par Rousseau. Ce chef-d'œuvre n'est pourtant pas l'expression parfaite et dernière d'une inspiration qui s'éteint. L'influence de Rousseau prend avec la *Svea* une signification nouvelle et féconde; par la suite l'action de Rousseau sur la littérature suédoise ne cessera de se manifester sous les formes les plus attrayantes et les plus variées au cours du XIX^e siècle. Mais *Svea* est un moment essentiel dans l'histoire du Rousseauisme en Suède.

CHAPITRE VI

ENTRE LE RATIONALISME FRANÇAIS ET LE ROMANTISME ALLEMAND

Au moment où il commence ses études à Lund et où il compose ses premiers poèmes, le jeune Tegnér, par ses admirations et ses idées, appartient encore tout entier au Siècle des Lumières. S'il écrit, c'est pour capter les suffrages de l'Académie Suédoise, créée par Gustave III. S'il cherche des modèles, ce sont les Gustaviens, ces disciples suédois de nos froids poètes, ou encore Pope, Voltaire et Rousseau. Ses lettres, sa conduite à Lund, ses premiers poèmes, prouvent qu'à cette époque, il est jacobin de cœur et qu'il prête aux événements de France une attention passionnée. En matière de religion, sans toutefois rompre ses attaches luthériennes, il fait profession de théisme, et son maître est Voltaire. S'il avait persévéré dans cette voie, on pourrait dire qu'envers la France sa dette directe ou indirecte serait immense.

Pourtant Tegnér a vite constaté que les hommes auxquels il avait voué son admiration, étaient considérés par beaucoup de ses condisciples comme les représentants d'un monde vieilli et que maints d'entre eux rejetaient comme périmées les idées auxquelles il était attaché.

Quelque vingt ans plus tard, nous trouvons dans le *Discours Jubilaire* qu'il prononce à l'occasion du deuxième centenaire de la Réforme, un jugement d'ensemble sur les idées religieuses, philosophiques et littéraires du XVIII^e siècle et plus particulièrement du XVIII^e siècle français. Ce jugement est si dur qu'à première vue on pourrait le prendre pour un réquisitoire. Tegnér sans doute n'a pas pu réviser brusquement son opinion. Sa conversion qui, d'ailleurs, n'est pas aussi totale qu'elle pourrait paraître dès l'abord, s'est accomplie lentement, sous l'effet des lectures et sous l'influence de ses collègues et de ses amis, les universitaires de Lund.

**

Schiller et Kant détrônent progressivement, nous l'avons vu, les philosophes français dans l'admiration de Tegnér. De plus en plus, il se nourrit de leurs doctrines, il les traduit en symboles dans ses poèmes, puis il découvre Fichte et Schelling, et son œuvre est désormais imprégnée de la pensée germanique.

Tegnér cesse en même temps d'admirer la vie politique du peuple français « rendu au catholicisme et à la tyrannie (1) » par le coup d'Etat de Brumaire. La Révolution Française, c'est pour lui surtout une suite d'émeutes sanglantes. La France, expose-t-il dans une dissertation universitaire rédigée en latin (2), est la source principale de nos maux; sous prétexte de combattre pour la liberté et les droits de l'homme, elle a exercé sur les Français et sur les autres peuples la plus cruelle des tyrannies. Le peuple français s'est montré agité et impie pendant ces dernières années, il n'a pas fait figure de nation sage et libre. Sans gouvernement stable et sans religion établie, l'Etat ne peut d'ailleurs subsister, et il n'existe point de forme de gouvernement qui ne soit plus souhaitable que les discordes civiles, ni de religion qui ne mérite d'être préférée à l'impiété.

Tegnér étudie, puis enseigne à Lund l'esthétique (3); tout d'abord il lit les œuvres des esthéticiens français et anglais, tels que Marmontel, Batteux et Blair. Il choisit des sujets de dissertation qui ne s'apparentent pas particulièrement aux préoccupations de l'esthétique allemande, tels que *De causa ridendi*, où pourtant il réfute la doctrine kantienne du rire, et *De fabula aesopica* où il cite La Fontaine.

Mais bientôt Tegnér devient le disciple de Kant, et dans les domaines que ce philosophe n'a pas explorés il demande son inspiration à d'autres esthéticiens allemands, tels que Bouterwerk, Jacob et Schatz ou Sulzer. Les conférences sur l'esthétique, par exemple, ne laissent aucune place aux recherches des Français; Tegnér s'arrête à étudier l'œuvre de Platon, puis il passe à l'école de Wolff, ensuite au système kantien. Le maître de Tegnér, Lidbeck, est responsable de cette évolution, il a joué dans le domaine de l'esthétique le même rôle que Munthe et Fremling en ce qui concerne la morale kantienne. Ce professeur, botaniste de vocation, esthéticien d'occasion, se montrait fort dur pour le goût classique français.

En feuilletant les dissertations de Tegnér sur la littérature, on constate qu'il a de nos auteurs une connaissance assez étendue et précise; il loue Boileau dont il compare l'épopée burlesque *Le Lutrin* aux meilleures œuvres de l'antiquité; Molière n'est nommé

qu'en passant, comme un brillant disciple de Ménandre. Tegnèr a lu de près les tragédies de Corneille et feuilleté celles de Racine. Il n'ignore ni *La Henriade*, ni *L'Orphelin de la Chine*, ni *Sémiramis*, il cite un épisode des *Confessions*, celui de la pervenche, il a parcouru l'*Homme champêtre* et il considère Delille comme un élégant versificateur plutôt que comme un vrai poète. Il reproduit des remarques de Saint-Evremond, de Boileau, de La Harpe, de Dacier. Il connaît le *Mariage de Figaro* et le *Père de famille*. Sous sa plume, les exemples tirés de la littérature française sont fréquents et aussi bien choisis que ceux qu'il emprunte à la littérature allemande (4). Malheureusement il se montre, dans ses opinions, aussi partial que son maître Lidbeck, aussi injustement sévère que Bouterwerk.

Comparant la tragédie d'Euripide à nos tragédies classiques, il estime que nous n'avons su copier que les défauts de l'auteur grec, « la surabondance de matière tragique, l'éloquence brillante et souvent déplacée, la confusion du monde poétique et du monde réel, l'intervention de l'auteur dans l'action »; à ces imperfections qu'ils ont trouvées chez leur modèle grec, les Français en ont ajouté d'autres, entre autres « un idéal chimérique de noblesse et de dignité romantique qui s'accorde bien avec un style qui manque moins d'éclat que de vérité (5) ». En un mot, il condamne « l'héroïsme peu naturel du théâtre français moderne ». Par ailleurs, il s'attaque au merveilleux des épopées françaises, aux allégories qu'on y rencontre et qui lui semblent caricaturales, l'allégorie est fille de la subtilité, elle est donc française (6); il s'en prend même aux odes, qu'il ne s'est pourtant pas privé d'imiter jadis; ce sont, d'après lui, « de pures déclamations sans contenu poétique » (7). C'est le style classique qu'il condamne, non seulement dans ses diverses manifestations, mais en lui-même : « Certaines nations ont vraiment supprimé de leur poésie la moitié de leur langue pour se donner avec la moitié restante un aspect plus solennel. La poésie, à leurs yeux, est une cour où n'est toléré aucun roturier. Il en résulte un art abstrait, dépouillé de vie et d'expression, d'énergie et de souffle, une poésie distinguée mais pauvre, semblable à don Ramido dans la comédie; elle est à la poésie des anciens ce qu'un squelette est à l'homme (8). » Le style classique français lui semble de plus (et il adopte ici un jugement porté par Bouterwerk) abstrait. Aussi la poésie française est-elle monotone, elle ne parle pas à l'imagination. Tout y reflète le goût de la Cour. Et il ajoute que la poésie suédoise a subi la contagion du goût français. Tegnèr accuse encore les Français d'avoir, plus que tout autre peuple, manifesté du dégoût pour l'emploi en poésie du vulgaire, par opposition au décent, mais leurs œuvres en ont gravement pâti. Son opinion sur la littérature française pourrait se résumer dans cette appréciation plus sévère que flatteuse : « Ce

seraient les Français qui auraient le plus le sens du classique, s'ils ne recherchaient l'élégance plus que la beauté (9). »

La condamnation de Tegnér n'est pas portée seulement contre le goût de nos classiques ou la langue française telle qu'ils l'ont écrite. Tegnér estime que la langue française, en elle-même, est rebelle à la poésie. « De toutes les langues », écrit-il, « aucune n'est aussi peu poétique que la française. Les licences poétiques sont tout à fait insignifiantes en français. Leur poésie n'est qu'une prose élégante et rhétorique. Parmi les langues modernes, celle qui s'approche du grec est l'allemand. Pourtant ce n'est pas à proprement parler une langue poétique... Le suédois aurait pu aussi devenir une langue poétique, mais il en a été rebuté par la faute de la culture moderne française » (10). La langue et la littérature suédoises, comme l'allemand d'ailleurs, ont donc beaucoup perdu en s'inspirant de l'exemple des Français. Tegnér l'affirme énergiquement (11) : « En allemand, et en suédois au moins autant, le goût français a profané le suprême sanctuaire de la vie, les mystères de l'amour, par son ton froidement plaisant qui a gâté l'art ainsi que la langue poétique. Une représentation pure et chaste de la nature... ne peut être conçue que dans la simplicité et la pratique de mœurs pures. Les raffinements de la civilisation et la perversion des mœurs la rendent tout à fait impossible. « La décence vint et les mœurs disparurent » (Kellgren) ».

Nous relevons ces remarques dans des dissertations universitaires ou des notes de cours que Tegnér ne destinait pas à la publication; elles se présentent en ordre dispersé et ne constituent pas un manifeste littéraire, une prise de position officielle. Tegnér attendait peut-être une occasion pour préciser sa pensée et exprimer sur la philosophie, le goût et les opinions religieuses et politiques du XVIII^e siècle français, un jugement clair, cohérent et mesuré.

*
**

Cette occasion, il la trouva en 1817 quand fut commémoré dans toute l'Europe luthérienne le souvenir de l'acte hardi par lequel, trois cents ans plus tôt, le réformateur saxon rompit avec Rome. Tegnér qui faisait à Lund figure de poète officiel fut invité par le recteur à prononcer un discours devant l'assemblée des professeurs et des étudiants. On pourrait s'étonner de voir notre poète aborder en cette circonstance quelques problèmes philosophiques et littéraires contemporains auxquels Luther semble tout à fait étranger. On se rappellera pourtant les manifestations auxquelles ce centenaire donna lieu dans tous les pays luthériens et particulièrement en Allemagne. Une légende s'était créée, dans les milieux universitaires, qui faisait du théologien fanatique et auto-

ritaire le fondateur des doctrines libérales, l'adversaire du pouvoir absolu. En honorant la mémoire de Luther, chacun se croyait tenu de faire un retour sur soi-même et de se demander comment avait été géré l'héritage du réformateur. Et c'est aussi à un examen de conscience que Tegnèr convie ses auditeurs, suédois.

Le jubilé qui se célèbre en ce mois de novembre 1817, c'est, aux yeux de Tegnèr, la fête de la religion restaurée et de la pensée libérée. Luther, en qui, jeune étudiant, Tegnèr voyait un précurseur de l'Upplysning, est maintenant pour lui le fondateur de la philosophie et des libertés modernes. Il laisse volontairement de côté la Réforme de l'Eglise, et il ne veut retenir en faveur de Luther qu'un mérite : Luther est l'homme qui « a libéré à la fois la Raison et la Religion de leurs funestes chaînes (12) », celui qui « a vengé la Raison, qui a terrassé la superstition et le Papisme (13) ». La Réforme est « le Nouveau Testament de la Raison, et pour ainsi dire la libération de l'antique servitude ». « Nous sommes les héritiers de la Réforme (14) », ajoute l'orateur, qui demande des comptes à ses contemporains sur la gestion d'un tel héritage. Il interroge ses auditeurs : l'esprit du temps présent supporte-t-il d'être comparé à celui de la Réforme ?

L'époque, certes, peut être mise en parallèle avec le seizième siècle, elle mérite autant que le siècle de Luther d'être considérée comme une période révolutionnaire. Le conflit d'opinions qui se déroule alors présente un double aspect : extérieurement, c'est une révolution politique ; intérieurement, c'est une révolution spirituelle. Et par là Tegnèr entend une transformation de la vie religieuse, philosophique et littéraire, et à ses yeux les deux points de vue, le politique et le spirituel, sont étroitement solidaires. La vie littéraire d'un peuple subit l'influence de ses convictions religieuses et Tegnèr ne craint pas, bien qu'il s'en excuse pour la forme (15), d'aborder des problèmes littéraires en ce jour consacré au souvenir d'un réformateur religieux. Quel aspect prend en Suède la révolution spirituelle ? Pour qu'il y ait révolution, il faut que deux groupes ennemis s'affrontent : Tegnèr voit en Suède des partisans attardés de l'Upplysning en proie à l'ironie d'un groupe de jeunes romantiques, admirateurs fervents de certaines écoles littéraires et philosophiques allemandes (16).

De ces deux groupes, lequel peut prétendre qu'il défend l'héritage de Luther ? Les hommes qui sont restés fidèles à l'idéal des Lumières ? Tegnèr estime que Luther les aurait reniés. Et il brosse, sans complaisance, un tableau de la vie spirituelle au siècle précédent. Les penseurs de ce temps semblent s'être trompés sur la véritable nature de l'homme. Ils ont procédé comme si l'homme n'était pas « pour lui-même une énigme dont il a lui-même perdu le mot à sa naissance, déposé les yeux bandés dans l'île de la vie ». Ils ont perdu de vue cette notion essentielle que « ce que l'homme

recèle de plus saint et de plus noble, c'est précisément ce qui est le plus inintelligible (17). Ce siècle « trop intelligent » a voulu créer le despotisme de l'entendement (*förstånd*), chasser les données naturelles de la raison (*förnuft*). Tout ce qui touchait à la sainteté ou ce qui avait trait à la vie spirituelle leur apparaissait comme un préjugé. A l'exemple du mathématicien qui se livre au calcul différentiel, ils ont rejeté de leurs calculs la notion d'infini (18). Bref ce siècle, dans tous les domaines, fut l'ennemi du mystère.

Ce qu'il visait avant tout, c'était l'utile; il n'y avait pas à ses yeux de science qui eût sa valeur propre, l'intérêt se concentrait autour des fabriques, l'homme semblait plus noble que les autres animaux, non pas tant parce qu'il jouissait de la raison que parce qu'il disposait de cinq doigts. La notion d'utilité semblait appelée à devenir le fondement de la morale et de la politique (19).

Pour qui acceptait de pareils principes, la religion n'était plus que « tolérée », elle devenait un « auxiliaire de la police », la littérature et l'art des « jeux de société » auxquels on ne se livrait pas sans honte, sauf à ses heures de liberté. En histoire, l'invention du métier à tisser tenait plus de place que les conquêtes d'Alexandre et de Charles XII.

L'homme du XVIII^e siècle n'était pas libre de choisir selon son goût. « Qu'on estimât bien haut les chefs-d'œuvre d'une certaine nation, qui à cette époque donnait le ton à l'Europe, ce n'était que justice, mais ce qui, par contre, n'était pas du tout juste, c'était de présenter leurs formes purement nationales comme les seules bonnes et acceptables et de vouloir les imposer à des peuples et à des langues auxquels elles ne convenaient nullement. Il était tout à fait injuste de vouloir obliger l'être le plus libre qu'éclaire le soleil, la Muse, à danser enchaînée. » Bien que son nom ne fût pas prononcé, tous les auditeurs comprenaient qu'il s'agissait de la France. Cette fois Tegnér, publiquement et officiellement, rejetait une croyance adoptée par l'Europe au XVIII^e siècle, le dogme de l'universalité de la langue française et du goût français.

Sur les défauts de la langue française, le discours reste muet. Mais un groupe d'épigrammes publié la même année : *Les langues* (20), nous décrit ainsi le français :

« Jollrande hoppar du fram, och ljuger och komplimenterar,
dock är din artighet täck, dock är ditt läspande sött.
Hylla vi längre dig ej som drottning för systrarna alla,
ännu som sällskapsdam lyssna vi gerna till dig.
Skona oss blott för din sång; den är som en dans af de döfve,
fötterna röra de väl, takten förnimma de ej (*). »,

(*) « Babillarde, sautillante, tu t'avances, menteuse et complimenteuse. Ta politesse pourtant ne manque pas de grâce, ni ton zézalement de douceur. Sans

Ainsi le français, langue de la société, apparaît comme indigne de servir à des entretiens plus graves et impropre à la poésie. L'allemand est moins durement traité :

« Frisk, starklemnad och grof, en jungfru fostrad i skogen,
smidig derjemte och skön : endast är munnen för bred.

Litet raskare ock! Lägg af ditt flegma, att icke
meningens början är glömd, innan man hinner dess slut (*). »

L'allemand est la langue de la nature, mais il en est une plus riche et plus pure encore, non pas le danois trop mou pour le Nord, trop nordique aux oreilles des hommes du Midi, mais le suédois :

« Arans och hjeltarnas språk! Hur ädelt och manligt du rör dig,
ren är som malmens din klang, säker som solens din gång.

Vistas pa höjderna du, der åskan och stormarna tala,
dalarnas lägre behag äro ej gjorda för dig.

Spegla ditt anlet i sjön, och friskt från de manliga dragen
tvätta det främmande smink, kanske det snart är för sent (**). »

Le fard étranger, c'est bien entendu l'influence de notre langue et de notre goût sur la langue et le goût des Suédois (21).

Ainsi nous avons sous les yeux un tableau peu flatteur de la vie spirituelle au XVIII^e siècle, époque où la haine du mystère, la tyrannie de l'entendement, le sens trop vif de l'intérêt, ont rendu l'art sec et sans grâce, chassé la religion des classes éclairées, soumis les divers peuples à un goût unique et artificiel comme l'est la société elle-même, le goût français. Comment s'achève ce siècle : par la Révolution française; elle couronne dignement une époque que l'on appelle le siècle des lumières, « Upplysning »; « à cette lueur, le XVIII^e siècle a grandi et mûri, arbre monstrueux au tronc creux et aux fruits véreux, mais au sommet de l'arbre apparut enfin, comme une sanglante couronne, la Révolution française (22) ».

On serait tenté de croire que Tegnér donne raison aux adver-

doute nous ne te rendons plus nos hommages comme à la reine de toutes les sœurs, mais nous aimons l'écouter parler comme dame de compagnie. Epargne-nous au moins ton chant; on croirait assister à la danse des sourds, les pieds s'agitent bien, mais ils n'entendent pas le rythme. » — S. S. III, 32.

(*) « Vierge élevée dans les bois, aux membres solides et massifs, tu es cependant simple et belle : ta bouche seulement est trop large. Un peu plus vite aussi! Quitte ce flegme, tâche qu'on n'ait pas oublié le début de la phrase avant d'en avoir entendu la fin. » — *Ibid.*

(**) « Langue de l'honneur et des héros! Que tes mouvements sont nobles et virils! Tu rends un son pur comme l'airain, ta démarche est sûre comme celle du soleil. Demeure sur les sommets où parlent la foudre et le tonnerre, le bien-être vulgaire des vallées ne te convient pas. Mire dans le lac ton visage, efface de tes traits virils le fard étranger, fais vite, peut-être sera-ce bientôt trop tard. » — S. S. III, 33.

saires de l'Upplysning, à ceux qui écoutent avidement les enseignements des romantiques allemands : non, car s'il rejette les doctrines du XVIII^e siècle, cette « prose de l'humanité » et leurs propagateurs qui ont « enraciné l'homme dans le sol et ont ravi de son sein les éternels trésors », il désapprouve les lâches qui injurient les princes déchus, oublient leurs mérites et ne retiennent que leurs fautes (23). Et brusquement il se retourne contre eux et les traite avec aussi peu de ménagements qu'il en avait pris pour les partisans de l'Upplysning. Il leur reproche leur foi naïve aussi inacceptable que l'absolu scepticisme du siècle précédent. « Si tout homme éclairé se croyait autrefois tenu de ne croire à rien, il considère maintenant comme un devoir de croire à tout et spécialement au monstrueux et à l'absurde (24). » Ils construisent de bizarres systèmes philosophiques qu'ils fondent sur le dogme chrétien, et, contre toute logique, ils veulent inversement étayer le dogme sur leurs fragiles doctrines.

Ils méprisent la clarté, s'expriment dans un langage d'oracle, évoquent sans cesse leurs visions et leurs extases, bref ils se prennent pour des prophètes et leurs méfaits s'étendent à la philosophie, à la religion, comme à la science et à la littérature. Ils font profession de n'admirer que le profond et le grave, ils ressuscitent les œuvres oubliées des anciens mystiques. En matière de science, ils prétendent faire œuvre sérieuse, ils remettent en honneur les recherches minutieuses, et pourtant ils acceptent les hypothèses les moins solides comme articles de foi (25). Bref ils semblent faire fi de ce don de Dieu, le bon sens, qu'ils jugent indigne d'eux (26).

Enfin Tegnér les soupçonne de sympathie pour le despotisme; il les voit afficher un respect exagéré de la hiérarchie, peut-être se demande-t-il s'ils ne nourrissent pas pour le catholicisme une secrète admiration.

Et maintenant il définit sa position; il estime qu'il existe d'autres attitudes que « l'iconoplastie de naguère et l'idolâtrie à la mode », « que l'Upplysning sans cœur du XVIII^e siècle et la rêverie écervelée du XIX^e (27) ». L'idéologie des lumières s'est répandue dans les masses populaires, auxquelles elle n'était pas destinée, produisant l'effet d'un poison dévorant (28). Parfois elle a pris des formes excessives et désagréables; mais les principes défendus par les hommes du XVIII^e siècle n'étaient pas tous faux, les vertus dont ils se réclamaient n'étaient pas méprisables et Tegnér estime que les adorateurs des nouvelles idoles vont trop loin dans leur réaction.

La clarté doit être sauvée, c'est une des qualités essentielles de la pensée et de l'Art. Elle n'est pas l'apanage des seuls Français. La clarté est une vertu nordique : « à nous, fils du Nord, qui avons sur nos têtes le ciel clair, autour de nous la rude nature aux con-

tours nets, à nous fils de la Saga aux yeux profonds, fille robuste du Valhalla, à la vue perçante et aux membres robustes — on veut imposer une poésie sans forme précise, silhouette malade sans os et sans nerfs, portant au côté le glaive de l'abstraction et sur ses brumeuses épaules le froc parsemé de clochettes, spectre qui erre au clair de la lune et peint ses figures confuses sur les nuages (29). » Quant au bon sens, méprisé par les zéloteurs imprudents du nouveau culte, Tegnèr en fait un héritage sacré des ancêtres suédois (30).

Le principe de la liberté doit aussi être maintenu. Nier la liberté, c'est marcher contre le courant de l'histoire, c'est agir contre nature et se dépenser en efforts inutiles. Si parfois le despotisme marque des points, il ne remporte que des victoires passagères. Le temps agit en faveur de la liberté; si parfois les adversaires de celle-ci triomphent, c'est que le temps, comme tout bon stratège, manœuvre afin d'égarer l'adversaire (31). Le principe hiérarchique est bien mort, comme la Papauté qu'a abattue Luther. La lutte entre liberté et hiérarchie continue, la révolution n'est pas terminée, quoi qu'en pensent certains, parce que ses manifestations violentes ont pris fin. Elle s'achèvera par le triomphe de la liberté, Tegnèr n'en doute pas.

Luther apporte son enseignement dont les contemporains de Tegnèr devraient faire leur profit; il invite les hommes à concilier les exigences de leur raison avec celles de leur foi. « L'essence même de la Réforme réside dans cet acte de conciliation entre l'humain et le divin (32). » A tort on considérerait que le XVIII^e siècle achevait l'œuvre de Luther, « car il protestait contre tout ce qu'on considère d'habitude comme saint et divin. Mais ce n'était en vérité nullement la victoire du protestantisme, mais seulement sa caricature, ce n'était pas l'esprit de Luther, mais celui de l'erreur obstinée (33). »

Luther, qui a su libérer l'homme sans le faire tomber dans l'impiété, est aux yeux de Tegnèr non seulement le père de la pensée libre, mais aussi le fondateur des libertés publiques, car il n'y a pas deux sortes de liberté. Le Génie de la liberté, que Tegnèr connaît bien parce que « Suédois, il a grandi avec lui », a deux fonctions : « Toute liberté est au fond la même, dans la pensée et dans l'Etat. Dans le monde intérieur elle agit comme un prêtre, dans le monde extérieur comme un homme d'Etat et comme un héros (34). » Les efforts de Luther s'apparentent à ceux des Révolutionnaires français : « Partout où règne dans des limites raisonnables une liberté de pensée, règne toujours aussi une liberté civique analogue, sinon légalement sanctionnée, du moins une liberté de fait. A quand remonte la liberté de pensée raisonnable si ce n'est à la Réforme luthérienne? La réforme politique sans doute a pris naissance de nos jours dans un pays qu'on appelle

catholique, mais ceci ne prouve rien. Ce qu'il importe de voir dans la Réforme luthérienne, c'est qu'après cette Réforme il n'a plus existé de pays catholique, au sens que ce mot avait auparavant. Ce sont les lumières du XVIII^e siècle, dit-on, qui ont causé le grand bouleversement politique; s'il en était ainsi, ce serait sans nul doute leur meilleure œuvre. Mais la cause est plus profonde, ainsi que le prouve en particulier l'histoire de l'Angleterre (35). »

Et Tegnér nous montre l'épanouissement de l'œuvre amorcée par Luther, poursuivie par les Anglais au cours de leur histoire et par les Français pendant la Révolution : partout la liberté s'affirme dans le monde, liberté sage et modérée qui exige « des rapports plus libéraux entre les classes sociales, la sécurité personnelle, la garantie des droits que la nature a donnés à tout être humain (36) ». Ces exigences ne peuvent d'ailleurs étonner ni effrayer les Suédois car ils ont toujours vécu en hommes libres dès le temps d'Odin. « La liberté dans le cadre de la loi, sous quelque forme qu'elle se présente, est notre coreligionnaire, elle est née luthérienne comme nous. » Rien ne saurait rétablir ce que Luther et ses successeurs ont abattu, conclut Tegnér qui achève son discours par une affirmation de sa confiance en l'avenir et un hymne de gratitude envers le héros libérateur.



Tegnér présente comme un bloc indissoluble la vie spirituelle et la vie politique des peuples. Liberté de pensée et liberté politique, c'est tout un pour lui. Amour du despotisme, mysticisme vague et poésie imprécise ne sont à ses yeux que les divers aspects d'une même disposition de l'âme. Pourtant on peut se demander ce qui semble à Tegnér le plus important : la liberté de pensée ou la liberté politique; ce qui l'inquiète le plus : la renaissance d'une dévotion mystique en Suède, les tendances confuses de la jeune littérature romantique, ou le spectre de la Sainte-Alliance? Son discours est-il une manifestation politique ou un manifeste littéraire? (37). Certes il est à la fois l'un et l'autre, mais, contrairement à notre attente, Tegnér, le poète, le professeur, le pasteur, estime qu'à son époque, l'essentiel, c'est le politique. Le reste, la vie spirituelle, suit le cours des fluctuations politiques. Tegnér ne l'avoue pas dans son discours, mais il expose nettement cette doctrine dans une lettre à C. P. Hagberg, écrite le 1^{er} juin 1817, et qui contient déjà en germe les idées essentielles du discours jubilaire; bien plus, des passages entiers de la lettre ont été transcrits presque textuellement dans le discours (38). Tegnér y amorce la comparaison entre la Réforme et la Révolution. Il y affirme que la Révolution n'est pas terminée. Mais la Réforme était

avant tout spirituelle, malgré les conséquences politiques qu'elle a pu entraîner. A l'heure actuelle, par contre, « l'essentiel, c'est le politique. La révolution intérieure dans le monde de la pensée, qui doit être le fondement des manifestations extérieures, est dans son ensemble politique; les révolutions religieuse et scientifique qui ont fait leur apparition ne sont que des conséquences plus ou moins fortuites, des phénomènes de réaction, par conséquent peu importants et éphémères. Quand la maison est construite, l'échafaudage tombe ». Et Tegnèr considère comme négligeable la renaissance d'une dévotion qui n'est que la réaction contre l'esprit de libre pensée qui a régné à l'époque précédente : ce sont là des enfantillages ou des manifestations de dépit, une mode qui passera. L'« esprit du temps », qui oriente l'histoire, mène à la libération politique.

Ici se pose pour nous un nouveau problème : les sympathies et les antipathies politiques n'ont-elles pas consciemment ou inconsciemment guidé Tegnèr dans ses admirations littéraires ou philosophiques? Il est curieux de constater que Tegnèr jacobin écoute Voltaire, Tegnèr libéral rejette le romantisme allemand et plus tard n'acceptera pas sans méfiance le romantisme français. L'indulgence relative avec laquelle il traitera la France ne tiendra-t-elle pas, dans une large mesure, à une sympathie politique et à son attachement pour les principes essentiels de nos Révolutionnaires?



Le *Discours prononcé à l'occasion du jubilé de Luther* est sans doute une des œuvres les plus belles et les plus originales qui aient été écrites en prose suédoise. Mais, bien que Tegnèr s'y exprime avec une rare indépendance et s'efforce d'échapper aux formules toutes faites, il ne nous est pas interdit de rechercher les lectures qui ont pu lui suggérer certains de ses jugements ou l'aider à préciser les articles de son credo philosophique et religieux.

Il est certain que Tegnèr doit beaucoup, ici encore, à la pensée germanique (39). Il se souvient de ses anciens maîtres et tout particulièrement de Kant, auquel il emprunte l'opposition entre entendement et raison (*Verstand* — *forstånd*, et *Vernunft* — *förnunft*). Il n'a pas oublié non plus les esthéticiens allemands et il critique le goût classique français et la conception rationaliste de l'art et de la littérature, à peu près comme il le faisait à leur suite dans ses cours d'esthétique. Les œuvres de Fichte ont sans doute fait mûrir en son esprit beaucoup des idées qu'il expose dans le discours : les *Traits essentiels du temps présent* et la *Contribution à la rectification du jugement du public sur la Révolution française* apportent sur Luther et sur la société contemporaine

des vues nouvelles dont Tegnèr fit son profit. Les *Discours à la nation allemande* nous présentent les langues germaniques comme des langues naturelles, propres à la méditation philosophique et religieuse, par opposition aux autres langues, inaptes à la pensée profonde, étrangères aux peuples qui les parlent comme des langues mortes dont on entretient artificiellement l'existence. La philosophie allemande y est désignée comme la fille de l'Evangile, tandis que les philosophes étrangers agissent sans aucune piété et supportent les conséquences de leur imprudence (40).

Mais rien ne permet d'affirmer que seules des lectures allemandes aient aidé Tegnèr à se dégager du goût littéraire français et de l'empreinte de nos « philosophes ». Reprenons sa critique des « Lumières ». A ses yeux les deux représentants de cette philosophie sont Voltaire et Frédéric II. Ces deux hommes méritent en effet la plupart des reproches que leur adresse Tegnèr. Les théistes contraignent trop souvent l'art et la littérature à n'être plus que de simples jeux de société. Ces deux hommes représentent-ils réellement, à eux seuls, tout notre XVIII^e siècle? (41) Tegnèr oublie-t-il que les hommes de ce siècle se flattaient d'être « sensibles »? On s'étonne de ne pas trouver à côté du nom de Voltaire celui de Diderot, que peut-être Tegnèr ne connaissait guère, ni surtout celui de Rousseau, qu'il n'ignorait certainement pas.

Tegnèr avait lu dans son enfance l'œuvre de Rousseau qui, en mainte occasion, se proclame protestant. Il avait peut-être aimé à feuilleter à nouveau la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* dans laquelle nous trouvons vers la fin des attaques contre l'Eglise catholique et des tirades contre les Philosophes. La *Nouvelle Héloïse* lui était certainement familière et il connaissait les propos de Julie qui se félicite « d'avoir été élevée dans une religion raisonnable et sainte qui, loin d'abrutir l'homme, l'ennoblit et l'élève, qui, ne favorisant ni l'impiété ni le fanatisme, permet d'être sage et de croire, d'être humain et pieux tout à la fois ». Cette même Julie fait en mourant une déclaration solennelle : « J'ai vécu et je meurs », s'écrie-t-elle, « dans la communion protestante qui tire son unique règle de la raison et de l'Ecriture (42). » Tegnèr enfin, qui s'intéressait vivement aux problèmes pédagogiques, n'ignorait pas l'*Emile* ni en particulier la *Profession de foi du vicairé savoyard*, dont le rationalisme est tempéré par le respect des choses saintes et l'admiration de l'Ecriture. Et Rousseau n'est que l'héritier d'une tradition genevoise qui tend à concilier la religion naturelle avec la religion révélée, la raison et la religion, c'est aux Trentin, Jacob Vernet, Marie Huber, que Rousseau doit de s'être « libéré de la philosophie » « en restant chrétien (43) ».

La religion de Tegnèr, semble-t-il, n'est pas fondée sur un attachement inébranlable au dogme luthérien; l'éloge de la religion luthérienne, tel qu'il le fait, n'est que celui de la religion pro-

testante, dans le sens le plus large du terme. Tegnèr emploie d'ailleurs le terme de protestantisme (44), rare en Suède ou en Allemagne, où l'on parle le plus souvent de la Réforme ou de la Réformation. Il se rattache, peut-être plus ou moins consciemment à cette tradition genevoise, religieuse modérément, attachée avant tout à la raison et libérale en politique. Mais Rousseau n'a pas l'esprit historique, il n'a pas eu l'occasion de porter des jugements sur Luther et sur la Réforme.

Par contre, Tegnèr a dû connaître un autre écrivain genevois, Mme de Staël, dont les idées et les opinions s'apparentent étroitement à celles qui s'expriment dans le *Discours* et les épigrammes *Les Langues*. Rien ne permet d'affirmer que Tegnèr se soit inspiré de *De l'Allemagne*, car les grandes lignes de sa doctrine sont fixées avant que cet ouvrage paraisse en Suède, et mainte page de *De l'Allemagne* a été suggérée par des conversations que Mme de Staël a eues avec les penseurs romantiques allemands; or Tegnèr a pu lire directement les œuvres allemandes de cette école. Toutefois il est certain que Tegnèr n'ignorait pas Mme de Staël; quand elle est venue en Suède, en compagnie de Schlegel, il a souhaité la rencontrer (45). Le livre *De l'Allemagne*, saisi en France et passé au pilon, a été réédité en Suède en 1813. Mais auparavant, Mme de Staël avait exposé ses idées dans les salons de Stockholm et l'attention des milieux lettrés avait été attirée sur l'ouvrage. Tegnèr, toujours attentif aux événements du « monde des poètes », a très probablement au moins feuilleté ce livre, qui avait valu à son auteur les rigueurs de la police impériale (46).

Comme Tegnèr, Mme de Staël admet que la religion, et plus spécialement la religion protestante, exerce sur la littérature, les arts et même la vie publique, une influence prépondérante; parlant des sentiments religieux qui sont « universels » dans l'Allemagne du Nord, elle affirme : « le caractère national en est empreint; et le génie des arts et de la littérature y puise toute son inspiration (47) ». C'est sur l'exposé de la pensée religieuse en Allemagne qu'elle fonde sa doctrine relative au développement de la philosophie allemande.

Mme de Staël a une conception de l'histoire infiniment proche de celle que Tegnèr expose dans son discours : tandis qu'il affirme que la liberté finira toujours par triompher, elle admet la perfectibilité indéfinie du genre humain. Tous deux ont les mêmes adversaires : les philosophes et les dévots. Tegnèr stigmatise le matérialisme des premiers et rejette leur doctrine fondée sur l'intérêt. Mme de Staël leur fait les mêmes reproches (48) (elle entend d'ailleurs par matérialisme le sensualisme de Condillac) et elle réprouve « la morale fondée sur l'intérêt personnel (49) » qu'elle croit spécifiquement française.

Elle est aussi hostile au catholicisme que Tegnèr, elle le croit

ennemi du progrès : « Le protestantisme devait donc suivre le développement et le progrès des lumières, tandis que le catholicisme se vantait d'être immuable au milieu des vagues du temps (50). » Luther était sans doute personnellement un fanatique, mais il fit œuvre de libérateur (51). L'essence du protestantisme, c'est « la réunion d'une foi vive avec l'esprit d'examen ». Elle dit des précurseurs de la Réforme : « Leur raison n'a point fait tort à leur croyance, ni leur croyance à leur raison; et leurs facultés morales ont toujours agi ensemble (52). » L'idéal de la vie religieuse, c'est un harmonieux équilibre entre l'esprit d'examen et la foi; « quand l'homme sort de l'examen plus religieux qu'il n'y est entré, c'est alors que la religion est invariablement fondée, c'est alors qu'il y a paix entre elle et les lumières et qu'elles se servent mutuellement (53) ».

Tegnèr et Mme de Staël prennent tous deux les termes de catholicisme et de protestantisme dans un sens très large qui comprend autre chose que les dogmes ou l'organisation confessionnelle : « Il y a dans l'esprit humain deux forces très distinctes : l'une inspire le besoin de croire, l'autre celui d'examiner. L'une de ces facultés ne doit pas être satisfaite aux dépens de l'autre : le protestantisme et le catholicisme ne viennent pas de ce qu'il y a eu des papes et un Luther; c'est une pauvre manière de considérer l'histoire, que l'attribuer à des hasards; ce sont des puissances morales qui se développent dans les nations parce qu'elles existent dans chaque homme (54). » Mme de Staël affirme : « De telles révolutions ne s'opèrent ni ne se détruisent par des raisonnements, elles appartiennent à la marche historique de l'esprit humain, et les hommes qui paraissent en être les auteurs n'en sont jamais que les conséquences (55). » De son côté, Tegnèr déclare que le grand homme est fils de son époque, il en est sans doute le fils aîné, il est le « fidéi-commissaire (56) ». Tous deux sont enfin d'accord pour reconnaître que l'apparition du protestantisme a transformé le catholicisme dans son essence. S'il existe encore, ce n'est guère que de nom. Tegnèr estime qu'il n'y a plus de pays catholique, au sens propre du terme, et Mme de Staël attribue à l'influence du protestantisme les quelques mérites qu'elle concède à l'Allemagne catholique. Aux yeux de Tegnèr, le catholicisme n'est plus qu'une « momie enrubannée qui est encore debout, mais qu'aucun souffle n'anime (57) », tandis que Mme de Staël le voit « désarmé », et lui attribue « la majesté d'un vieux lion qui faisait jadis trembler l'Univers (58) ».

Nul, enfin, parmi les écrivains de langue française, n'a plus lutté contre la tyrannie du goût classique, nul, après Rousseau, n'a plus contribué qu'elle à fonder ce que M. J. Texte appelle le *cosmopolitisme littéraire*. Elle traite J.-J. Rousseau de « Germain » (59), mais elle ne se sent guère elle-même plus française que germa-

nique. Et quand elle institue des comparaisons entre le français et l'allemand, elle ne manifeste aucune tendresse pour notre langue, qui, d'ailleurs, est aussi la sienne. N'est-elle pas quelque peu responsable des pointes que Tegnèr lance au français et des éloges qu'il décerne aux langues germaniques dans ses épigrammes? Le français, c'est pour elle la langue de la société, tandis que l'allemand est la langue de la nature, le français se prête admirablement à la conversation, l'allemand exprime plus volontiers des pensées graves et profondes, « le français est éminemment propre à la conversation (60) », mais on sent qu'il s'agit de la conversation mondaine (Tegnèr trouve notre langue « menteuse et complimenteuse ») : « en France on flatte plus qu'on ne ménage... la langue française n'est vraiment riche que dans les tournures qui expriment les rapports les plus déliés de la société ». Comparant l'allemand au français, elle écrit : « l'un doit peindre la nature, l'autre la société ». C'est bien là l'opposition marquée par Tegnèr entre le français « dame de compagnie » et l'allemand « vierge élevée dans la forêt ». « La langue allemande », écrit encore Mme de Staël, « a une gaité qui lui est propre, la société ne l'a point rendue timide et les bonnes mœurs l'ont laissée pure (61) ».

En conversation, l'allemand, d'après Tegnèr, est une langue moins claire et moins brillante que le français, elle est trop lente enfin : on ne se rappelle plus le début de la phrase quand on en entend la fin. Mme de Staël déclare de son côté que jamais on ne pourrait « faire aller les mots allemands du train de la conversation française ». Elle critique la construction allemande qui rend impossibles les bons mots et les traits brillants : « l'allemand se prête beaucoup moins à la précision et à la rapidité de la conversation. Par la nature même de sa construction grammaticale, le sens n'est ordinairement compris qu'à la fin de la phrase. Ainsi le plaisir d'interrompre, qui rend la conversation si animée en France, et force à dire si vite ce qu'il importe de faire entendre, ce plaisir ne peut exister en Allemagne, car les commencements de phrases ne signifient rien sans la fin; il faut laisser à chacun tout l'espace qu'il lui convient de prendre; cela vaut mieux pour le fond des choses, c'est aussi plus civil, mais moins piquant (62) ».

L'allemand semble au contraire à Mme de Staël une langue poétique, tandis que le français est rebelle à la poésie, parce que la langue française n'est pas rythmée : « chez les nations étrangères », estime-t-elle, « la versification est beaucoup plus naturelle et plus facile qu'en France, où les véritables poètes sont obligés d'écrire en prose (63) ». Tegnèr, de son côté, n'entend pas la cadence de nos vers français. Enfin, tandis que Tegnèr invite le suédois à se débarrasser du fard étranger qui couvre son visage, Mme de Staël consacre un chapitre assez sévère aux « étrangers qui veulent imiter l'esprit français (64) ».

Ainsi, alors même qu'il s'efforçait d'arracher la Suède au joug exclusif du goût français, qu'il critiquait avec une sévérité quelque peu injuste nos philosophes du XVIII^e siècle, Tegnér a peut-être été aidé dans sa tâche par les remarques des grands écrivains genevois, Rousseau et Mme de Staël, qui, bien qu'ils se soient trouvés à mi-chemin entre la France et l'Allemagne, et qu'ils aient cherché, eux aussi, à se libérer des formules classiques, n'en sont pas moins des écrivains de langue française.

*
**

Pour qui étudie les rapports de Tegnér avec la culture française, le discours prononcé au Jubilé de Luther et les épigrammes *les Langues* marquent une étape importante. Depuis longtemps déjà, Tegnér s'était détaché de ses premiers maîtres, Voltaire, Rousseau et les lyriques gustaviens, disciples de nos littérateurs. A maintes reprises il avait fait connaître à ses professeurs, puis à ses disciples de Lund, ses opinions nouvelles sur le goût classique, comme sur la Révolution française. Mais cette fois, solennellement, dans une circonstance mémorable, il répudiait le goût classique, il revendiquait pour chaque peuple le droit de choisir des formes d'art appropriées à son génie et invitait les Suédois à se délivrer des influences étrangères, ou plus précisément du joug français qui, jusqu'ici, avait pesé sur leur langue et leur littérature. Dans le domaine politique, il stigmatisait les excès sanglants de la Révolution française.

Mais la condamnation, pour être brutale, n'était pas totale. Les leçons essentielles n'avaient pas été perdues. Disciples pendant de longues années des philosophes français, les Suédois n'avaient pas le droit d'oublier que la clarté est une des qualités essentielles de la pensée. S'ils étaient écœurés par les émeutes dont la France avait été le théâtre, les Suédois ne devaient pas mépriser l'idéal de liberté qui avait animé les Français. Condamner les déformations d'une doctrine, ou les excès auxquels s'étaient laissé aller les partisans d'un idéal, cela ne signifie pas aux yeux de Tegnér rejeter les principes sains de cette doctrine, ni répudier définitivement cet idéal, cela signifie encore moins se jeter dans les rangs du parti adverse et adorer ce que l'on a brûlé.

Dans le discours, on retrouve ce trait essentiel du génie tegnérien, le désir de concilier ou de réconcilier les doctrines ou les partis en apparence les plus opposés; ici c'est la foi qui doit s'accorder avec la raison, la clarté ne doit pas régner en impie et chasser du cœur humain le sens du mystère, la liberté n'est incompatible ni avec l'ordre, ni avec les traditions nationales. Tegnér ne veut plus que les vétérans de l'Upplysning se heurtent avec les phos-

phoristes épris du romantisme et admirateurs du passé national. Tous devraient trouver un terrain d'entente, car ils sont luthériens et Suédois; or la clarté et la liberté sont des vertus suédoises et luthériennes qui n'excluent ni la foi ni l'attachement aux traditions nordiques.

Mais, à vouloir à tout prix concilier des adversaires farouches, on risque surtout de s'isoler, on risque de construire une doctrine qui, pour être généreuse, manque d'harmonie et de précision. Tegnèr ne réussit jamais à créer dans le monde des lettres le tiers-parti de ses rêves. Et si sa doctrine politique le rattache au mouvement libéral, il sera pendant le reste de sa carrière littéraire un indépendant, Gustavien repentant qui n'accepte que par moments et comme à regret de faire quelques concessions au goût du jour et d'adopter certains articles du credo romantique. Ces hésitations, cette doctrine incertaine, gênent Tegnèr quand il cherche à formuler ses idées théoriques; elles lui nuisent quand il crée, et certaines de ses plus grandes œuvres, comme la *Saga de Frithiof*, en ont sans doute quelque peu souffert.

CHAPITRE VII

L'INFLUENCE DU ROMAN FRANÇAIS SUR L'ŒUVRE ÉPIQUE DE TEGNÈR

Dans la seconde partie de sa carrière littéraire, Tegnèr se détourne quelque peu de la poésie lyrique pour écrire plusieurs œuvres narratives. Ces quelques poèmes, *les Enfants de la Première Communion*, *Axel*, la *Saga de Frithiof*, *l'Epousée à la couronne*, bien qu'elles nous transportent en des époques assez différentes et nous présentent des personnages de conditions diverses, ont un caractère commun; il sont tous profondément suédois, soit qu'ils évoquent le passé nordique, soit qu'ils exaltent les croyances religieuses et les coutumes populaires de la Suède.

Néanmoins Tegnèr, même quand il choisit ses sujets dans le cadre des traditions suédoises, ne peut oublier ni sa culture classique, ni les lectures qu'il a faites; même quand il est le poète national de la Suède, Tegnèr reste un écrivain européen. *Les Enfants de la Première Communion* et *l'Epousée à la couronne* sont des idylles bourgeoises, et l'on se convainc facilement en les lisant que Tegnèr n'ignorait pas la *Luise* de Voss, ni *l'Hermann et Dorothee* de Goethe. Dans *Axel* et dans la *Saga de Frithiof*, par contre, l'action prend une tournure romanesque et l'auteur se souvient sans doute ici de plusieurs romans sentimentaux parus hors des frontières de la Suède, à la fin du siècle précédent ou au début du XIX^e siècle.

Jusqu'ici on a surtout souligné l'influence exercée par des poètes ou des philosophes sur *Axel* ou sur la *Saga de Frithiof* (1), mais on ne s'est pas demandé si Tegnèr n'avait pas lu avec fruit certains romans, ni développé de préférence des thèmes familiers aux conteurs du XVIII^e siècle ou de l'époque préromantique. Cependant quelques critiques ont relevé dans le premier chant de la *Saga de Frithiof* plusieurs traits qui rappellent le début de *Paul et Virginie* (2). Dans la période où Tegnèr se préparait à écrire *Axel* et la *Saga de Frithiof*, il semble certain qu'il a lu d'autres romans, et en particulier d'autres romans français, et que ses sou-

venirs l'ont guidé, sans même peut-être qu'il en eût conscience, dans la composition de ses poèmes épiques (3).

En écrivant *Axel*, Tegnèr conservait une entière liberté d'invention, puisque la matière avait été choisie et pour ainsi dire créée par lui-même. Il n'en est pas de même pour la *Saga de Frithiof*. Ici Tegnèr suit assez fidèlement l'anecdote qui lui est fournie par une Saga islandaise, *Frithiof hinn fraekne* (*Frithiof le hardi*) et l'on constate qu'à aucun moment, si l'on excepte toutefois la harangue que tient à la fin du poème le grand prêtre de Balder, Tegnèr ne modifie les éléments essentiels de l'action, telle qu'elle se déroule dans le récit islandais.

Cette fidélité au texte ancien ne rend pourtant pas improbable l'influence d'auteurs modernes sur l'œuvre de Tegnèr. Remarquons d'abord que Tegnèr n'admet pas la possibilité de faire entrer dans un poème moderne un mythe ancien sans y apporter de sensibles modifications (4). Et le choix même qu'a fait Tegnèr prouve qu'il agissait avec prudence et même avec timidité quand il proposait à ses lecteurs une saga islandaise. Le récit qu'il a adapté à l'usage des lecteurs contemporains, appartient à une époque relativement récente (5); il occupe une place si particulière dans l'histoire de la littérature islandaise que, selon l'avis de plusieurs historiens, il n'est pas d'origine autochtone, mais c'est simplement une transposition islandaise d'un récit venu du continent européen, voire même de l'Orient. Tegnèr craint en effet d'effaroucher son public; il tient, avant tout, à rendre accessible au public une légende ancienne, mais il ne cherche nullement à écrire un poème barbare. Aussi emploie-t-il tous les raffinements dont dispose la littérature moderne pour présenter ses héros, et il leur prête bien souvent des dispositions morales plus proches des nôtres que n'étaient sans doute celles des anciens Vikings. Par là même, il laisse agir sur son poème les influences des grandes œuvres littéraires dans l'admiration desquelles son propre goût s'est formé.

Il est peut-être malaisé de dire avec précision dans quelle mesure un Rousseau, un Bernardin de Saint-Pierre (6), un Chateaubriand (7) ont exercé, chacun pour sa part, une action sur la composition d'*Axel* ou de *Frithiof*. Par contre, on peut reconnaître, en relisant *Frithiof*, quelques-uns des thèmes essentiels de la littérature romanesque au XVIII^e siècle, et plus particulièrement de l'école préromantique française. C'est peut-être parce qu'il les retrouvait dans l'intrigue de la *Saga de Frithiof* que Tegnèr a choisi cette œuvre tardive et peu connue de la littérature islandaise et qu'il en a fait une œuvre nordique et antique par son cadre, mais moderne et européenne par ses développements psychologiques, moraux et religieux.



La romance d'*Axel* et la *Saga de Frithiof* contiennent l'une et l'autre l'histoire de deux amants. Dans les deux cas, il s'agit d'une aventure que les circonstances viennent sans cesse contrarier. Le thème des amours contrariées se retrouve dans les romans de toutes les époques, mais au XVIII^e siècle les écrivains essaient de faire admettre que rien ne doit arrêter la marche de l'amour; seuls d'insupportables préjugés peuvent se mettre en travers du chemin que suivent les amants.

Le premier des préjugés est celui de la naissance, c'est lui qui éloigne Saint-Preux de Julie, Paul de Virginie, et qui sépare les deux amants de la *Chaumière Indienne*. C'est aussi un préjugé de caste qui défait les tendres projets formés par Frithiof et par Ingeborg. Comme Julie, Ingeborg commence par se soumettre, mais Frithiof ne s'incline pas plus que Saint-Preux. Frithiof pourtant finira par l'emporter, alors que souvent, dans les romans du XVIII^e siècle, c'est la raison qui succombe et l'idylle s'achève en drame.

La religion est aussi un obstacle que les amants ont grand peine à vaincre. Les rationalistes du XVIII^e siècle ont condamné en particulier l'institution des vœux monastiques, reprenant à leur compte une vieille croisade menée par la Réforme contre les couvents. Diderot écrit vers 1770 *La Religieuse*, mais cette œuvre n'est connue que d'un petit nombre d'initiés, car elle n'est pas publiée avant 1796. Mais en 1770 La Harpe présente dans son drame *Mélanie* les malheurs d'une jeune religieuse dont le cœur était voué à un amour profane. En 1778, Marmontel, auteur aujourd'hui bien oublié, mais fort populaire à la fin du XVIII^e siècle, publie son épopée en prose *Les Incas* (8). Cette œuvre, dédiée à Gustave III, porte comme épigraphe une citation de Fénelon, dans laquelle l'archevêque de Cambrai condamne le fanatisme. Et un épisode particulièrement développé (9), l'histoire de Cora, raconte les amours malheureuses d'une vierge, vouée au culte du Soleil, et d'un seigneur espagnol, Alonzo. Chateaubriand, dans ses jeunes années, était un impie, et il est probable que la première version de *René* contenait encore une condamnation des vœux monastiques. Dans *Atala*, nous retrouvons le motif du vœu malheureux qui sépare les amants. Sans doute le Père Aubry peut-il persuader la jeune sauvage qu'elle a agi comme une ignorante et qu'elle a commis un excès de zèle, mais il la relève trop tard de son vœu, quand l'irréparable est accompli (11).

Tegnér réprouvait en bon luthérien l'institution monastique, et dans le discours prononcé pour le Jubilé de Luther, il présente toujours le cloître comme le symbole de la superstition et comme la prison de la pensée. Il a été très frappé par l'histoire d'Héloïse

et d'Abélard, qu'il connut sans doute par le poème de Pope (12). Dans les *Ruines du cloître* il refuse d'admettre que le sacrifice consenti par les religieuses puisse vraiment plaire au ciel. Il met en scène une nonne de 17 ans qui, assise sur une borne, à l'ombre des grands chênes, se souvient nuit et jour des jeux de son enfance, ses mains égrènent sans cesse le chapelet, ses lèvres murmurent des *Avé*, mais tandis que ses pensées tentent de s'élever vers le Christ, ses sens la rattachent à la terre, elle se souvient de son amant!

« Den blinda vantron med forfärlig hand
vigt in dess vår åt himmelen och döden.
Hvad voro mot ett radband, hjertas band,
mot himlens ära, hvad var menskonöden? (*) »

Tegnèr s'indigne et s'étonne :

« Hvi ger religionen ej sin dotter tröst?
Hvi hör ej Christi mor dess bön, som klagar?
Ack! hvi så syndig blef naturens röst?
Och hvi så hårda blefvo himlens lagar? (**) »

Mais au XVIII^e siècle, peut-être parce qu'ils craignaient la censure royale, ou encore parce qu'ils voulaient rendre plus fréquentes leurs attaques contre les préjugés sociaux ou religieux, les écrivains aimaient à les présenter dans le cadre d'une anecdote exotique. Montesquieu avait donné le modèle du genre dans ses *Lettres Persanes*, Voltaire avait porté ce procédé littéraire à sa perfection. Quand Marmontel nous raconte l'histoire de Cora, prêtresse du soleil, nous devons bien admettre qu'il pense aux religieuses de son pays. Tegnèr n'oublie pas Héloïse ni la petite nonne de *Klosterruinerna* quand il nous représente l'injuste claustration dont Ingeborg est la victime. Comme la religieuse de Diderot, comme Cora (12), Ingeborg est mise dans l'enceinte sacrée parce que sa famille a décidé ainsi et sans qu'elle-même ait été consultée. Comme Cora, elle se résigne à son sort, mais elle sait bien, comme sa sœur indienne, que la captivité dont elle souffre tant est due à l'intervention arbitraire des hommes dans les affaires du dieu; celui-ci ne peut condamner l'amour que deux êtres se sont mutuellement voué :

(*) « L'aveugle superstition, de sa main effroyable, l'a vouée, en son printemps, au ciel et à la mort. Que valaient, comparés à un chapelet, les liens du cœur, que pesait une humaine détresse auprès de l'honneur divin? » — *Klosterruinerna*, S. S. I, 174, str. 10.

(**) « Pourquoi la religion n'apporte-t-elle pas à sa fille la consolation? Pourquoi la mère du Christ n'exauce-t-elle point la prière de celle qui gémit? Ah! pourquoi la voix de la nature nous guide-t-elle si ardemment vers le péché? Pourquoi les lois du ciel sont-elles si dures? » — *Klosterruinerna*, S. S. I, 175, str. 14.

« Valhalls Gudar
 ej älska mig, jag har förtörnat dem.
 Den höge Balder i hvars skygd jag vistas
 är förolämpad, ty en mensklig kärlek
 är icke helig nog för Gudars blickar,
 och jordens glädje far ej våga sig
 inunder hvalfven der de allvarsamma,
 de höga Makter ha sin boning fäst.
 Och likafullt, hvad är mitt fel, hvi vredgas
 den fromme Guden öfver jungfruns kärlek?
 är han ej ren som Urda's blanka våg,
 ej oskuldsfull som Gefions morgondrömmar?
 Den höga solen vänder icke bort
 från tvenne älskande sitt rena öga,
 och dagens enka, stjernenatten, hör
 midt i sin sorg med glädje deras eder.
 Hvad som är lofligt under himlens hvalf,
 hur blef det brottsligt under tempelhvalfvet? (*) »

Si, dans sa douceur féminine, Ingeborg demeure dans le doute, Frithiof ne peut hésiter un seul instant, il n'y a pas de véritable opposition entre les amours légitimes et le respect dû à Balder; le chaste et fidèle amant de Nanna ne saurait réprouver la constance de deux amants, même s'ils profanent l'enceinte du temple, même si la prêtresse s'enfuit (13). La faute repose tout entière sur le frère d'Ingeborg, qui abuse des privilèges religieux attachés à son rang. Frithiof n'a aucun scrupule à se mettre avec son Ingeborg à l'abri du « couteau du sacrifice que brandit ce royal hypocrite ». Et Frithiof le révolté appellera plus tard ce « prêtre couronné » le « roi des incendiaires qui a vendu sa sœur (14) ».

Ainsi la *Saga de Frithiof*, œuvre profondément religieuse et constructive, contient aussi des négations : avant que le second temple de Balder se dresse dans sa splendeur et sa perfection, il faut que l'ancien édifice s'écroule au milieu des flammes. Le mauvais prêtre doit être chassé pour faire place au sage, et la superstition, que haïssait le XVIII^e siècle, sera bannie, pour que puisse commencer le règne de la religion.

(*) « ...Les dieux du Valhall ne m'aiment pas, je les ai offensés. Le grand Balder, sous la protection duquel je vis, est outragé, car un amour humain n'est pas assez saint pour le regard des dieux et les joies terrestres n'osent pas se risquer où les hautes et graves puissances ont fixé leurs demeures. Et pourtant quelle est ma faute? pourquoi ce dieu plein de vertus est-il irrité par l'amour d'une vierge? N'est-il pas pur comme les vagues brillantes d'Urda, innocent comme les rêves que Gefion fait au matin? Le puissant soleil ne détourne point son regard pur quand il aperçoit deux amants, et la veuve du jour, la nuit étoilée, écoute avec joie leurs serments au milieu de son deuil. Ce qui est permis sous la voûte des cieux, comment est-ce devenu un crime sous la voûte du temple? » — *Frithiofs Saga*, Chant VIII, v. 25-42. S. S. V, 49.



Si la société met obstacle au bonheur des amants, la nature les console et ils s'y réfugient avec délices. Les romanciers n'ont pas oublié la leçon de leur maître Rousseau et Tegnèr s'en souvient, lui aussi.

Frithiof et Ingeborg sont camarades d'enfance. Leur amitié se transforme peu à peu en amour, tandis qu'ils grandissent au sein d'une nature accueillante. L'opulence du jardin qui voit se développer leur beauté et leur vertu a quelque peu étonné les critiques au temps même où parut la *Saga*. Comment pouvait-on rêver en Scandinavie d'un cadre aussi somptueux? En vérité, on chercherait en vain dans la *Saga* islandaise des détails sur l'enfance de Frithiof, et Tegnèr a lui-même trouvé son modèle dans un des romans exotiques les plus populaires au temps de sa jeunesse, *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre.

Que l'on compare la présentation de Paul et de Virginie aux sept premières strophes de la *Saga de Frithiof*. Dans les deux récits, les héros nous sont montrés une première fois ensemble comme si l'œil tout d'abord ne parvenait pas à les séparer, puis le charme déjà très masculin de l'adolescent contraste avec la beauté délicate de la jeune fille, enfin le poète suédois, comme le romancier français, décrit l'attitude des deux amis et les montre une seconde fois étroitement unis. Bernardin de Saint-Pierre, avec une grâce un peu mièvre (15), compare ses deux héros au groupe des Gémeaux, ou encore aux enfants de Niobé (16). Tegnèr transpose ces visions dans le style nordique; quand il danse avec Ingeborg au clair de la lune, Frithiof ressemble au roi des Aulnes qui entraîne sa jeune épouse (17); le héros islandais aime d'ailleurs à s'identifier avec Balder, tandis qu'il rappelle à Ingeborg le souvenir de Nanna.

L'existence que mènent, dans l'enclos de Hilding, Frithiof et Ingeborg, ressemble fort à la vie de Paul et Virginie dans l'heureuse nature des Iles. Tandis que Paul est excellent pêcheur et nageur hardi (18), Frithiof est un chasseur intrépide et il sait à merveille gouverner son voilier; tous deux méritent l'admiration un peu effrayée de leurs compagnes. Ils sont de galants chevaliers servants, ils vont chercher les nids au sommet des arbres ou ils cueillent des fruits dans les bois afin de les apporter à leurs amies (19). Le soir, Paul et Virginie lisent parfois à la lampe quelques passages de l'Evangile et on leur enseigne une théologie simple et aimable (20). Et Tegnèr nous dit :

« Men läste han i vinterqväll
vid eldsken ifrån spiselns häll

en sång om strålande Valhalla,
om Gudar och Gudinnor alla, (*) »

La jeunesse s'écoule vite; Bernardin de Saint-Pierre le remarque en regardant Virginie : « Sa taille était déjà plus qu'à demi formée », et Tegnér s'en aperçoit aussi quand il décrit Ingeborg : « Voici que paraît une vierge dont la poitrine s'épanouit. »

Bernardin de Saint-Pierre nous raconte le premier émoi de l'amour dans une scène que la gravure a rendue populaire : avec pudeur Paul emporte dans ses bras Virginie pour lui faire franchir une rivière impétueuse. Celle-ci oublie la peur que lui inspirait le torrent, et Paul se sent fier et doucement troublé de porter entre ses bras la jeune fille. Frithiof connaissait des joies toutes semblables :

« Det fans ej bäck, hur strid han var,
hvaröfver han ej Ingeborg bar (**). »

Pour que se conservât plus longtemps le souvenir de leur amour, Paul et Virginie avaient planté deux arbres qui poussaient côte à côte. Un ami était venu y graver des vers latins (21). Frithiof avait taillé sur le tronc d'un bouleau deux runes enlacées,

« De runor gro med fröjd och gamman,
liksom de ungas hjertan samman (***) »

L'adolescence est l'âge des aspirations imprécises, le temps où l'âme est envahie par le « vague des passions ». René rêve d'être enlevé par ces « orages désirés qui l'emporteront dans les espaces d'une autre vie ». Axel souhaite, lui aussi, d'être entraîné loin sur le « char des nuages ».

Blessé, resté derrière ses compagnons qui se battent, Axel rencontrera Maria, la petite Russe au cœur sauvage qui soignera ses plaies et l'entourera de tendres attentions. Ainsi l'orpheline et le guerrier blessé seront heureux, tout seuls dans la nature, jusqu'au moment où un impérieux devoir oblige le jeune Suédois à rejoindre l'armée. Et le lecteur français qui admire dans *Axel* les « nuits » de Tegnér (22), se rappelle la destinée de Chactas et de l'orpheline Atala, la vierge des dernières amours, qui surgit au milieu de la nuit (23), et l'idylle sans cesse troublée que vivent les enfants de deux tribus ennemies, dans la solitude de la forêt tropicale. Loin

(*) « Mais s'il lisait, les soirs d'hiver, à la lueur du foyer, un chant qui célébrait l'éclatant Valhalla, tous les dieux et toutes les déesses... » — *Frithiofs Saga*, Chant I, str. 17, S. S. V, p. 8.

(**) « Il n'existait pas de rivière, si impétueuse fût-elle, que Frithiof ne fût franchir à Ingeborg. » — *Frithiofs Saga*, Chant I, v. 41-2, S. S. V, p. 7.

(***) « les runes grandirent joyeusement ensemble, comme faisaient les cœurs des deux jeunes gens ». — *Ibid.*, v. 107 et 108, p. 9.

des hommes qui veulent rompre leur union, Frithiof va rejoindre Ingeborg dans le silence du bois sacré et ils goûtent quelques heures d'un bonheur trop fragile.

Quand Saint-Preux voit que son malheur est consommé, il s'embarque sur une frégate anglaise. Quand René essaye d'échapper à ses rêveries douloureuses, il se distrait en découvrant le monde. Frithiof à qui Ingeborg vient d'être arrachée se rappelle qu'il est Viking et court les aventures sur la nef Ellida. Dans le spectacle du monde, l'amant malheureux cherche une consolation. Mais c'est surtout l'aspect mélancolique des ruines qui attire nos malheureux pèlerins. Voici les impressions de René à qui est révélée la grandeur du monde antique : « Je visitai d'abord les peuples qui ne sont plus, je m'en allai, m'asseyant sur les débris de Rome et de la Grèce, pays de forte et ingénieuse mémoire, où les palais sont envahis dans la poudre et les mausolées des rois cachés sous les ronces. Force de la nature et faiblesse de l'homme ! un brin d'herbe perce souvent le marbre le plus dur de ces tombeaux que tous ces morts, si puissants, ne soulèveront jamais !

Quelquefois une haute colonne se montrait seule debout dans le désert, comme une grande pensée qui s'élève par intervalles dans une âme que le temps et le malheur ont dévastée (24). »

Frithiof veut entraîner Ingeborg dans sa fuite, il lui décrit la Grèce :

« Ett mäktigt slägte bodde fordom der
och höga Gudar uti marmortempel.
Nu stå de öfvergifna, gräset frodas
å öde stigar, och en blomma växer
ur runorna som tala forntids vishet,
och smärta pelarstammar grönska der
omlindade af söderns rika rankor (*). »

A son retour d'exil, l'amoureux retrouve avec émotion les lieux où jadis il a aimé, il a rêvé. Saint-Preux recherche à Meillerie les « monuments de la passion ». Mais sa promenade n'est pour lui, comme pour Julie, qu'une cause d'amertume et il s'en retourne, tout gémissant. Tandis que la nef Ellida le ramène vers son pays natal, Frithiof se représente en esprit des lieux auxquels tant de souvenirs l'attachent. Mais la méchanceté des hommes a détruit tout ce qui est cher à Frithiof, et le héros s'éloigne, amer et déçu.

Pour ces amants qui se rencontrent le plus souvent la nuit, à la clarté de la lune, l'amour est frère de la mort, le bonheur qui

(*) « Un peuple puissant y habitait jadis, et de hautes divinités demeuraient dans des temples de marbre. Ces temples, maintenant, sont abandonnés, l'herbe grandit sur les parvis et une fleur croît sur les runes qui disent la science des anciens âges et les sveltes fûts des colonnes verdoient, enlacés par les ronces éclatantes du Sud. » — *Frithiofs Saga*, Chant VIII, S. S. V, 55, v. 213-219.

leur semble à la fois si proche et si lointain ne saurait s'épanouir que dans un monde meilleur. Écoutons Atala : « Ce bonheur, j'y touchais et je ne pouvais en jouir. Quel dessein n'ai-je point rêvé! quel songe n'est point sorti de ce cœur si triste! Quelquefois, en attachant mes yeux sur toi, j'allais jusqu'à formuler des désirs aussi insensés que coupables : tantôt j'aurais voulu être avec toi la seule créature vivante sur cette terre; tantôt sentant une divinité qui m'arrêtait dans mes horribles transports, j'aurais désiré que cette divinité se fût anéantie, pourvu que, serrée dans tes bras, j'eusse roulé d'abîme en abîme avec les débris de Dieu et du monde (25). »

Et Frithiof reprend en écho :

« Till himlen mera än till jorden
min kärlek hör, försmå ej den.
I himlen är han ammad vorden
och längtar till sitt hem igen.
O den som ren deruppe vore!
O den som nu med dig fick dö,
och segrande till Gudar fore
i famnen på sin bleka mö! (*) »

Frithiof imagine leur bonheur au Valhalla. Ingeborg emplirait la coupe de Frithiof « d'hydromel à l'écume d'or » et Frithiof lui dresserait un « pavillon de feuillage à la pointe d'une île, sur le bord d'une baie aux sombres eaux bleues (26) ».

L'aventure de Frithiof et d'Ingeborg s'achève heureusement; séparés par un tragique malentendu, Axel et Maria se livrent, sans se reconnaître, un combat meurtrier, tout comme Chactas cause, sans le vouloir, la mort d'Atala. Les deux récits se terminent par des funérailles simples et poignantes au sein de la nature, bien loin des hommes. Mais on trouve encore plus de pompe religieuse et moins de solitude dans la mise au tombeau d'Atala que dans l'ensevelissement de Maria. Et l'on songe à un autre couple qui, lui aussi, vécut amoureusement loin des hommes, à Manon et à des Grieux. Tegnér s'est souvenu peut-être du chevalier qui creusa lui-même la tombe de sa belle, y demeura pour prier, le froid le figea dans l'attitude de l'oraison, et il serait mort, comme meurt Axel, si on ne l'avait contraint à s'éloigner du lieu où repose sa maîtresse.

(*) « Mon amour appartient au ciel plus encore qu'à la terre, ne le dédaigne point. C'est au ciel qu'il a été nourri et il aspire à retourner vers sa patrie. Heureux celui qui serait déjà arrivé là-haut! Heureux celui qui, en cet instant, pourrait mourir avec toi et monter triomphant vers les dieux entre les bras de sa pâle fiancée. » — *Frithiofs Saga*, Chant VII, str. 12, S. S. V, pp. 43-44 (27).



Axel et Frithiof sont les fils spirituels de Saint-Preux, les frères de Werther et des héros de l'époque préromantique. Ne peut-on pas appliquer aux deux personnages de Tegnér cette définition que M. Daniel Mornet a donnée des figures du roman sentimental à la fin du XVIII^e siècle. « Pour eux comme pour Rousseau, le sens de la vie, la raison de vivre et au fond la règle de vie, c'est de chercher un objet d'amour et de s'y livrer tout entier. Tout ce que peut faire la raison, c'est, quand il le faut, dévier ou tenter de faire dévier l'amour des objets défendus vers des objets permis, vers des enfants, vers un foyer, vers Dieu... (28). » Ce même critique constate que l'on trouve dans *La Nouvelle Héloïse* un curieux mélange d'exaltation causée par les élans de l'amour, de vertueuse prédication et d'efforts vers la perfection religieuse. Ce roman est, à ses yeux, « la première grande œuvre vraiment lyrique de notre littérature ».

Beaucoup de ces remarques pourraient être répétées à propos de la *Saga de Frithiof*; sans doute les héros s'abandonnent à la passion, mais ils ne sont pas inaccessibles au remords, ils se posent sans cesse les cas de conscience les plus épineux. Si avec la *Nouvelle Héloïse* la morale et la religion pénètrent dans le roman, Tegnér les fait entrer avec sa Saga dans le domaine du poème épique. Et la *Saga de Frithiof* est d'ailleurs beaucoup plus lyrique qu'épique. Sans doute Tegnér ne recourt-il pas au procédé du roman épistolaire, parce qu'un tel mode d'exposition conviendrait mal au développement d'une légende antique. Mais la Saga contient une série de monologues où chacun des deux personnages vient à son tour exposer ses espoirs, ses joies ou ses angoisses. Certains chants, tels que le *Bonheur de Frithiof* ou la *Plainte d'Ingeborg* sont entièrement remplis par ces épanchements lyriques.

La principale épreuve à laquelle est soumise la vertu de Frithiof ressemble d'ailleurs singulièrement à celle dont Saint-Preux doit triompher. Quand Saint-Preux arrive dans la maison de Monsieur de Wolmar, il découvre chez le mari de Julie une indulgence, des qualités humaines, une confiance illimitée qui rendent une trahison tout à fait odieuse. Tegnér rencontre dans la Saga un motif analogue. Frithiof doit se rendre chez le roi Ring, mari d'Ingeborg. Mais Tegnér transforme la Saga afin de faire du roi Ring un Wolmar nordique (29). Il s'efforce de le rendre sympathique, lui enlevant la cupidité que lui attribue la Saga, lui donnant la sagesse, la perspicacité, la bonté. Dès le premier instant, le vieil époux a reconnu son ardent rival, il ne le fait point chasser, il lui permet de s'installer à son foyer, il se livre à sa merci, tant sa confiance est illimitée; puis, édifié par la générosité

de Frithiof, il hâte l'heure de sa mort afin de permettre aux deux amants de trouver le bonheur.

Frithiof nous rappelle souvent Saint-Preux et ses frères spirituels Werther et certains héros du romantisme français. Volontiers il se prendrait pour une victime que le destin poursuit injustement et que la société réprouve. Il supporte la vie comme un trop lourd fardeau et il appelle de ses vœux la mort. Accablé par les rigueurs du sort, au lieu d'obéir à la loi austère du devoir, comme font Julie ou Ingeborg (30), il se sent prêt à la révolte (31). Quand Ingeborg n'est plus là pour le conseiller et le calmer, il allume par un geste inconsidéré l'incendie qui détruira le temple de Balder. Mais Frithiof est néanmoins fort différent de Saint-Preux et des héros marqués par le destin. S'il s'abandonne à la passion et cède quelquefois à la colère, il ne supporte pas son sort avec fatalisme, ce n'est point un être passif qui se contente de déplorer son malheur. Il est de ceux qui ont dit à la Norme : « Tu céderas. » Frappé par le sort, il cesse vite de se lamenter et il agit. Il est sensible, comme les héros du XVIII^e siècle, mais il reste un Viking.

..

Les hommes qui entourent Frithiof sont aussi des Vikings. Tegnér nous les montre parfois durs, orgueilleux, vindicatifs. Que l'on songe, par exemple, au portrait des deux rois, frères d'Ingeborg (32). Tegnér dépeint avec complaisance les rudes et merveilleux combats que se livrent les berserker, ces preux du Nord. Nous suivons Frithiof et ses compagnons sur les flots que hantent les trolls, ennemis du navigateur. Le *Vikingabalk* nous met au courant des lois et coutumes qui règlent la vie à bord de la nef Ellida. Les discours des vieux sont meublés de proverbes qu'ils empruntent à l'Håvamål (33). Des allusions constantes à la mythologie du Nord nous rappellent le souvenir de Thor, de Balder et de Freja. Les dieux communiquent à Frithiof leurs conseils, aux lueurs d'une aurore boréale. On ne nous épargne même pas les coutumes étranges, et nous assistons avec étonnement à la drapa du viking, dont la saga islandaise ne faisait pas mention (34).

Et pourtant, en lisant la *Saga de Frithiof*, nous n'avons guère l'impression d'être transportés au sein d'une société primitive et barbare. Bien souvent au contraire nous croyons évoluer dans le monde de l'idylle. Le royaume d'Helge est une Salente du Nord, où vivent des agriculteurs, un peu rudes, mais paisibles et vertueux comme les premiers habitants de la Suède tels que les dépeint la *Svea*. Quand on lit la description de l'héritage que Torsten Vikingsson laisse à son fils (35) ou celle des domaines du roi Ring, ou qu'on assiste à la réception que le souverain réserve à Frithiof (36),

on imagine les anciens Scandinaves comme de paisibles agriculteurs menant une vie opulente et simple au sein d'une société patriarcale. Ces libres paysans du Nord ressemblent plus aux Suisses qui habitent les domaines de M. de Wolmar (37) qu'aux vassaux du roi Ring décrits par le conteur islandais.

On trouve encore dans le poème suédois une idylle politique, des hommes libres prennent en commun leurs décisions au ting, et leur action s'exerce toujours en faveur du droit (38); plus loin les soldats-citoyens, frères des guerriers de *Svea*, élisent leur roi, au fracas des boucliers, et ils choisissent comme chef le meilleur, Frithiof. Celui-ci, qui ne nourrit aucune ambition, refuse, puis, dans l'intérêt général, il accepte le rôle de régent. Ainsi un peuple libre, encore tout proche de la nature, dirige ses destinées et, par sa sagesse, mérite le bonheur.

*
**

Les élans de la passion, les triomphes de la vertu, les consolations de la nature ne suffisent pas à remplir l'âme insatiable de Julie et de Saint-Preux. La *Nouvelle Héloïse* est, selon l'expression de M. Mornet, « la première fiction religieuse de la littérature française » (39). Chateaubriand, qui recueille l'héritage de Rousseau dans son *Atala*, ne peut, lui non plus, se contenter de peindre des êtres simples et vertueux qui s'aiment dans le sein d'une nature somptueuse, il faut que son récit s'achève par une prédication. Julie essaie de convertir M. de Wolmar, mais en vain (40); Atala veut que Chactas partage sa foi chrétienne, Ingeborg amène Frithiof sur la voie du repentir et de la « réconciliation ».

Chateaubriand aimait à placer ses récits en une époque où un peuple commençait à pressentir la vérité du christianisme et où quelques âmes élues franchissaient l'étape de la conversion, témoin *Atala* et *Les Martyrs*. Tegnér, lui aussi, est obsédé par la période où les pays nordiques adoptèrent le christianisme. Il nous reste même un fragment de *Blotsven*, tragédie dans laquelle le poète voulait peindre la conversion des Vikings, mais qu'il n'acheva point (41). C'est dans la *Frithiofs Saga* qu'il mettra à exécution ce projet. A la fin du poème, dans un développement qu'il n'a certainement pas trouvé dans son modèle islandais, Tegnér nous fait assister à l'inauguration du temple, reconstruit par les soins de Frithiof après l'incendie. Le grand prêtre, frère de ces vieillards raisonneurs chers au XVIII^e siècle, du Vicaire Savoyard, du Père Aubry ou du Père Souël, fait à Ingeborg et à Frithiof un long sermon et leur expose la doctrine de la réconciliation. Cette conception religieuse de l'Univers emprunte ses éléments essentiels aux croyances du christianisme, à certaines

théories platoniciennes et à la doctrine de Schelling (42). Le grand prêtre présente cette doctrine comme le fruit de la sagesse nordique, mais il a entendu parler d'un autre Balder, né en Orient, et dont les enseignements sont parvenus récemment jusqu'au royaume d'Helge, portés par la bouche des navigateurs. D'ailleurs pendant tout le drame, Tegnér faisait intervenir Odin sous le nom d'Allfader et il pensait au Dieu des chrétiens; quand s'achève l'action, Balder est identifié avec le Christ: la prédication finale donne à toute l'aventure une portée symbolique, et dans un suprême effort le poète tente de réconcilier, lui aussi, la mythologie nordique, le christianisme et la philosophie.

..

Ainsi Tegnér a lu avec profit de nombreux romans parus en Europe et plus particulièrement en France, dans la dernière moitié du XVIII^e siècle et pendant les premières années du XIX^e siècle. La tonalité sentimentale d'*Axel* et de la *Saga de Frithiof* est infiniment proche de celle que nous trouvons dans les romans de Rousseau, les tableaux exotiques de Bernardin de Saint-Pierre, les épopées en prose de Chateaubriand. Les Vikings de Tegnér ressemblent bien souvent aux héros sensibles de notre XVIII^e siècle. Est-ce pour cela que Tegnér eut un jour l'impression d'avoir manqué son œuvre épique? Sévère envers les autres, il sait l'être aussi avec lui-même; il déclare (43) qu'*Axel* n'est qu'« une esquisse de rhapsodie » et reconnaît qu'en composant la *Saga de Frithiof* il n'a pas atteint son but, il n'est pas parvenu à mettre la Saga antique à la portée du public moderne.

Tegnér a peut-être manqué d'audace; il ne voulait pas tomber dans les excès d'un Ling et peindre par plaisir des scènes étranges et cruelles. Il aurait pu, à l'exemple de nos classiques ou de certains écrivains contemporains (44), moderniser hardiment la légende ou le mythe antique. Mais les Vikings apparaissent dans son œuvre tantôt comme des pirates, tantôt comme les habitants sans défaut de l'Eden nordique. Frithiof est parfois un poète élégiaque qui s'écoute pleurer au sein de la nature, parfois aussi un héros vigoureux qui frappe de taille et d'estoc. La mythologie nordique nous est montrée d'abord comme un monde inconnu, étrange et attirant, puis comme le froid reflet d'une philosophie composite. Tegnér n'a pas obtenu le complet succès qu'il méritait, parce qu'il n'a pas voulu choisir entre l'idylle philosophique et l'épopée barbare. Ce n'est pas en prenant pour inspirateurs les romanciers français qu'il a compromis son œuvre. Il a échoué parce qu'il est resté à mi-chemin.

CHAPITRE VIII

DERNIERS JUGEMENTS SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Pendant les vingt dernières années de sa vie, Tegnér ne cesse pas d'écrire, mais bien que sa production demeure très abondante, les chefs-d'œuvre sont sans doute moins drus que dans la période précédente. En outre, on ne relève guère de poème où l'on puisse déceler une inspiration française. Tegnér, dont la vieillesse est attristée par la maladie mentale, traite volontiers des sujets un peu galants; signalons en passant qu'il raconte d'une plume alerte une anecdote empruntée à la vie amoureuse du roi Henri IV (1). Evêque de Wexsjö, il est aussi contraint à siéger dans les commissions administratives, et il a ainsi l'occasion de parcourir l'œuvre pédagogique de Victor Cousin.

Il n'a plus guère d'admiration pour l'idéal politique ni pour les institutions de la France. Il considère toujours la liberté comme le premier de tous les biens (2), mais il est maintenant partisan résolu de la monarchie (3). Le libéralisme égalitaire, tel que le conçoit la bourgeoisie de 1830, lui donne la nausée. Appelé à recevoir Agardh à l'Académie Suédoise, il prononce à cette occasion un discours dans lequel il affiche ses opinions conservatrices et s'exprime en des termes si brutaux que la presse libérale et notamment l'*Aftonbladet* s'en indignent :

« Frisinnig är vår tid, och allt slags makt,
jemväl den mildaste, den himlaburna
som styr och lär i Andens fria land,
så snart hon erkäns blir hon strax förhatlig.
Ej en skall styra, och ej fler — men alla,
ty medelmåttans jemlikhet är helig.
Hon stiftar lag i Staten, hvarför ej
i Dikten äfven, som dock är en fristat,
allmänningen der betet öppet är
och ingen bom behöfs och ingen herde?
Det går en jemkningsande genom verlden
som bortskär höjderna och fyller djupen
och icke tål att något menskobarn
får bli ett hufvud högre än de andra;

dödgräfvärn lik som också jemnar allt,
 ty allas anspråk vet han att försona
 och gläds att Kungens hufvud med sin krona
 och Tänkarns, Skaldens med sin lagerkrans,
 förmultna sist till samma stoft som hans. » (*)

Ce poète qui vénère sur ses vieux jours l'aristocratie de l'esprit et respecte les rois, ne saurait admirer la médiocre image de la monarchie qu'offre en France le roi-citoyen Louis-Philippe. Il n'a que mépris pour la politique du « juste milieu » incarnée par Casimir Périer (4). Il reproche à la monarchie libérale d'abandonner à leur triste sort les patriotes polonais : « Le plus lâche et le plus vil de toute la race, c'est Orléans qui volontiers laisserait s'écrouler le monde pourvu qu'on lui permette de garder sa couronne de papier ; mais j'espère que la guillotine la lui enlèvera en même temps que sa misérable tête égoïste et pourrie » (5).

Ainsi Tegnér ne s'intéresse plus à la vie politique de notre pays, mais il conserve à notre littérature toute son admiration. La France reste à ses yeux le pays de la clarté, de la mesure, de la perfection formelle. Pourtant il lui arrive rarement de porter un jugement sur notre littérature étudiée pour elle-même ; sans cesse il l'oppose à la littérature allemande et plus particulièrement aux productions des poètes romantiques allemands ; le plus souvent il cite en exemple la clarté des Français pour reprocher à certains de ses compatriotes le culte aveugle qu'ils vouent au romantisme allemand. L'image que Tegnér se fait de notre littérature est de la sorte simplifiée, déformée, et même faussée par les querelles auxquelles il est mêlé.

Dans le discours qu'il prononça au jubilé de Luther, Tegnér avait, on s'en souvient, porté déjà une condamnation assez dure contre les phosphoristes, ces disciples suédois des romantiques allemands (6), et il souhaitait à ce moment fonder un tiers-parti, à mi-distance du clan gustavien et du groupe phosphoriste. Ce dernier projet échoua, mais la discussion se prolongea entre Tegnér et les phosphoristes. A maintes reprises, dans sa correspondance, Tegnér s'efforce de reconnaître les mérites d'un Stagnelius ou d'un

(*) « Notre époque est libérale, et toute sorte de pouvoir, même le plus doux, le céleste pouvoir qui règne et enseigne au libre pays de l'esprit, dès qu'il se manifeste, devient l'objet de sa haine. Il ne faut pas qu'un seul règne, ni même plusieurs, mais tous, car l'égalité des médiocres est sainte. Elle fait la loi dans l'Etat, pourquoi ne la ferait-elle pas dans la Poésie, qui est bien une république, un pré communal où chacun peut venir paître, où il n'est besoin ni de barrière ni de berger. Un esprit d'égalité souffle sur le monde, il rase les hauteurs et comble les vallées, il ne supporte point qu'un humain puisse dépasser les autres de la tête ; il ressemble au fossoyeur qui, lui aussi, égalise tout, car il s'entend à concilier les prétentions de tous, et se réjouit de voir que la tête couronnée du Roi et celle du Penseur, celle du Poète que ceint le laurier, finiront bien par tomber en poussière tout comme la sienne. » — *Svar på C. A. Agardhs Inträdestal i Svenska Akademien*, S. S. VII, 48, v. 26-44.

Atterbom, mais sans cesse il leur reproche certains défauts qu'ils tiennent de leurs modèles allemands, tandis qu'il leur manque, pour réussir, les qualités dont s'honorent les écrivains français. Il se plaint de voir la littérature suédoise encombrée d'« urnes lacrymatoires qui s'égouttent au clair de lune » et de constater qu'on « en commande sans cesse de nouvelles en Allemagne » (7). Il affirme maintes fois que malgré leurs dons poétiques indéniables, des hommes comme Stagnelius, Atterbom ou même Geijer font en somme figure d'étrangers dans la littérature suédoise; aussi ne pourront-ils se rendre réellement populaires dans leur propre pays. Ils abusent de la métaphysique, ils se complaisent dans une atmosphère trouble, ils s'abîment dans les profondeurs obscures du sentiment; bref ils se comportent comme s'ils écrivaient pour un public allemand, et Tegnér veut voir dans ces aberrations l'influence néfaste de la philosophie germanique, plus particulièrement celle de Schelling (8). « Toute notre philosophie nous rend plus proches de la clarté française que de la trouble atmosphère des Allemands. »

Cette querelle qui sépara Tegnér et les Phosphoristes, finit pourtant par s'apaiser. Tegnér réussit même à réconcilier les derniers survivants de l'époque gustavienne avec les écrivains de la jeune école. Il essaya de se prouver à lui-même qu'il pouvait exister diverses formes de littératures, également légitimes. Depuis longtemps déjà il avait reconnu à la littérature nordique le droit de laisser épanouir ses grâces sauvages, qui ne pouvaient porter ombre à la beauté régulière de la littérature classique. Son maître Schiller lui avait enseigné qu'il existait une littérature naïve et une littérature sentimentale. Mais il avait aussi demandé aux préromantiques français de lui montrer le chemin de la tolérance. C'est ainsi qu'on le voit admettre avec Mme de Staël la distinction entre les littératures du Nord et celles du Midi et l'influence de la religion sur le développement de la littérature (9).

Appelé à recevoir Atterbom à l'Académie Suédoise en 1840, il se réjouit de l'occasion qui lui est offerte et déclare qu'à ses yeux il existe trois formes de littérature, différentes d'inspiration, mais égales en dignité : la littérature classique, la littérature nordique et la littérature chrétienne. Il reprend ici certains arguments d'un essai que Geijer consacra en 1810 à l'imagination. Mais n'a-t-il pas puisé aussi dans la première partie du *Génie du Christianisme*? C'est le christianisme qui donne à l'homme le sens du mystère et Tegnér compare ce sens nouveau au premier émoi de l'épousée :

« ej olik den, vi än hos jungfrun finne
för, första gången rodande till brud. » (*)

(*) « tout semblable à celui que nous voyons chez la vierge qui pour la première fois rougit en devenant épouse ». — *Svar pa Herr Atterboms Intrådes Tal*, S. S. IX, 15, v. 125-6.

Chateaubriand de son côté écrit que le sens du mystère ressemble « à la pudeur, à l'amour chaste » (10). Tegnér estime que l'essentiel du christianisme peut se définir en des termes tels que « aning » (pressentiment), « längtan » (nostalgie), tandis que selon Chateaubriand, c'est avec le christianisme qu'est né le « vague des passions » (11).

Chateaubriand consacre un chapitre (12) à établir que « la mythologie rapetissait la nature, que les Anciens n'avaient point de poésie proprement descriptive ». L'homme ayant chassé les dieux de la nature, retrouve celle-ci toute pleine de mystère. « Libres de ce troupeau de dieux ridicules qui les bornaient de toutes parts, les bois se sont remplis d'une divinité immense. » Et Chateaubriand guide ses lecteurs vers la forêt d'Amérique, il leur fait admirer la profondeur des nuits dans la nature sauvage.

Tegnér nous prouve, de son côté, que le christianisme a changé l'aspect de la nature :

« Ty sanningen, med blod och offer köpt,
var fäst vid himlen, och det sköna döpt.
Det trifies nu, som förr, i lunder gröna,
men med en renare, en himmelsk håg
upp emot stjernehalvvet skalden såg. » (**)

Et Tegnér, étudiant la littérature chrétienne, s'arrête longtemps, comme le fait Chateaubriand dans le *Génie du Christianisme*, à étudier l'œuvre du Tasse.

Ainsi la littérature française, qui rendit si souvent Tegnér trop sévère à l'égard de ses compatriotes, les romantiques suédois, l'a peut-être aidé une fois à se débarrasser de ses préjugés.

*
**

Pourtant les lettres françaises restent, dans l'esprit de Tegnér, le domaine de la clarté un peu froide, de la mesure et de la perfection formelle. C'est pour cette raison sans doute qu'il fait mauvais accueil aux écrivains de l'école romantique française. L'image stéréotypée qu'il s'était formée de l'esprit français ainsi que les préjugés qu'il continue à nourrir à l'endroit de notre langue, préviennent Tegnér contre une école qui rejette toutes les règles et qui brille surtout par l'éclat de son lyrisme.

(**) « Car la vérité, achetée au prix du sang et du sacrifice, vint se fixer au ciel et la beauté fut baptisée. Maintenant comme jadis on se trouvait bien dans les vertes forêts, mais c'est avec un cœur plus pur, avec un sentiment céleste que l'on levait les yeux vers la voûte étoilée. » — *Svar pa Herr Atterboms Intrådes Tal*, S. S. IX, p. 14, v. 111-115.

Dès 1829, Tegnèr lit *Henri III et sa cour* d'Alexandre Dumas, et il envoie cet ouvrage à la Comtesse af Ugglas avec l'amusant petit billet que voici : « Je vous retourne ci-joint *Henri III*. La poésie française semble actuellement en pleine débâcle. Je ne nie pas que je la préférerais quand elle était gelée. Il paraît qu'une Révolution se produit dans l'art dramatique français, mais, chose étrange, toutes les révolutions françaises sont également sanglantes, aussi bien dans l'histoire qu'au théâtre. L'œuvre de Dumas ressemble moins à un drame qu'à un abattoir. Ce n'est vraiment pas la peine de quitter la bonne vieille routine pour aboutir à un romantisme de cette sorte » (13).

Quand G. Lagerbjelke, ancien ministre de Suède à Paris, le prie de donner son opinion sur Chateaubriand, Tegnèr s'exécute non sans humour. Il porte un jugement sévère sur l'homme, mais ne cache pas son admiration pour le poète, car tout poète français se trouve en état d'infériorité, sa langue maternelle se montrant rebelle à la poésie.

« En ce qui concerne la nouvelle école que l'on nomme romantique, sa langue tout au moins n'est pas romantique. L'emphase et les atrocités s'accordent mal avec la langue de Racine : c'est la populace en costume de cour. De Chateaubriand je ne connais pas grand'chose, mais si génial qu'il puisse être, on finit par se lasser d'un écrivain qui pousse le zèle chrétien assez loin pour interpréter le commandement « tu n'auras pas d'autres dieux que moi » dans le sens « que moi-même ». On dit que le lyrisme consiste à représenter seulement sa propre subjectivité. Dans ce cas, Chateaubriand est le plus grand lyrique du monde, mais en prose » (14). Et Tegnèr répète ici qu'il a des préventions contre la langue française ; « l'expression poétique n'est pas le côté le plus fort de cette langue ». Néanmoins, il affirme son respect pour la poésie classique française « qui est l'équation binominale de la Raison et du Génie et le calcul infinitésimal de l'art poétique », car la poésie des Français est toute proche de celle des Grecs.

Le voyage de C.-P. Hagberg en France fournit à Tegnèr l'occasion de porter un jugement d'ensemble sur « l'école qui exerçait ses ravages en France », comme il l'appelait dans une lettre à son ami L.-M. Enberg dès 1830 (15).

C.-P. Hagberg, jeune Upsalien, avait entrepris un voyage d'études à travers l'Europe et, après avoir parcouru l'Allemagne, il arrivait en France, un peu prévenu contre notre pays par ses convictions « phosphoristes et jésuitiques », comme il le dit lui-même plaisamment. Mais il fut bientôt séduit par le charme de Paris et de Versailles, suivit à la Sorbonne le cours de Saint-Marc-Girardin et, grâce à l'appui d'un ami suédois, il eut bientôt l'heureuse fortune de pénétrer dans les cercles élégants de la capitale et même dans les cénacles romantiques. Il se rend un jour place des Vosges chez

Victor Hugo, il contemple non sans étonnement les masques de plâtre, les madones, les crucifix, les grandes épées, les tableaux pleins de diableries qui couvrent les murs. Le maître de céans tarde à paraître, notre Suédois s'attend à le trouver bossu comme Quasimodo ou couvert de poils de chèvre comme Han d'Islande. Mais la porte s'ouvre et, pénétrant dans le Saint des Saints, Hagberg trouve assis à sa table de travail un beau jeune homme vêtu avec recherche qui s'exprime avec une élégance et une finesse diplomatiques. Victor Hugo interroge Hagberg sur la littérature suédoise, qu'il semble ignorer totalement et sur la nature nordique. Il s'intéresse tout particulièrement aux aurores boréales et au soleil de minuit (16). Hagberg est aussi reçu chez Lamartine, alors en train de composer *Jocelyn*, et le luxe qui se déploie aux samedis du poète stupéfie le jeune universitaire scandinave.

Pour témoigner sa reconnaissance aux poètes romantiques, Hagberg a promis de donner à ses compatriotes un aperçu sur la littérature française. Dès son retour en Suède, il ne manque pas de s'exécuter et il publie dans la revue *Skandia* une dissertation intitulée *De la nouvelle littérature française* (17). Hagberg adopte la définition donnée par Victor Hugo dans son *Essai sur Dovoile* : « Le romantisme, tant de fois mal défini, n'est à tout prendre, et c'est bien là sa définition réelle, que le libéralisme en littérature. » Aussi préfère-t-il le romantisme français, consciemment libéral, aux romantismes suédois et allemand qui servirent d'abord inconsciemment la cause de la liberté, puis, effrayés de constater l'effet de leur action, repartirent dans une direction radicalement opposée. Il démontre ensuite que le romantisme français a recueilli l'héritage de Rousseau. Dans son analyse des œuvres romantiques, Hagberg manifeste une sincère admiration pour nos poètes, mais sur un point, le fils de pasteur qu'est Hagberg se voit amené à faire des réserves : il ne peut approuver la morale des drames romantiques, il prend la défense du mariage que nos dramaturges semblent trop souvent condamner.

C.-A. Hagberg adressa son ouvrage à quelques-uns des grands poètes suédois; plusieurs d'entre eux accueillirent assez froidement cet éloge de l'école romantique française (18). Tegnér accusa réception de l'envoi par une lettre pleine de nuances où il se montre un peu moins dur que de coutume pour nos romantiques. Il avoue qu'il ne connaît que des œuvres éparses de Hugo, Lamartine, Béranger. Il admire la poésie lyrique de Hugo, le *Jocelyn* de Lamartine et les *Chansons* de Béranger, mais il fait toujours les mêmes réserves sur notre langue et il paraît déconcerté par le roman et le drame romantiques : « Dans quelle mesure Hugo peut-il être appelé un romantique? cela dépend naturellement de la définition que l'on donne du romantisme, et c'est là peut-être quelque chose d'assez indifférent, tout comme les catégories analogues que l'on

crée pour distinguer les diverses formes d'art. » Ainsi Tegnèr n'admet pas cette relation établie par Hagberg entre le politique et le littéraire, qui ne lui eût peut-être pas paru indifférente au temps où il préparait son *Discours* pour le Jubilé de Luther.

« Il est certain », ajoute-t-il, « que Hugo est véritablement un grand génie, particulièrement un génie lyrique, et je l'ai souvent plaint d'écrire dans cette langue antilyrique et même antipoétique, qui l'oblige à combattre avec une épée de plomb. Les quelques drames que j'ai lus de lui m'ont beaucoup moins plu. Ils sont beaucoup trop risqués, trop brutaux, ils se vautrent trop volontiers dans la boue et la corruption morale qu'il n'est pas très facile de rendre poétiques, et ils me semblent en outre pêcher par défaut d'imagination et de variété aussi bien en ce qui concerne les caractères que les situations. Dans quelle mesure ses drames et *Notre-Dame de Paris* contiennent-ils une philosophie profonde et mystérieuse, comme tu sembles l'indiquer? Je ne saurais en décider. Mais je crois que tu interprètes Hugo, comme Origène expliquait la Bible, de façon un peu trop allégorique. »

Avec Béranger, notre Tegnèr, l'évêque en qui sommeille toujours un bourgeois voltairien, se trouve beaucoup plus à l'aise. « Par contre on ne saurait dire trop de bien de Béranger, et je te remercie bien fort du portrait que tu nous en donnes. » Voici enfin Lamartine : « Est-ce toi ou Böttiger qui nous as promis une traduction du *Jocelyn* de Lamartine? C'est une œuvre magnifique, bien que l'action extérieure y fasse un peu défaut; c'est pourquoi un résumé de celle-ci serait ce qui conviendrait le mieux au public suédois » (19).

Quelques années plus tard, vers 1840, Tegnèr préparait un volume d'aphorismes littéraires et il portait sur le romantisme français un dernier jugement infiniment moins nuancé que celui que nous trouvons dans la lettre à Hagberg. Il oublie la beauté du lyrisme pour ne se rappeler que les excentricités du théâtre et du roman romantiques. Il se montre à nouveau sévère et ironique vis-à-vis du romantisme français, frère puîné et copie caricaturale du romantisme germanique :

« Si les Français ont longtemps tardé avant de venir au romantisme, ils n'ont pas manqué de se rattraper depuis. Ils semblent considérer le terrible, le laid, l'horrible, le cannibalesque comme les éléments principaux du romantisme. Ils nous livrent une poésie cannibalesque et nous introduisent dans un monde d'anthropophages où les victimes se font tantôt cuire et tantôt griller et parfois se consomment crues. Celles-ci, moins raffinées, sont livrées aux boas et aux crocodiles. Je préférerais, pour ma part, le temps où la poésie française était glacée. Alors on pouvait au moins mirer d'élégantes formes dans la glace. On se noie maintenant dans le sang et dans la fange. Et l'on nomme cela shakespearien » (20).

Mais Tegnér ne condamne pas d'un même geste toute la littérature française. Dans ses dernières années au contraire, il semble admirer plus que jamais les classiques français. A une période où il forme de vastes projets, il se propose même de traduire *le Cid*, *Polyeucte*, *Andromaque* et *Athalie*, sans compter *La Pucelle* et quelques romans de Voltaire (21).

Quand il s'adresse aux jeunes, il leur prêche volontiers la doctrine du classicisme français, héritier de l'antiquité grecque et latine. Une de ses dernières adresses à la jeunesse universitaire : l'*Epilogue à la promotion des Maîtres à Lund en 1820* (22), est un éloge de la clarté, une mise en garde contre les faux semblants et la philosophie prétentieuse et vaine. On croit parfois entendre derrière les vers de Tegnér comme l'écho d'une voix de chez nous, celle de Boileau :

« Hvad du ej klart kan säga, vet du ej;
med tanken ordet föds på mannens läppar :
det dunkelt sagda är det dunkelt tänkta. » (*)

Boileau n'a-t-il pas écrit dans son *Art Poétique* :

« Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
Et les mots pour le dire arrivent aisément » ?

* Tegnér aime à défendre les Français contre les injustes critiques dont les accablent Lessing, Schlegel et leurs « singes suédois ». Il tient à définir ce que la littérature suédoise doit apprendre des écrivains français, l'art de ciseler, la perfection formelle, tandis que les poètes suédois peuvent envier aux philosophes allemands la profondeur de leur pensée (23).

Lui-même se proclame volontiers un Gustavien, c'est-à-dire un représentant attardé du grand siècle suédois où l'on ne dédaignait pas les qualités essentielles de l'esprit français et de l'esprit suédois : la clarté et le brillant. Il ne dissimule pas, d'ailleurs, que la Suède est redevable à la France d'avoir formé les plus éclatants de ses écrivains. Mais peu à peu ces qualités françaises se sont acclimatées en Suède et sont entrées dans le patrimoine national.

« Der lag ett skimmer öfver *Gustafs* dagar,
fantastiskt, utländskt, flärdfullt om du vill,
men det var sol deri, och, hur du klagar,
hvar stodo vi om de ej varit till?

(*) « Ce que tu ne peux pas dire clairement, tu ne le sais pas; le mot naît sur la bouche de l'homme en même temps que la pensée. Ce que l'on dit en termes obscurs, on ne le pense pas clairement. » — S. S. III, 96, v. 159-161.

All bildning står pa ofri grund till slutet,
 blott Barbariet var en gång fosterländskt;
 men vett blef plantadt, jernhårdt språk blef brutet,
 och sången stämd och lifvet menskligt njutet,
 och hvad *Gustaviskt* var blef derfor äfven Svenskt. » (*)

Tegnèr est considéré aujourd'hui par ses compatriotes comme le poète national de la Suède. De son vivant déjà, il était plus populaire que tous ses contemporains. Dans les *Notes autobiographiques* qu'il donna à son traducteur anglais, Stephens, il avoue sans fausse modestie que le public suédois le préfère à tous les autres poètes de sa génération. Comment s'explique ce privilège? D'autres que lui, un Atterbom, un Stagnelius ou même un Geijer méritent le nom de génies, un Franzén possède peut-être un tempérament poétique plus généreux que le sien. Il faut chercher ailleurs, nous dit Tegnèr, la véritable explication :

« Le Suédois, comme le Français, apprécie surtout en poésie la légèreté, la clarté, la transparence. Il recherche, il estime aussi la profondeur, mais il faut que la profondeur soit transparente, il veut que l'on puisse voir le sable d'or au fond des eaux. Tout ce qui est trouble et sombre et ce qui ne lui livre pas une image nette lui déplaît, même s'il s'y cache une profonde pensée.

« Ce qui est dit en termes obscurs n'est pas pensé clairement », croit-il. Il diffère en cela de l'Allemand, qui, en raison de sa nature contemplative, demande et même préfère le mystérieux et le nébuleux, où il aime à deviner quelque pensée profonde » (24).

Ainsi Tegnèr nous révèle le secret de sa popularité. Il parle une langue que le Suédois comprend, il exprime une pensée que ses compatriotes estiment, parce qu'avant tout il recherche la perfection formelle et la clarté, comme ses maîtres, les Gustaviens, et ses modèles, les grands écrivains de notre littérature classique. Il se sent aimé parce qu'il est vraiment Suédois. Et il n'est vraiment Suédois que parce qu'il est un peu Français.

(*) « Les jours de Gustave jetaient un éclat fantastique, étranger, frivole si l'on veut, mais cet éclat était chargé de soleil, et, quoi qu'on en dise, où serions-nous si les Gustaviens n'avaient pas existé? Aucune civilisation ne repose jamais sur un sol vraiment indépendant, seule la barbarie fut jadis d'origine nationale, mais la raison fut acclimatée, la langue, dure comme le fer, fut assouplie, nous apprîmes à accorder nos chants, à jouir humainement de la vie, et ce qui était gustavien devint par là-même suédois. » — *Sång den*, 5 avril 1836, S. S. VIII, p. 9, str. 21.

CONCLUSION

En étudiant les écrits philosophiques et esthétiques de Tegnér, M. A. Nilsson constate que le poète a trouvé dans la philosophie allemande les idées essentielles de sa doctrine. Il ajoute que tout le développement poétique de Tegnér demeure inexplicable pour qui néglige ce fait fondamental, et M. Nilsson rejette l'assertion de Brandes selon laquelle Tegnér aurait été « inaccessible à toute influence allemande, quelle qu'elle fût » (1).

Le critique suédois poursuit : « Par contre Tegnér n'a appris que très peu des Français directement. Le classicisme à la française de sa poésie lui vient plutôt des Gustaviens qu'il a étudiés avec un soin particulier pendant les premières années de son apprentissage poétique. Si c'est une qualité spécifiquement française que de posséder une intelligence lumineuse et claire, c'est de la nature que Tegnér a reçu cette qualité. Si Tegnér a importé de France quelque chose, ce ne fut sans doute que son vin. Il n'y eut peut-être qu'un Français qui ait exercé sur son imagination et sur sa vie sentimentale une influence décisive, ce fut Napoléon, le grand romantique et le grand classique du monde de l'action » (2). M. Böök partage l'opinion de M. Nilsson, en y apportant toutefois une correction : l'influence de Voltaire sur le jeune Tegnér lui semble difficile à nier (3).

Pouvons-nous, au terme de notre recherche, nous rallier à une conclusion analogue ? Napoléon est, certainement, de tous les Français, celui qui a tenu dans la vie spirituelle de Tegnér la place la plus importante. La philosophie allemande, et plus particulièrement les écrits esthétiques de Schiller, ont été, pour l'esprit de Tegnér, un aliment essentiel. Il est certain, d'autre part, que l'influence des Gustaviens s'exerce sur Tegnér sous une forme telle qu'il est parfois difficile de préciser dans quelle mesure notre poète a reçu des Français une inspiration directe. Toutefois nous ne pensons pas avec M. Böök que Voltaire soit le seul maître français dont Tegnér ait subi l'empreinte, et nous ne saurions accepter l'amusante formule de M. Nilsson : « Si Tegnér a importé de France quelque chose, ce ne fut sans doute que son vin. »

Qu'on considère dans son ensemble l'histoire des relations de

Tegnèr avec la France, on est obligé de constater qu'à aucun moment le poète n'a cessé de s'intéresser au développement spirituel de notre pays. Mais l'attention qu'il a prêtée à la vie littéraire n'est jamais tout à fait indépendante de l'admiration ou des critiques que lui ont inspirées nos institutions politiques et les vicissitudes de notre activité nationale. Au contraire, l'esprit de Tegnèr s'est attaché, semble-t-il, à l'aspect militant et politique de la pensée française, les affinités ou les dégoûts esthétiques ne jouant qu'un rôle secondaire dans les fluctuations qu'a subies son admiration pour la France.

Dès son enfance, Tegnèr étudie très sérieusement la langue française; il lit avec un intérêt soutenu les grands auteurs de notre XVIII^e siècle, aussi bien que les Gustaviens, disciples suédois de nos poètes et de nos philosophes. De la sorte il a pu subir directement aussi bien qu'indirectement l'influence de la pensée et du style français. Les premiers écrits de Tegnèr prouvent qu'il a tiré profit de ses lectures et l'on rencontre maintes réminiscences de Voltaire et quelques passages qui nous rappellent Rousseau, Condorcet et certains petits maîtres de notre école sentimentale. Mais il ne s'agit pas seulement d'une imitation scolaire ni d'une production académique qui ne viserait qu'à capter les suffrages des Dix-Huit. Le jeune Tegnèr fait figure de jacobin et de théiste, heureux de célébrer les succès de la Révolution française, ardent à pourfendre la superstition et à saper les fondements de la tyrannie. Si sa poésie peut nous faire penser qu'il ne se livre qu'à d'innocents exercices de déclamation « in tyrannos », certains traits de sa vie privée et la correspondance qu'il échange avec le vieux Myhrman prouvent que son zèle est sincère.

Toutefois les événements de Brumaire et l'atmosphère anti-jacobine qui régnait à Lund calment assez vite cet enthousiasme. Tegnèr songe avec dégoût à tout le sang qui a été versé en France. Il découvre dans le même temps la pensée de Kant et celle de Schiller qui, peu à peu, chassent de son esprit les doctrines révolutionnaires et le scepticisme un peu frivole de Voltaire. Tandis qu'il abandonne les idées chères au Siècle des Lumières, il sent décroître en lui l'admiration pour la langue et la poésie françaises. Au début de cette évolution, nous trouvons les dissertations philosophiques et les cours d'esthétique dans lesquels Tegnèr exprime les réserves que lui inspirent la Révolution française et la littérature de notre XVIII^e siècle. Le discours sur le jubilé de Luther marque l'aboutissement de cette évolution. Tegnèr condamne assez brutalement la métaphysique et l'esthétique du XVIII^e siècle. Il dénie à la langue française le droit de devenir la langue universelle. Il lui reproche, dans son épigramme sur le suédois, d'avoir, en la fardant maladroitement, gâté le visage de sa langue maternelle. Toutefois, si Tegnèr réprouve les excès, il estime que notre idéal était noble, et il

reste un ardent admirateur de la clarté et de la liberté pour laquelle nos penseurs et nos hommes d'action ont lutté pendant tout le XVIII^e siècle.

Au demeurant, des écrivains de langue française, Rousseau et Mme de Staël, avaient condamné avant Tegnèr le matérialisme impie et le scepticisme stérile des Philosophes. Tegnèr a sans doute relu *la Nouvelle Héloïse* et parcouru *De l'Allemagne* peu de temps avant de rédiger son grand discours. Tandis que se transforme l'intérêt qu'il porte à Napoléon et qu'il ne voit plus en lui le vertueux général de la Révolution, mais l'allié que devrait choisir le roi de Suède, puis le héros sublime qu'attaquent des adversaires mesquins, il continue à pratiquer les auteurs français, mais il abandonne les esprits combattifs pour ne rechercher plus que les tempéraments sensibles, il quitte les philosophes pour se complaire dans la société des romanciers. Voltaire disparaît de son horizon pour faire place à Rousseau, à Marmontel, à Bernardin de Saint-Pierre et à Chateaubriand. Dans la compagnie de ces auteurs aimables, il pourra rêver aux destinées de Frithiof.

De jacobin qu'il était, Tegnèr est devenu un patriote libéral, puis, en vieillissant, il passe même dans le clan des conservateurs. Il ne se sent nullement attiré par la monarchie bourgeoise de Louis-Philippe; la France n'est plus pour lui le foyer des lumières, c'est seulement la patrie de Racine et de Voltaire, un pays où des écrivains élégants, quoique un peu froids, luttant non sans mérite pour polir leur ingrate langue maternelle (4), ont réussi à atteindre une très grande perfection formelle et à donner au monde l'exemple d'une incomparable clarté. Il n'est plus disposé à recevoir de la France un message nouveau, il s'est formé de notre littérature une image arbitraire et il fait mauvais accueil aux œuvres de nos romantiques qui viennent fâcheusement bouleverser ses conceptions. Mais conscient d'écrire lui aussi une langue claire et fier des qualités formelles qu'il a acquises au contact de nos écrivains, il se proclame gustavien, et par là même reconnaît qu'il est un peu français.

*
* *

Si l'on fait l'inventaire des richesses spirituelles de Tegnèr, l'on constate encore qu'il a reçu beaucoup de notre XVIII^e siècle.

Théiste dans ses jeunes années, Tegnèr répudiera plus tard la religion de Voltaire. Jamais il n'a senti d'ailleurs de contradiction entre le luthéranisme et le besoin de fonder sa religion sur la raison. Le christianisme qu'il professera plus tard restera très proche de la religion naturelle. Tegnèr, même évêque, n'insistera jamais de façon trop précise sur la nécessité des dogmes. Il s'efforcera de concilier les grandes lignes du luthéranisme avec les plus belles

idées des philosophes anciens et modernes. Respectueux à la fois de l'Évangile et de la Raison, il adoptera en somme une attitude assez peu différente de celle qu'ont choisie Rousseau ou Mme de Staël.

Patriote, il ne peut séparer l'idée de patrie de la notion de liberté. Et son premier *Chant de guerre* a les accents d'une fanfare républicaine, c'est comme un écho de notre *Marseillaise*. L'éloquence de la *Svea* nous semble toute française, et l'image héroïque du Suédois primitif a été dessinée, on s'en souvient, d'après les modèles qu'ont fournis Montesquieu et Rousseau.

Bien qu'il proclame, en homme du XIX^e siècle, le droit qu'à chaque nation de penser et d'écrire à sa guise, et qu'il ne puisse admettre qu'une nation impose à l'Europe sa philosophie et son style, comme fit la France au XVIII^e siècle, Tegnèr croit que la pensée, pour être valable, doit être universelle, et il met au-dessus de toutes les autres deux valeurs : dans le monde de la pensée, la clarté; dans le domaine de la vie sociale, la liberté. Il se fait donc, dans ses clauses essentielles, l'exécuteur du testament laissé par les philosophes du XVIII^e siècle.

Ce Jacobin avait au fond l'âme d'un aristocrate, mais il ne priait point la noblesse de la naissance. Il estimait que certains hommes supérieurement doués s'élevaient, par la force qu'ils recélaient en eux, au-dessus de leurs frères; marqués pour un destin supérieur, ils accomplissaient leur mission, instruments aveugles d'une volonté supérieure. Ces hommes, génies de la pensée, de la poésie ou de l'action, ne devaient point être jugés d'après les mêmes normes que les autres, car ils étaient d'une nature toute différente. Cette conception vigoureuse et originale du génie a mûri dans l'esprit de Tegnèr tandis qu'il admirait la carrière prodigieuse d'un grand Français, Napoléon.

Enfin le poète doit, lui aussi, beaucoup à la France. On a reproché à l'influence de nos froids versificateurs et de leurs émules suédois, les Gustaviens, cette rhétorique glaciale et compassée qui dépare les premières œuvres de Tegnèr et dont il ne se débarrassera jamais complètement. Mais Schiller, plus encore que les classiques français, a sans doute entretenu cette tendance fâcheuse, qui, à notre avis, était innée chez Tegnèr.

La lecture des écrivains « sensibles » de notre XVIII^e siècle, au contraire, a contribué à animer un tempérament naturellement froid. Que l'on pense à ce culte de la nature, à cette émotion devant l'homme simple et primitif que nous découvrons dans *Axel* et dans *Frithiof*, nous en serions peut-être privés si Tegnèr n'avait pas lu Rousseau; que l'on réfléchisse aux emprunts heureux et habiles qu'il a faits à Bernardin de Saint-Pierre et à Marmontel, meublant d'épisodes charmants la *Saga* raide et simple du conteur islandais, et l'on sera obligé d'admettre que la sensibilité de Tegnèr a été enrichie par le commerce de nos romanciers.

Le goût de Tegnér, si pur et si sévère, n'est-il pas formé par la lecture des écrits de Voltaire, autant que par l'étude des pesants manuels allemands, tout juste bons à fournir les matériaux pour un cours d'esthétique professé « ex cathedra » ? Et Tegnér ridiculise les élucubrations larmoyantes des phosphoristes et les excentricités barbares des romantiques français, à peu près aussi brutalement et aussi sommairement que faisait Voltaire quand il jugeait les drames de Shakespeare et ne voyait dans le grand dramaturge qu'un génial sauvage. Les procédés comme les arguments restent les mêmes. Le goût de Tegnér est aussi classique et aussi étroit que celui de Voltaire.

..

Peut-on dire que la littérature française exerça sur le développement littéraire de Tegnér une influence heureuse ? Sans doute Tegnér n'échappa point à l'influence des penseurs allemands ni à celle du milieu romantique dans lequel il était appelé à vivre. C'est pourquoi nous découvrons parfois dans son œuvre comme des contradictions ou des brisures, une sorte de gêne, dont ne souffrent point ses contemporains, gustaviens ou phosphoristes, parce qu'ils ont lié complètement leur sort à celui de leur génération. Tegnér tient le milieu entre Leopold et Atterbom ; il ne veut accepter pleinement ni l'idéal de l'Upplysning ni le credo de Phosphoros. Il ne veut plus admirer sans réserve les philosophes de notre XVIII^e siècle ; il ne consent pas à se faire le disciple aveugle de Schelling et de Tieck. Il reste donc un isolé, il en souffre et son œuvre porte la marque de cette hésitation. Tegnér est un homme qui ne sait pas ou plutôt qui ne veut pas choisir.

Mais cette situation délicate présente aussi des avantages. Tegnér sait éviter, grâce à son indépendance, les excès que commettent les fanatiques de la chapelle phosphoriste ; il ne fait pas non plus figure d'ancêtre, comme les grands survivants Leopold et Franzén. Au milieu de la trouble atmosphère romantique, il apporte un peu de clarté française, alors que pèse sur la Suède comme sur les autres pays d'Europe la pénible contrainte que fait régner la Sainte-Alliance, il prêche la liberté française. Et le peuple de Suède fait de Tegnér son poète national, car, comme le Français, le Suédois est épris de clarté et de liberté.

APPENDICE

TEGNÈR EN FRANCE

La renommée de Tegnèr a dépassé les frontières de la Suède. En Allemagne, en Angleterre, en France, son œuvre fut traduite et étudiée avec sympathie par des lettrés et des critiques de l'époque romantique.

L'intérêt que suscita en France la littérature nordique n'est pas né avec le romantisme : c'est le Suisse Mallet qui attira l'attention du public français sur les peuples du Nord et leurs œuvres épiques. Mais il tendait, comme on sait, à considérer Celtes et Scandinaves comme les fils d'une même race. Dès les dernières années du XVIII^e siècle on s'engoua des textes islandais, mais on confondait quelque peu les bardes et les scaldes, Ossian et l'Edda; toutes ces œuvres et tous ces poètes appartenaient aux littératures du Nord, « le Nord » constituant une contrée aux limites imprécises, sans cesse baignée dans la brume, où vivaient des guerriers farouches et mélancoliques et des poètes visités par le génie.

Ce culte pour les littératures nordiques, encore alimenté par les théories de Mme de Staël qui agrandissaient les frontières du Nord en y faisant rentrer l'ensemble des peuples germaniques, était voué principalement aux anciens documents de la littérature scandinave, mais le public lettré avait les yeux fixés sur les pays du Nord et il était par là mieux préparé à goûter les œuvres de la littérature scandinave contemporaine. Dès 1828 *Le Globe* publiait la traduction de trois poèmes de Geijer.

De 1830 à 1840, nombreuses seront les traductions d'ouvrages suédois qui paraissent en France. Trois hommes, Marmier, Léouzonde-Duc et Jean-Jacques Ampère, s'efforcent de faire goûter à leurs compatriotes la littérature des pays nordiques. Puis la mode des œuvres scandinaves modernes (1) passera assez vite et ne renaîtra que beaucoup plus tard, quand, aux alentours de 1890, on découvrira le théâtre d'Ibsen et de Björnson (2).

C'est dans la première de ces deux périodes, au temps du romantisme, que parurent sur Tegnèr les études critiques les plus développées et les principales traductions de son œuvre.

Jetons d'abord un coup d'œil sur les articles qui présentèrent Tegnèr aux Français :

C'est en 1833, c'est-à-dire six ans après la publication de la *Saga de Frithiof*, que les Français entendirent pour la première fois parler de Tegnèr. Le 15 janvier, la *Revue des Deux Mondes* inséra une courte notice : « *Frithiof*, poème de M. I. Tegnèr, évêque de Vixioe » (*sic*) (3). La même année, J.-J. Ampère étudiait l'œuvre de Tegnèr dans un de ses recueils.

Jean-Jacques Ampère, grand voyageur, littérateur, universitaire (4), aime à faire connaître à ses étudiants de la Sorbonne, à ses amis romantiques, la poésie qu'il glane au cours de ses longues randonnées. Il a parcouru les trois pays du Nord et dans son recueil *Littératures, voyages et poésie* (1833, deuxième édition en 1858), il consacre à la Suède un essai intitulé *Stockholm et Upsal*. Il y décrit la capitale de la Suède, puis il vante l'habileté avec laquelle notre langue est parlée dans cette ville et il aborde aussi le problème de l'influence française en Suède. Il résume alors rapidement l'histoire de la littérature suédoise. Le règne de Gustave III lui semble une époque de servitude pour la littérature suédoise : il admet la distinction établie par Mme de Staël entre les littératures du Nord et les littératures du Midi, et l'influence de la Réforme sur le développement des premières, qu'il croit, toujours avec Mme de Staël, supérieures aux secondes. En bon romantique, il souhaite voir toutes les littératures se délivrer de la tyrannie gréco-latine.

Examinant de ce point de vue le développement de la littérature suédoise, il estime que l'influence française fut néfaste à la Suède et chante le mérite des « libérateurs » que furent les rédacteurs de *Polyphem*, de *Phosphoros* et d'*Iduna*. Bien qu'il ait entendu parler des discussions amères entre Atterbom et Leopold, il semble admettre que Tegnèr appartient au parti des novateurs (l'erreur n'était peut-être pas dans son esprit, mais son exposé prête ici à confusion) : « Enfin, ce qui a mis le sceau au triomphe du parti novateur, c'est le poème de Frithiof, publié par M. Tegnèr. Un ancien récit conservé par la tradition, une saga a transmis la belle histoire dont M. Tegnèr a fait le sujet de son poème. Ayant à intéresser les lecteurs du XIX^e siècle à des mœurs et à des sentiments du VIII^e siècle, il s'est tiré en général avec bonheur de cette difficulté. C'est un des exemples les plus brillants du parti que l'on peut tirer, de nos jours, des sujets empruntés à une époque primitive (5) ».

Toutefois Ampère regrette que Tegnèr ait traité certains tableaux avec plus de délicatesse qu'il ne convenait pour peindre les sentiments de héros aussi rudes et il préfère les passages où le poète suit plus fidèlement son modèle ancien. Ce qui plaît à Ampère, c'est la peinture du Viking. Il loue la scène où Frithiof « au milieu des flots déchainés, distribue des pièces d'or à ses compagnons pour qu'ils n'arrivent pas les mains vides chez la déesse de la mer ». Il aime cette solidarité étroite qui unit au héros la nef Ellida, « ce vaisseau animé comme les trépieds d'Homère ». Il apprécie l'épisode où

apparaissent les trolls de la mer (que pourtant il appelle prudemment les monstres). Il traduit neuf strophes de la plainte d'Ingeborg (6). Mais les moments d'attendrissement lui semblent déplacés dans une saga : « Il ne faut pas faire pleurer un héros scandinave, c'est-à-dire quelque chose de fort semblable à un pirate. »

Malgré ces réserves, J.-J. Ampère estime que « le poème est plein de beautés dans des genres très divers ». « Il a eu un succès de vogue », ajoute-t-il, « un succès tout naturel. Ce qu'il y a de piquant, c'est que l'auteur a été récompensé de cette œuvre païenne par un évêché ». J.-J. Ampère se borne à cette seule donnée biographique, si l'on excepte une allusion à la réconciliation entre Atterbom et Leopold, dont Tegnèr fut l'instigateur. Et sans avoir dit un mot sur l'œuvre lyrique de Tegnèr, J.-J. Ampère nous entraîne à Upsal et nous fait assister à un entretien que lui accorda Geijer. —

C.-A. Hagberg était venu de Suède, en 1836, afin de faire connaissance avec les œuvres les plus récentes de notre littérature. Il en rapporta, comme on sait, une étude qui intéressa vivement Tegnèr. Mais dans les cercles romantiques français, on l'interrogea sur les écrivains de son pays. L'Institut historique l'accueillit parmi ses membres et, pour témoigner sa gratitude, Hagberg fit à ses nouveaux collègues une communication sur la littérature suédoise contemporaine. Elle est assez brève et fort précise (7). Hagberg fait précéder son exposé de cette amusante remarque : « Longtemps inconnue, la Suède n'est même aujourd'hui pour les étrangers qu'une Ultima Thule sur laquelle on n'est pas scrupuleux d'avoir les idées les plus hasardeuses... La littérature suédoise est depuis quelques années connue en Allemagne et en Angleterre; pourquoi serait-elle étrangère à la France d'où elle a reçu autrefois des influences considérables ? »

Après avoir donné un rapide aperçu sur la littérature de l'époque gustavienne, Hagberg étudie les poètes contemporains. Il consacre à l'œuvre de Tegnèr un assez long développement.

« Si la littérature suédoise est connue à l'étranger, c'est à Tegnèr, que nous le devons. C'est pour pouvoir apprécier ses poésies qu'on a commencé en Allemagne et en Angleterre à étudier notre langue. Tegnèr n'avait pas 18 ans quand il débuta par une élégie sur la mort de son frère. Cette pièce excita une admiration générale. Tout le monde fut curieux de connaître le jeune poète dont l'imagination brillante était unie à un sentiment si profond et si mâle. Durant sa jeunesse, il écrivit encore plusieurs poèmes lyriques qui ont parcouru, manuscrits, la Suède entière, personne n'ayant la patience d'attendre que l'auteur se résolut à les livrer à l'impression. Les numéros d'un journal où par hasard quelques poèmes de Tegnèr ont été imprimés seront conservés comme des reliques. Aussi sa popularité était-elle générale plusieurs années avant qu'il eût publié ses grands ouvrages. Parmi ses vers lyriques, l'*Ode au Soleil* et le

Héros (dans lequel il chante la gloire de Napoléon) sont les plus remarquables. En 1811, il remporta le Grand Prix de l'Académie Suédoise pour son poème de *Svea*.

En 1820, il publie son *Axel*, roman dans le genre de Lord Byron, qui a obtenu un succès complet. Il en a paru 4 éditions diverses. On aime à suivre dans les combats contre les Russes le jeune Axel, ce guerrier de Charles XII, à rêver avec lui quand il devient amoureux de la belle amazone Marie, et à pleurer sa mort, causée par le désespoir d'avoir dans une bataille, comme Tancrède, tué sa maîtresse.

Mais c'est par les aventures de Frithiof — *Frithiofs Saga* — poème épique en 24 romances, que Tegnér a surtout établi sa renommée en Suède et à l'étranger. Le sujet de ce poème est emprunté à une antique Saga d'Islande; nul poète n'a peint avec autant de vérité et de charme la vie de nos ancêtres, ces preux chevaliers sans peur et sans reproche, dont les cuirasses n'étaient pas impénétrables aux coups de l'amour. Il faut savoir que la Scandinavie, d'où sont sortis les Normands, est le véritable berceau de la chevalerie. Ces guerriers que le cliquetis des armes charmait tant, n'étaient pas inhabiles à tirer des sons harmonieux de leur luth. Autant les pinceaux de Tegnér se rembrunissent lorsqu'il a à peindre les combats vaillants de Frithiof, et la tempête qu'il brave, autant ils se colorent fraîchement lorsqu'il nous admet à ses promenades rêveuses devant un beau clair de lune, quand le guerrier amoureux soupire après sa belle Ingeborg. Le poème de Fritjof, honoré des éloges de Goëthe, qui en était si sobre comme chacun sait, a fait fureur en Allemagne, où il en existe quatre traductions. Il y en a une au Danemark et une en Angleterre. On a parlé même d'une traduction espagnole.

Le caractère de la poésie de Tegnér consiste dans un sentiment profond qui se fait jour avec l'énergie d'une jeunesse éternelle, et qui, quelquefois violent, mais toujours vrai, s'embellit de tous les trésors d'une imagination dont la source est inépuisable. On ne soupire jamais sans espoir, on ne se bat jamais sans gloire. Tegnér est sans contredit le guerrier des poètes, le Tyrtée de son pays.

Dans le poème intitulé *les Catéchumènes* — *Nattwardsbarnen* — Tegnér se montre inspiré des sentiments religieux les plus profonds et les plus touchants. »

Signé : Charles-Auguste Hagberg, sous-professeur de littérature grecque à l'Université d'Upsal (Suède), membre de l'institut historique.

Xavier Marmier appartenait aux milieux romantiques. Il parcourut les pays nordiques et se rendit en 1833, 1839 et 1840 en Islande, aux îles Féroé et en Laponie avec la frégate « La Recherche ». Il fit par la suite des séjours prolongés en Scandinavie. En juin 1837, envoyé par le Gouvernement français pour entreprendre une enquête sur l'enseignement secondaire suédois, et par la *Revue des Deux Mondes* pour s'informer de la littérature suédoise, il passe par

Växjö et rend visite à Tegnér. Il arrive de Copenhague, muni d'une lettre d'Oehlenschläger, et repartira pour Stockholm, porteur d'une recommandation de Tegnér pour Brinkman, qui l'introduira dans les milieux littéraires de la capitale (8).

Il publie en 1837, dans la *Revue des Deux Mondes*, plusieurs articles sur les littératures du Nord (9), et l'un d'entre eux, paru le 15 décembre, est consacré à Tegnér.

Marmier nous décrit tout d'abord sa visite à Tegnér. Il ne nous épargne aucun détail pittoresque sur son voyage et la petite ville où réside le poète. Marmier passe à pied devant la cathédrale au moment où sonne minuit. « Dans le silence profond qui m'entourait », écrit le romantique voyageur, « ces douze coups de minuit avaient un retentissement sinistre, il me semblait entendre la voix du temps dans une ville de morts » (15). Il nous promène à travers le marché, nous fait assister à de laborieuses tractations entre marchands de bétail et paysans. Se souvenant enfin du but qu'il se propose, il demande aux paysans où loge M. Tegnér. « Notre évêque », lui répond-on avec respect, et on le mène chez Tegnér. Marmier est frappé par la mélancolie qui semble accabler le poète, encore que parfois Tegnér risque quelque plaisanterie « qui le fait ressembler aux coquets abbés du siècle passé ». La conversation roule sur les principaux poètes du Danemark, de la Suède et de l'Allemagne. On regrette que Tegnér n'ait pas fait confidence à Marmier de son opinion sur nos romantiques, sans doute n'a-t-il pas voulu être désobligeant envers un étranger. Le soir invite au contraire à la bienveillance, l'air embaumé du printemps entre par les fenêtres ouvertes et Tegnér exprime à son hôte l'admiration que lui inspire la nature du Nord.

Puis le critique donne sur l'œuvre de Tegnér un aperçu d'ensemble. Il nous cite d'abord les principaux poèmes lyriques de Tegnér, il traduit assez fidèlement l'*Hymne aux étoiles* (11) et le *Psaume matutinal du poète*. Mais il prend avec les œuvres qu'il transpose d'assez singulières libertés, il choisit bizarrement ses rythmes, il adopte l'alexandrin pour traduire une œuvre en vers plus courts, et il change ainsi la cadence et le ton du poème. Il interrompt ses citations du poème *A un jeune homme* au beau milieu d'un développement, il cite même, sans donner de référence, quelques vers d'*Axel* qu'il présente comme un fragment lyrique (12). C'est à peine s'il nous parle de *Svea*, des poèmes patriotiques. Il ne dit rien aux Français du culte que Tegnér voue à Napoléon.

Marmier aborde ensuite l'œuvre épique de Tegnér. Il résume correctement la *Saga de Frithiof*, mais pas plus que les critiques suédois il ne sait dégager la leçon philosophique et religieuse que prétend donner Tegnér. On ne trouve pas un mot dans son article sur la doctrine de la réconciliation. Bien plus, quand Marmier fait allusion aux *Enfants de la Première Communion*, il loue la beauté

du cadre que Tegnèr donne à son poème, sans prêter attention au sermon pour lequel le poème a été écrit, et il traduit seulement le début de l'œuvre.

Mais dans cette étude les notations fines et justes ne manquent pas. Le critique a tracé de l'homme et du poète un portrait assez ressemblant. Il montre en lui l'homme modeste, l'évêque respecté et aimé, actif et zélé dans son apostolat, sacrifiant son œuvre aux charges de son état; il sait que la *Saga de Frithiof*, poème accessible à la foule, a fait de Tegnèr une sorte de poète national. Il a été frappé par les sautes d'humeur qui le font passer de la mélancolie à une gaieté un peu choquante. A propos d'*Axel* il marque nettement les limites du génie que la nature a accordé à Tegnèr : le poète suédois ne se rattache pas à la lignée des grands créateurs; il n'appartient pas à la famille des Shakespeare et des Goethe. Marmier reconnaît, avec raison sans doute, que Tegnèr doit en grande partie son prestige à ses mérites formels. A ses yeux, l'œuvre de Tegnèr s'apparente à celle de Lamartine, mais il a tort peut-être d'insister trop sur la douceur de la poésie chez Tegnèr; certes, son talent le porterait naturellement vers l'épique et l'idylle. Mais Marmier ignore-t-il le fier patriotisme du *Chant de guerre*, la ferme éloquence de la *Svea*, la philosophie audacieuse du *Héros*? En somme, l'esquisse fixée par Marmier un beau soir d'été est un peu rapide et superficielle, elle contient plus d'un trait juste, mais aux yeux du lecteur moderne elle paraît bien incomplète.

Léouzon-le-Duc a voyagé, lui aussi, dans les pays nordiques. C'est sans doute en Finlande qu'il a appris le suédois, car il y fut précepteur de 1840 à 1842. Il a entrepris l'ambitieux projet d'écrire une *Histoire littéraire du Nord*. On ne sait l'ampleur que devait prendre cet ouvrage, car il n'en publia qu'un seul tome et ce volume, tout entier consacré à Tegnèr, parut en 1850. Nous trouvons sur la vie et l'œuvre de Tegnèr une étude de cinquante-quatre pages, la plus longue qui ait été rédigée en français jusqu'à ce jour. Toutefois l'exposé de Léouzon-le-Duc est bizarrement construit et mal équilibré, tout encombré de digressions et de développements conventionnels. Ainsi notre critique s'attarde à répondre à l'épigramme sur la langue française et défend l'honneur de la poésie française, moins musicale peut-être, mais plus intellectuelle que toutes les autres; il s'abandonne à de longs épanchements lyriques et fait Péloge de la Scandinavie en se servant d'arguments puisés dans l'œuvre de Montesquieu et de Mme de Staël. Il nous conte avec force détails la jeunesse et les études de Tegnèr (il consacre à ce récit la moitié de sa notice!) mais il ne nous parle que fort brièvement des poèmes lyriques. Il mentionne pourtant l'admiration que Tegnèr éprouvait pour Napoléon, sans citer aucun texte où s'exprime ce sentiment.

Par contre, il connaît bien la *Saga de Frithiof*, il insiste sur le

caractère à la fois antique et moderne de cette épopée, il nous dit ce qu'est l'idéal du héros nordique et souligne le rôle important que joue l'amour dans l'action. Il sait reconnaître en Tegnèr une âme profondément religieuse, mais il n'analyse pas la doctrine de la réconciliation et ne semble pas avoir aperçu non plus la portée philosophique de la *Saga*.

A cette étude, il joint une traduction intégrale de la *Saga de Frithiof*, d'*Axel* et de la *Première Communion* (sic) (13).

Tandis que Léouzon-le-Duc mettait la dernière main à son étude sur Tegnèr, Geffroy écrivait une *Histoire des pays scandinaves* qui devait paraître en 1851. Agrégé d'histoire, il avait été chargé de mission dans les pays du Nord et avait consacré une étude à l'Islande avant le Christianisme. Mais cet historien de mérite ne négligeait pas les études littéraires. Quand il revint de mission, la *Revue des Deux Mondes* lui demanda quelques articles sur la Scandinavie, et Geffroy lui envoya une série d'essais sous le titre *Le Nord Scandinave depuis cinquante ans* et il étudia tout d'abord le mouvement politique et intellectuel en Suède. Il présente la *Saga de Frithiof* dans les termes suivants :

« Le triomphe de l'école gothique fut la *Saga de Frithiof* de Tegnèr. La Suède avait désormais une épopée nationale, elle ne pouvait douter des promesses de la littérature nouvelle, elle touchait du doigt les merveilles qui lui avaient été prédites. Ni la sauvage beauté de ses antiques forêts, ni la vie guerrière de ses Vikings, ni la grâce modeste de ses jeunes filles, rien de tout cela n'avait été oublié par le poète. *Axel* et *La première communion* continuèrent dignement cette veine nationale, le premier de ces poèmes en évoquant le souvenir toujours respecté de Charles XII, le second en retraçant les mœurs profondément religieuses des campagnes suédoises. L'école gothique apportait, on le voit, aux phosphoristes de puissants auxiliaires contre l'école classique, mais déjà il n'était plus besoin de combattre : la paix était conclue. M. Atterbom avait le premier exprimé le désir d'une réconciliation. Il alla trouver Leopold qu'il avait combattu, s'assit auprès du poète aveugle et lui récita en s'humiliant quelques-uns des plus beaux vers de l'école classique composés par Leopold lui-même. Le vieillard répondit en citant les poésies de M. Atterbom, l'*Axel*, le *Frithiof* et le *Soleil* de Tegnèr, *Julie de Saint-Julien* et *Sven Sture* de Franzén. Cette mémorable entrevue, que Tegnèr a célébrée dans un de ses poèmes, rapprocha les deux écoles, qui désormais unirent leurs efforts pour donner à la Suède une poésie nationale » (14).

Les premiers écrivains qui s'occupent de la littérature scandinave sont des explorateurs ou des journalistes. Leurs études sont mêlées à des impressions de voyage et leurs connaissances semblent avoir été acquises au cours d'une conversation après un bon souper. Ils sont partis à la conquête du Nord, un peu comme Mme de Staël

voulait arracher à la philosophie allemande son secret en écoutant pendant un quart d'heure la conversation de Fichte.

Tegnèr n'appartient plus désormais à l'actualité, mais à l'histoire. Ce sont des universitaires qui écrivent surtout actuellement sur la littérature nordique au XIX^e siècle, et l'on relève certes encore le nom de Tegnèr dans des ouvrages imprimés récemment, mais uniquement dans des manuels de littérature. Dans son *Précis d'histoire littéraire de l'Europe depuis la Renaissance*, paru en 1924, M. Paul van Tieghem fait à Tegnèr une place assez importante (15). Il situe exactement Tegnèr par rapport au mouvement « fosforiste » (sic) et mentionne son aversion pour le « romantisme d'inspiration allemande », « trouble, fantastique, sentimental ». Sur l'œuvre lyrique il ne dit rien et se contente de citer *Svea*. Il note que la *Saga de Frithiof* est formée d'une série de romances plus lyriques qu'épiques. Le génie de Tegnèr le fait « ressembler à certains romantiques de l'école néo-latine ». « Il a le souffle, la force, l'harmonie, l'abondance des images; il excelle à développer un thème moral; il est plus éloquent que rêveur ou profond. »

Tout récemment, en 1940, M. Lucien Maury condensait dans un *Panorama de la littérature suédoise contemporaine* les résultats de longues années consacrées à la critique des ouvrages suédois. Bien qu'en principe l'ouvrage dût présenter au public français la production des soixante dernières années, M. Maury a étudié en un chapitre *les origines romantiques* de cette littérature. Il a tracé en passant le portrait de Tegnèr. Il a su nous peindre le caractère indépendant de l'auteur. Il a montré le gustavien impénitent qui ne voulait pas accepter la leçon du romantisme allemand. Il mentionne au passage l'admiration que Tegnèr éprouvait pour l'Empereur. Il s'est attaché, semble-t-il, à nous dire ce que fut l'homme plutôt qu'à faire l'inventaire de l'œuvre. Il semble même juger avec quelque dédain les créations épiques de Tegnèr (16).

La traduction fournit une image imparfaite du texte qu'elle veut rendre, surtout quand il s'agit d'un poème. Elle en donne pourtant une idée plus précise que les analyses des critiques. L'œuvre de Tegnèr avait été déjà traduite en allemand et en anglais, même, s'il faut en croire Hagberg, en espagnol, lorsque parut en 1838 la première traduction française due à Mlle du Puget.

Mlle du Puget avait du suédois une solide connaissance qu'elle avait d'ailleurs acquise dans le pays. Elle collabora à la *Bibliothèque étrangère*, où elle traduisit de nombreux ouvrages scandinaves. Elle a, en particulier, donné une version de l'Edna, elle a fait connaître aux Français le théâtre au temps de Gustave III, et *les Voisins* de Frederika Bremer.

La *Saga de Frithiof* est traduite dans un style qui se recommande plus par sa précision que par son élégance. Mlle du Puget publia, dans le même volume, *Axel* et la *Première Communion*, ainsi qu'une

vingtaine de pièces lyriques. Nous y trouvons en particulier le *vieux païen* (*Asatiden*), la *poésie* (*Sången*), le *psaume du matin du poète*, les *ruines du monastère*, le *chant à l'occasion d'une fête célébrée en 1818 en l'honneur de Charles XII*. Nous sommes surpris de trouver Nore et de déplorer l'absence de *Svea*, de rencontrer le *Chant du régiment des chasseurs du Jämtland* et de chercher en vain le *Chant de guerre de la lantvårn scanienne*, la *France et l'Angleterre*, le *Héros*, l'*Aigle éveillé*. Mlle du Puget était-elle hostile à Bonaparte? ou bien craignait-elle les foudres de la censure? Elle ne pouvait ignorer ces poèmes importants, puisqu'elle connaissait si bien l'ensemble de l'œuvre et elle devait imaginer qu'ils intéresseraient les Français.

Le recueil est précédé d'une courte préface. Tegnèr y est présenté comme « l'un des poètes suédois modernes dont la célébrité a répandu le plus loin les rayons de sa brillante auréole ». Après avoir donné quelques détails biographiques, Mlle du Puget rappelle le succès de *Svea*, couronnée par l'Académie Suédoise, et d'*Axel* qui mérite les éloges de Goethe. Elle dit enfin la popularité de Frithiof : « Il n'est pas un Suédois qui n'éprouve de l'orgueil à se dire le compatriote de Frithiof; il n'en est pas un qui n'ait gravé dans sa mémoire quelque fragment du poème. La musique et la peinture lui ont apporté le tribut de leur admiration. » Elle rend hommage enfin au génie de Tegnèr, qui, avec plus de vérité et de charme « qu'aucun autre poète, a su peindre la vie des antiques et vaillants héros scandinaves dont le cœur bardé de fer était cependant sensible à un amour vraiment senti », à son « imagination inépuisable », à son « extrême facilité de composition qui ne nuit pas à la riche harmonie des sons ».

Frithiof fut encore traduit en 1843 par H. Desprez et F. R... Le texte est fidèlement rendu, le style plus aisé peut-être que celui de Mlle du Puget. La *Saga* est précédée d'une longue préface; au moment où s'achève en France la période romantique, on peut, estime l'auteur, avouer que le romantisme n'a pas eu en France un développement très heureux. Il est bon d'examiner ce qu'il fut à l'étranger. L'épopée de Tegnèr lui semble contenir une double leçon : il souligne tout d'abord la tendance libérale du poème qui exalte le paysan libre, fort, indépendant, et présente en un tableau mâle et sobre l'assemblée des hommes libres; en outre Tegnèr est mû par un sentiment national qui s'élève au-dessus des frontières, le nationalisme pan-nordique. Ainsi, ce que les traducteurs ont le plus apprécié dans l'épopée de Tegnèr, ce n'est ni la peinture de l'amour, ni la résurrection du passé, ce sont les sentiments et les idées du poète.

En 1850, Léouzon-le-Duc publiait, dans son *Histoire littéraire du Nord*, ses traductions d'*Axel* et de *Frithiof*.

1851 voyait paraître une traduction à Rennes, elle était due à

Louis Boutillier; une préface assez insignifiante et d'abondantes notes mythologiques l'accompagnaient.

Jusqu'ici nul n'avait tenté de rendre en vers français l'épopée de Tegnèr. M. A. Gaston-Pérot a risqué l'expérience, avec le plus grand courage. Sa traduction, parue en 1924, s'efforce de restituer l'impression produite par les mètres si divers dont le poète suédois fait usage. Malheureusement le sens est souvent exprimé de façon fort incomplète, on remarque ici et là de regrettables chevilles et quelques fautes de ton. Une brève préface indique au lecteur ce qu'il doit connaître pour comprendre le poème. On ne trouve rien toutefois qui aide à dégager la leçon philosophique que Tegnèr nous propose. Il n'est pas fait allusion à la doctrine de la réconciliation.



On ne saurait parler d'une influence de Tegnèr sur la littérature française. On signalera en passant que Siméon Piconel, en 1846, a adapté la *Tentation de Frithiof* dans ses *Ballades et Légendes*. Cette longue paraphrase ne brille pas par ses mérites poétiques et l'auteur n'a même pas cherché à imiter le rythme de Tegnèr. Nous retiendrons seulement la note amusante qui accompagne le poème : « Nous avons supprimé le nom de Rota, qui est une Valkyrie, celui de Freya, déesse de la beauté, celui de Berserk qui désigne une espèce particulière de guerriers sauvages et toujours ivres et beaucoup d'autres noms qui auraient demandé le secours d'un commentaire ou le dictionnaire de mythologie du Nord de Frun Majhunsen. »

Mais on notera avec intérêt que Sainte-Beuve a connu l'œuvre de Tegnèr. Il a cité son nom dans un article sur Jocelyn : « comme Tegnèr, le poète suédois, qui a fait, entre autres poésies ecclésiastiques, une espèce d'idylle sur la *première communion* et une pièce sur la *consécration du prêtre* et fils de pasteur et lui-même évêque de Vexio (sic) en Suède. » C'est sans doute par Xavier Marmier que Sainte-Beuve a appris l'existence de Tegnèr, mais il se peut aussi qu'il ait rencontré Hagberg dans les salons romantiques où le jeune Suédois avait été présenté.

Chateaubriand (18) s'intéressait vivement aux littératures du Nord et son ami J.-J. Ampère lui avait conseillé, sans doute, la lecture de l'*Edda*. Il se servait du volume de Mlle du Puget qui contenait en outre les œuvres de Tegnèr. Un jour qu'il feuilletait l'œuvre d'une main négligente, il a cité Tegnèr en croyant reproduire un trait de l'*Edda*. Il transcrit dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* ce passage : « Le vent fait tomber des flocons de neige que le printemps du Nord porte dans ses cheveux » (19) qu'il attribue à l'*Edda* de Saemund. Mais aucun texte eddique ne contient rien d'approchant, tandis que dans la traduction du *Chant de Mai* (*Majsång*), Mlle du Puget

écrit : « Hélas, dans notre Nord, le printemps a des flocons de neige dans les cheveux. »

On peut rêver sur ces deux maigres indications : Lamartine a lu la critique de Sainte-Beuve. A-t-il jeté un coup d'œil sur l'œuvre de cet évêque suédois à qui on le comparait ? Chateaubriand a-t-il lu la *Saga de Frithiof*, sans l'attribuer à Saemund, un jour où il était moins distrait ?

Les Français, en tout cas, n'ont pas entièrement négligé l'œuvre du grand poète suédois. Le poème qu'ils ont aimé avant tout, c'est *Frithiof*. Ils y ont cherché le pittoresque, ils y ont trouvé une peinture ardente et chaste de l'amour. Ils n'ont point été trop dépaysés en lisant une œuvre venue de loin, mais où brillait mainte qualité que les Français et les Suédois possèdent en commun.

NOTES DU CHAPITRE PREMIER

(1) Voir à ce sujet les *Souvenirs* de Geijer et Böök. *Es. Tegnér*, p. 3.

(2) E. Wrangel a étudié l'influence de Myhrman sur Tegnér dans son ouvrage *Tegnèrs Kärlekssaga*, p. 78-86.

(3) Voir les lettres de Myhrman citées *ibid.*, p. 79-80.

(4) Voir les deux chapitres suivants.

(5) Ces renseignements nous sont fournis par Gustave Myhrman dans une lettre à Böttiger, datée du 9 avril 1847, et citée par E. Wrangel, *ibid.*, p. 115. Il s'agit sans doute de la *Grande Encyclopédie* qui comptait 17 volumes de texte et 11 volumes de planches.

(6) Il lisait peut-être cet ouvrage dans une traduction suédoise. Voir lettre du 19 février 1797 à son frère Elof, S. S. I, 245-6 et 408.

(7) Il consigne le fait dans ses *Notes autobiographiques* (1839). S. S. VIII, 320.

(8) Voir S. S. I, 270 (Lettre du 27 juillet 1891 à son frère Elof). Dans son *Histoire de la littérature du Nord*, Léouzon-le-Duc affirme que pendant qu'il était précepteur chez les Lejonhufvud, Tegnér a composé des poèmes français. Ceux-ci semblent malheureusement s'être perdus.

(9) S. S. VII, 322.

(10) Lettre à Myhrman du 12 décembre 1799. — S. S. I, 257-8.

(11) Lettre à Myhrman du 13 juillet 1800, cité dans Böök, p. 9. ne se trouve pas dans les S. S.

(12) Tous ces fragments de lettres, dont beaucoup ne se trouvent pas reproduits dans les *Samlade Skrifter*, sont cités par Böök, p. 9-10.

(13) Böök, p. 10.

(14) Voir chapitre suivant.

(15) Voir l'ouvrage de M. Santesson, *Tegnèrs Reflektionsdiktning*. Upsal, 1913. On y trouve une méticuleuse analyse des premières œuvres de Tegnér, une recherche patiente et minutieuse sur les sources de chaque poème. Mais l'auteur y étudie les poèmes un à un, tandis que nous avons cherché à donner sur les idées de Tegnér un aperçu d'ensemble.

(16) Voir à ce sujet les *Stilstudier* de Mjöberg.

(17) La critique suédoise donne à la production de cette époque le nom de *reflektionsdiktning* ou poésie philosophique, par opposition à la *centrallyrik* ou poésie personnelle.

(18) Voir E. Wrangel : *Tegnèrs Kärlekssaga*, p. 220-3.

(19) V. *ibid.*, les poèmes écrits pour Marie Beatie, qu'il avait d'abord remerciée en français d'avoir interprété pour lui les *Muses anglaises*. E. Wrangel, *ibid.*, p. 224-6 et S. S. I, 15.

(20) S. S. I, 118 et 134-5.

(21) Lettre à son frère Elof de mai 1798 — la date a été corrigée par l'éditeur. Tegnér a dû l'écrire en 1799. S. S. I, 259. — Voir aussi

le poème dédié à sa fiancée Anna : il n'échangerait pas contre des baisers « même le génie de Voltaire ». S. S. I, 60.

(22) Voir E. Wrangel : *op. cit.*, p. 219.

(23) S. S. I, 11, 43. — On sait que les *Discours sur l'Homme* s'inspirent de l'*Essay on Man* de Pope. M. Santesson a démontré (p. 93) que Tegnér s'est parfois inspiré directement du poème anglais.

(24) Il ajoute toutefois une apostrophe à Kant, voir plus loin, p. 17 et s.

(25) Si Tegnér a critiqué l'usage de l'allégorie dans *La Henriade* (S. S. II, 255), il considère cette œuvre comme la meilleure de Voltaire (*ibid.*, IX, 221). Il pense à traduire cette œuvre (IX, 472). Il aime à citer ses mots d'esprit (II, 365; IV, 438). Il le nomme le maître de l'art épistolaire (IV, 464), un maître de la forme (IX, 525), le modèle de la grâce mutine (VII, 52), il le classe parmi les Pégases (IX, 640). Il cite volontiers les romans de Voltaire (VIII, 209) qu'il souhaite même traduire (IX, 472). Dans le discours pour le jubilé de Luther, il cite Voltaire et Frédéric II comme les représentants les plus parfaits du Siècle des Lumières.

(26) V. 196-206. Ed. Flammarion, p. 191. — Nous citons les poèmes de Voltaire d'après l'édition des *Œuvres choisies*, éd. Beugesco de la Nouvelle Bibliothèque Classique Flammarion, Paris, s. d., in-8°, 364 pages. Cette édition reproduit *in extenso* les principales œuvres poétiques de Voltaire et, en tout cas, celles auxquelles Tegnér a le plus emprunté.

(27) *Öfver lifvets plågor och tröst*, v. 12-16, S. S. I, 17.

(28) Cette pensée se trouve dans les *Remarques sur les Pensées de Pascal*, de Voltaire, sous le N° 6.

(29) Remarquer que Tegnér a repris cette image de Pascal dans son *Discours pour le Jubilé de Luther* : « Si l'homme n'était pas pour lui-même une énigme dont il a perdu le mot dès sa naissance, s'il n'avait pas été déposé les yeux bandés dans l'île de la vie et s'il n'en était rappelé de même, ce que sa nature recèle de plus noble et de plus sacré ne serait pas en même temps ce qu'elle a de plus répréhensible. » S. S. III, p. 147.

Sur l'inspiration de Pascal dans les premières œuvres de Tegnér, on trouve de précieuses indications dans Böök, p. 10-11 et dans l'ouvrage de M. Santesson, *Tegnér's Reflektionsdiktning*, p. 48 et suiv.

(30) *Poème sur le désastre de Lisbonne*, v. 1-6, éd. Flammarion, p. 136.

(31) *Öfver lifvets plågor och tröst*, S. S. I, 20-21, v. 100-112.

(32) *Poème sur le désastre de Lisbonne*, v. 217-19, éd. Flammarion, p. 143.

(33) Ces deux derniers rapprochements ont été faits par M. Santesson, dans *Tegnér's Reflektionsdiktning*, p. 71 et suiv.

(34) *Quatrième discours sur l'Homme*, v. 8-12, éd. Flammarion, p. 100.

(35) *Låt Narran Frift*. S. S. I, 43-44.

(36) *Premier discours sur l'homme*, v. 130, éd. Flammarion, p. 85.

(37) *Ibid.*, v. 125-8.

(38) *Ibid.*, v. 51-55, p. 83.

(39) *Öfver lifvets plågor och tröst*, S. S. I, 19, str. 7 et 8.

(40) Il n'a d'ailleurs pas recours ici à la dialectique kantienne.

(41) *Voir Den Vise*, S. S. I, 92-98.

(42) V. 151-153. — Ed. Flammarion, p. 142.

(43) *Le Pour et le Contre*, v. 123-125, éd. Flammarion, p. 141.

(44) *Ibid.*, v. 132-137.

(45) Santesson cite d'autre part (*loc. cit.*, p. 126) ce passage de

la *Profession de foi des théistes* dont Tegnér semble se souvenir dans *Klosterruinerna* : « Le judaïsme, le satisme, la religion de Zoroastre rampent dans la poussière. Le culte de Tyr et de Carthage est tombé avec ces puissantes villes. La religion des Miltiade et des Périclès, celle des Paul-Emile et des Caton ne sont plus, celle d'Odin est anéantie, les mystères et les monstres d'Égypte ont disparu; la langue même d'Osiris, devenue celle des Ptolémées, est ignorée de leurs descendants; le théisme seul est debout, resté parmi tant de vicissitudes et dans le fracas de tant de ruines, immuable comme le Dieu éternel, comme le Dieu qui en est l'auteur et l'objet éternel. » Il se peut que Tegnér se soit souvenu du XXVIII^e chapitre du *Philosophe ignorant*, somme de la philosophie voltairienne, qui affirme l'universalité de la morale humaine et l'oppose aux variations et aux contradictions des diverses religions révélées. L'idée se retrouve dans l'article *Dogmes* du *Dictionnaire Philosophique* : Voltaire, transporté au ciel, entend le Seigneur qui proclame : « ... nous ne jugerons jamais aucun des dits habitants sur leurs idées creuses, mais uniquement sur leurs actions... » Rousseau se plaît aussi, dans la *Profession de foi du Vicaire Savoyard*, à dénoncer la grossièreté des religions révélées, tandis qu'il affirme les exigences permanentes de la raison et du cœur humain (*Emile*, Livre IV, éd. Garnier, p. 339-40).

(46) *Le Pour et le Contre*, v. 103-105 et 109-117.

(47) Le texte de l'édition définitive (1828) que nous reproduisons ici est sensiblement moins long et moins net que la version du même poème que publia *Iduna* en 1820. L'évêque de Väskjö a peut-être été gêné en relisant ses œuvres de jeunesse. Il ne laisse pas réimprimer une strophe qui décrit avec une verve impie l'église en ruine, la cloche brisée, la croix qui s'est effondrée vermoulue et les pies qui nichent dans les boucles de Marie. Il a supprimé aussi les deux dernières strophes qui contiennent une profession de foi théiste particulièrement précise : « Qui sait, dans quelques siècles peut-être, un autel inconnu se dressera sur l'emplacement de l'église et la doctrine de paix s'inspirera peut-être seulement des traditions antiques et du culte des nobles cœurs. Toutes les divinités que nous créons seront un jour oubliées; où s'élève, orgueilleux, le temple, des troupeaux viendront paître. Mais la vertu sera adorée tant que durera le monde, son culte sera simple, sa foi universelle. » Cf. S. S. I., 390-91.

(48) Toutefois Tegnér porte sur les vœux monastiques un jugement sévère qui s'inspire directement de certains romans français du XVIII^e siècle. Voir *Klosterruinerna*, S. S. I., 174-5, v. 37-56. Cf. Chap. VII, p. 103.

(49) Voir les *Filosofiska och estetiska Skrifter*, édités par Nilsson, p. 145-63. Le poème qui achève cette dissertation est également reproduit dans S. S. I., p. 27.

(50) *Elegi vid en brors död*, S. S. I., 33, v. 55, 56 et 68 — et *Vid Prosten och Kyrkoherden uti Norrhviddinge och Dagstorps församlingar, Högårevördige och Höglärde Magister Herr Mauritz Kahls begrafning*, S. S. I., p. 168, v. 50-55.

(51) Cf. *Försonligheten*, S. S. I., 203-10, et *Ofver Kornetten, Välborne Herr Eberhard Rosenblads Död*, S. S. I., p. 185-190, sp. p. 186, v. 41-48.

(52) Pourtant les premières œuvres de Tegnér ne donnent pas du tout cette impression de froideur; elles n'ont pas toutes ce caractère abstrait et spéculatif. Tegnér n'a pas échappé à l'influence du « sensible » XVIII^e siècle (les critiques suédois disent *gråtmild*). Il a

lu à Râmen les *Nuits* de Young dans la traduction de Letourneur, Ossian dans celle de Macpherson, et dans plus d'une œuvre il évoque la poésie des soirs, la nuit dans les cimetières, les urnes qui s'écoulent dans la nuit et les fantômes qui se dressent au petit matin, le vent qui mugit et le luth du barde qui gémit. Citons entre autres *Ynglingens Sotsång, Elegi vid en brors död, Försonligheten*, ou *Bona-partes Aterkomst*. Il a célébré aussi la beauté des ruines dans *Klosterruinerna*. On sait que ce thème a été développé par tous les disciples européens de Rousseau et des élégiaques anglais. Certains critiques suédois veulent voir dans cette œuvre un écho direct de *Das Kloster* de Mathisson. A vrai dire, un seul détail, le nom d'Héloïse, peut amener à faire ce rapprochement. En fait, beaucoup de petits maîtres français ont associé au thème des ruines celui des amours coupables, entre autres Dorat et Loaisel de Tregate. (Voir Daniel Mornet : *Le romantisme en France au XVIII^e siècle*, p. 79-83.) Il est difficile de décider si Tegnér doit son inspiration aux Anglais, aux Allemands ou aux Français. Ces deux motifs appartenaient alors à la littérature européenne. En tout cas nous trouvons dans ce poème un nom propre, celui de Pope.

(53) Voir *Öfver lifvets plågor och tröst*, S. S. I, p. 24, str. 23.

(54) C'est à Schiller qu'il emprunte l'épigraphe de *Förvillelsen*, S. S. I, p. 126.

(55) Voir l'influence de l'ode *An die Freude* sur *Försonligheten*, en particulier str. 12, S. S. I, 206.

(56) *Martin Luther*, S. S. I, 24-25.

(57) *V. Till min hembygd*, S. S. I, 114-17, et chap. v.

(58) *Ynglingens sotsång*, S. S. I, 74, v. 56-63. On retrouve des affirmations analogues dans les dissertations académiques contemporaines.

(59) Str. 5, 6, 7, S. S. I, 148-9.

(60) Str. 8, 9, 10, p. 149-50.

(61) Remarquons en passant que dès la première strophe Tegnér rejette la théorie de Rousseau, puisqu'il présente l'homme primitif comme un animal entre d'autres animaux, un simple rouage dans l'horloge divine. Seule la civilisation a pu l'élever à son actuelle dignité, S. S. I, 147.

(62) M. Santesson (*Tegnèrs Reflektionsdiktning*, p. 92-3) pense que Tegnér a dû lire le livre de Condorcet qu'il date de 1794. En fait cet ouvrage ne parut qu'en l'an XIII (1804) et le poème de Tegnér fut couronné par l'Académie en 1805. Il aurait fallu que l'ouvrage parût bien rapidement en Suède pour que Tegnér pût le lire avant de composer *Kulturen*. M. Santesson rapproche de la phrase : « ces guerres entreprises pour la superstition servirent à la détruire », les strophes 14 et 15, p. 151, qui évoquent les croisades; ces guerres nous sont montrées comme suscitées par la superstition : on peut se battre « pour pleurer sur le Tombeau sacré et s'entretuer pour avoir la conscience en repos », mais on trouve les traces de la culture antique et l'on revient avec des mœurs plus policées, « meilleure proie que les reliques des saints, meilleure que ton trône, Jérusalem ».

Et la formule « la sagesse de l'Orient, enfant aux cheveux blancs » (I, 146, str. 4) lui semble inspirée de cette phrase : « L'histoire des peuples de ce pays nous retrace l'enfance du genre humain. »

NOTES DU CHAPITRE II

- (1) S. S. VIII, 323.
- (2) S. S. I, 3-8. Sur ces deux poèmes, voir E. Wrangel, *Tegnèrs Kärlekssaga*, p. 147 et Böök, E. Tegnèr, p. 3-5.
- (3) Sur les circonstances dans lesquelles furent composés les deux premiers poèmes sur Napoléon : voir Gunner Bolin : *Tegnèrs förste Napoleons dikter* (1799) dans la revue *Sammlaren* (année 1913, p. 45-64).
- (4) S. S. I, 258.
- (5) S. S. I, 9-10.
- (6) Voir l'article de M. Bolin, qui rapproche la première strophe de la *Mort de Bonaparte* du poème *Vid Mlle Dubois Död* de Leopold. Il montre une réminiscence de l'*Ode sur le 1^{er} novembre 1778* dans le second poème de Tegnèr.
- (7) *Sur la mort de Bonaparte*, v. 9-16.
- (8) *Ibid.*, v. 17.
- (9) *Ibid.*, v. 90-2.
- (10) *Ibid.*, v. 116.
- (11) *Ibid.*, v. 72.
- (12) *Ibid.*, v. 55-6.
- (13) *Ibid.*, v. 77-80.
- (14) *Ibid.*, v. 82.
- (15) *Ibid.*, v. 86. Dans le *Retour d'Egypte*, la paix attend le héros, les bras ouverts.
- (16) *Sur la mort de Bonaparte*, v. 95-104. Plus tard, Tegnèr se fera une idée moins flatteuse et plus exacte de Joséphine. Voir la lettre à Myhrman du 6 janvier 1805. S. S. I, 130, citée au chap. III.
- (17) Je suis ici les précieuses indications de M. Bolin dans l'article cité plus haut de *Sammlaren*.
- (18) V. citation dans l'article de M. Bolin, p. 69.
- (19) Cité par M. Bolin, sans référence, p. 56-7.
- (20) Corresp. S. S. II, 397, cité ici, p. 55.
- (21) Cité par M. Bolin, p. 53.
- (22) *Sur la mort de Bonaparte*, I, 4, v. 23.

* *

NOTES DU CHAPITRE III

- (1) 6 janvier 1805 — S. S. I, 330. Remarquer que le terme « couronner » s'employait alors en suédois en parlant d'une femme qui trompe son mari.
- Notons que dans une dissertation universitaire sur la littérature du XVIII^e et du XIX^e siècle, Tegnèr traite avec sévérité la France de Bonaparte : « Galliam tyrannidi et catholicismo redditam » (*Filosofiska och Estetiska Skrifter*, éd. Nilsson, p. 430).
- (2) 23 octobre 1806, cité par Böök, p. 78, non dans S. S.
- (3) 25 mai 1806, S. S. I, 352.
- (4) Voir lettre du 23 avril 1807, citée par Böök, p. 79, non dans S. S.
- (5) Lettre du 22 février 1807, S. S. I, 357. Ainsi des considérations économiques entraînent le maître de forges Myhrman dans

l'opposition. Tegnér n'est pas indifférent non plus à cet aspect du problème.

Si Myhrman se range à l'avis de son gendre et partage son anglophobie (il écrira un *Pitt et Bernstorff* peu après le *Pitt et Nelson* de Tegnér — Cf. Wrangel, *Es. Tegnér Kärlekssaga*, p. 81-3), le frère du poète, Elof Tegnér, resté fidèle à l'idéal de l'Upplysning, se montrera toujours hostile à Napoléon. Tout d'abord, il a vu débarquer Bernadotte avec méfiance : il redoute pour la Suède un sort analogue à celui de la Hollande. Puis il s'est rallié à la politique du prince héritier et l'alliance avec la Russie ne l'a nullement choqué. Il appelle l'Empereur Satan II, la Bête, l'Hyène. Il approuve la politique russophile de Charles-Jean et se réjouit en 1814 de voir s'effondrer la puissance française (voir une lettre d'Elof dans *Ur Es. Tegnér gamla papper*, p. 53, et E. Wrangel, *Rämen och Tegnér minnet*, p. 146-147).

(6) Même lettre. S. S. I, 357.

(7) S. S. I, 342.

(8) Cité par Böök, p. 77 — Ne se trouve pas dans S. S.

(9) Cité par Böök, p. 80 et reproduit dans S. S. I, 362 (22 août 1807).

(10) Voir dans la même lettre le jugement sur le bombardement de Copenhague.

(11) *England och Frankrike*, S. S. I, 193-8.

(12) S. S. I, 186, cité par Böök, p. 87.

(13) S. S. I, 203-10.

(14) *Collisionslära*, S. S. II, 225 et s.

(15) Cf. S. S. II, 530.

(16) Tegnér orthographe ainsi le nom pour se conformer aux ordonnances royales suédoises. Cf. Böök, p. 98.

(17) 25 mai 1809, S. S. II, 371.

(18) V. Böök, p. 101-102, S. S. I, 205 et 395-8.

(19) S. S. II, 14.

(20) La première édition imprimée portait néanmoins comme titre : *Krigssång för kungl. Skånska Landvärdet*. Cf. E. Wrangel, *Tegnér i Lund*, I, 181.

(21) E. Wrangel rappelle qu'en Suède l'amour de la liberté a trouvé dans l'œuvre de Rousseau et l'esprit révolutionnaire français un aliment nouveau. *La Marseillaise* était populaire chez les étudiants de Lund qui la chantaient dans leurs réunions à Lungård. Tegnér a certainement participé à de semblables manifestations (*Tegnér i Lund*, I, 168-9).

(22) Cf. « contre nous de la tyrannie l'étendard sanglant est levé ».

(23) Cf. aussi *Chant du départ* de Chénier, musique de Méhul :

« Rois ivres de sang et d'orgueil
Le peuple souverain s'avance.
Tyrans, descendez au cercueil. »

(24) C'est la thèse de M. Böök, qui fait rapidement allusion à Rouget de l'Isle (p. 116) et qui veut attribuer une très grande importance au paysage montagnard où se meut ici le peuple libre. Remarquer toutefois que déjà dans *Till min Hembygd*, pièce antérieure à *Wilhelm Tell*, Tegnér peignait son Värmland natal avec des traits qui feraient croire qu'il s'agit d'un pays de hautes mon-

tagnes. La montagne est un paysage qui se prête mieux que tout autre aux actions héroïques, pour le goût de Tegnèr et de ses contemporains.

(25) Voir lettre du 31 mai 1810 à Chr. Myhrman, S. S. II, 387.

(26) Lettre du 30 décembre 1810, S. S. II, 390.

(27) Cf. lettre à Chr. Myhrman du 30 décembre 1810, S. S. II, 391.

(28) V. Böök, p. 142 et ss. sur l'évolution politique de Tegnèr à cette époque.

(29) Nom que les Suédois donnent à Bernadotte depuis qu'il est devenu prince héritier.

(30) Le poème à peu près certainement est dû à Tegnèr, mais il n'est pas signé. S. S. VII, 486.

Le dernier vers est-il une allusion à Bernadotte lui-même?

(31) Voir Böök, p. 355.

(32) Dans un autre chapitre nous étudierons l'inspiration poétique de la *Svea*, nous nous bornons ici à indiquer sa signification politique.

(33) Böök a montré que la deuxième partie de la *Svea* était une reprise plus ample du thème qui a inspiré le *Krigssång för skånska Landtvärnet*. Remarquer en passant l'inspiration républicaine de la Str. II, S. S. II, p. 70 : « Se, upp till Statens nya Tempel tåga... »

(34) Nous laisserons ici de côté la seconde partie pour examiner le message politique contenu dans la première partie.

(35) S. S. II, V., 130-31 — p. 66.

(36) *ibid.*, V. 142-5, même page.

(37) *ibid.*, V. 70-77, p. 64.

(38) Dans sa réponse aux observations de l'Académie, Tegnèr s'explique longuement au sujet des critiques formelles qui lui ont été adressées; pourtant il affirme qu'il n'a pas voulu adopter un ton provocant vis-à-vis des Russes et qu'il ne souhaitait pas entraîner la Suède dans une guerre d'agression.

(39) Voir échange de lettres entre Tegnèr et Engeström à ce sujet, Böök, p. 170, n. 1.

(40) Le souvenir de la version originale de *Svea* s'était presque perdu en Suède malgré les mémoires d'Agardh et de C. A. Adelsparre, qui rappelaient que Tegnèr avait adressé à l'Académie une œuvre très violente, un appel très net à la guerre contre la Russie. Sam Clason en rappelle l'existence au public lettré de Suède dans un article du *Sydsvenska Dagbladet* du 20 décembre 1911. V. Böök, p. 159 et la n. 2 de la même page.

(41) Voir la lettre à L.-A. Ekmarck, 24 déc. 1812, S. S. II, 421. Tegnèr y manifeste sa violente hostilité contre la politique russophile suivie par le gouvernement suédois.

(42) S. S. 86-89 — envoyée à Adlerberth dans une lettre du 20 mai 1812 et parue dans *Iduna* en juillet de la même année; cf. Böök, 420-24, 432-3.

(43) Lettre à J.-A. Adlerberth, 30 mai 1813, S. S. II, 426.

(44) Cf. Böök, p. 447.

(45) Voir chapitre suivant.

(46) S. S. II, 443, cité par Böök, p. 182.

(47) S. S. 442, lettre à B. Myhrman, 13 mai 1814.

(48) Nous retrouvons encore ce thème dans *Axel*.

(49) Son hostilité contre les Russes ne désarmera pas. *Axel* contient une description haineuse de Pétersbourg, et dans *Kronbruden*, Tegnèr fait parler un vétéran suédois qui hait les Russes plus que Napoléon. Et pourtant il a combattu contre les troupes françaises

en 1813, S. S. IX, 148-9. — Tegnér sera polonophile et russophobe en 1831. Voir aussi S. S. IX, 112-3, et la note p. 623 : en 1841 Tegnér projetait d'écrire un poème exposant les idées qui avaient guidé les peuples dans leur action politique. Maintenant, ajoutait-il au sujet des Suédois, c'est la haine du Russe. Seul le prologue de cette œuvre fut écrit, c'est le *Prolog till Ryssfienden*.

..

NOTES DU CHAPITRE IV

(1) S. S. II, p. 132-3.

(2) Cf. Goethe : « Wer reitet so spät durch Nacht und Wind? »

(3) C'est ce qui expliquerait que le cavalier, comme son fils, sont de sang royal dans le poème de Tegnér, alors que nous ne trouvons rien de semblable dans la ballade de Goethe.

(4) S. S. II, 134-7.

(5) Presque tous les poèmes écrits par Tegnér à des périodes de tristesse et de découragement évoquent la fin du monde, par exemple le *Temps des Ases*, la *Nouvelle année* (1813), la *Nouvelle année* (1816), certains vers du chant VIII de la *Saga de Frithiof*. — Cf. Böök, pp. 460-1.

(6) Plusieurs critiques suédois ont recherché le texte qui avait dû fournir à Tegnér l'inspiration de son *Hymne au soleil*. M. Böök rapproche cet *Hymne* des apostrophes au soleil si fréquentes dans les poèmes d'Ossian. M. Nilsson découvre des ressemblances entre ce texte et le quatrième chapitre d'Isaïe où nous est présenté le sort de Lucifer. Tous deux insistent sur la doctrine platonicienne de la réconciliation qui apparaît ici pour la première fois dans l'œuvre de Tegnér. M. Risberg pense que le poème de Oehlenschläger *Till Melpomene* a dû être à l'origine du *Sång till Solen*.

L'*Hymne au Soleil* ne se rattache ni à la mythologie classique, ni au dogme judéo-chrétien (comme le *Psaume du matin* — *Skaldens Morgonpsalm*), ni au monde des divinités nordiques. C'est qu'en effet Tegnér a dû emprunter l'idée aux *Incas* de Marmontel. Ce roman, qui nous transporte chez les indigènes adorateurs du Soleil, s'ouvre par l'évocation d'une cérémonie célébrée en l'honneur de cette divinité. Le premier chapitre est intitulé *Hymne au soleil* : les chants alternés du grand prêtre et des chœurs développent les idées et les images que nous trouvons dans les trois premières strophes du poème suédois : le soleil dans le firmament est comparé à un souverain entouré de sa cour, la tristesse de la nature privée de lumière est opposée à sa joie quand celle-ci reparait, enfin Tegnér se demande, comme Marmontel, le rôle que remplissait le soleil lors de la création. A partir de la quatrième strophe, le poème de Tegnér se libère complètement de son modèle français. Mais la ressemblance entre l'hymne en prose de Marmontel et les trois premières strophes de l'œuvre suédoise semble évidente. On remarquera d'ailleurs que le talent poétique de Tegnér est infiniment supérieur à celui du froid Marmontel.

Voici les deux textes :

Traduction des 3 premières strophes de l'*Hymne au Soleil* de Tegnér :

« C'est pour toi que je chante, soleil aux sublimes rayons. Autour

de ton trône royal, dans les profondeurs de la nuit bleue, tu as fait des mondes tes vassaux. Tes regards s'abaissent sur tes adorateurs. Mais c'est dans la lumière que tu poursuis ta course.

Vois, la nature est morte : la nuit, amie des ombres, a étendu son linceul sur ses splendeurs éteintes; maintes veilleuses s'allument en bas, dans la maison funèbre. Mais tu remontes à l'Orient dans tout ton éclat. Comme une rose sort de son bouton, la nature s'épanouit.

Elle reçoit la vie, elle reçoit la couleur, mais toi, tu abaisses tes joyeux regards sur les feuilles éclatantes et sur les monts étincelants. Le fleuve mouvant de la vie qui était gelé et cessait de couler, murmure maintenant doucement, reflétant et berçant ton image jusqu'à ce que, attiédi, tu inclines tes regards vers les salles du couchant où pour l'espoir qui devine et pour la vertu s'ouvrent les portes du bienheureux séjour.

O fils du Ciel, d'où viens-tu? Étais-tu présent, étais-tu présent quand siégeait l'Eternel, et que dans la nuit embrasée il jetait les semences flamboyantes? Ou bien peut-être te tenais-tu auprès de son trône invisible — il se dresse au-dessus du monde — pour l'adorer, tel un ange, jusqu'au moment où, dans ton orgueil, tu refuses d'exécuter les ordres venus du trône, et lui, courroucé, te prit par ton cou rayonnant, te lança avec mépris comme une balle à travers l'azur, pour proclamer sa puissance contestée. »

S. S. II, 134, v. 1-50.

*Hymne au Soleil de Marmontel.
(Les Incas, chapitre 1^{er} — ad finem.)*

Chœur des Incas :

Ame de l'Univers, toi qui du haut des cieux ne cesses de verser au sein de la nature, dans un océan de lumière, la chaleur et la vie et la fécondité, soleil, reçois les vœux de tes enfants et du Peuple heureux qui t'adore.

Le Pontife seul :

O Roi dont le trône sublime brille d'un éclat immortel, avec quelle imposante majesté tu domines le vaste empire des airs! Quand tu parais dans ta splendeur et que tu agites sur ta tête ton diadème étincelant, tu es l'orgueil du ciel et l'amour de la terre. Que sont-ils devenus, ces feux qui parsemèrent les voiles de la nuit? Ont-ils pu soutenir un rayon de ta gloire? Si tu ne t'éloignais, pour leur céder la place, ils resteraient ensevelis dans l'abîme de ta lumière, ils seraient comme s'ils n'étaient pas.

Chœur des Vierges :

O délices du monde! heureuses les épouses qui forment ta céleste cour! Que ton réveil est beau! Quelle magnificence dans l'appareil de ton lever! Quel charme répand ta présence! les compagnons de ton sommeil soulèvent les rideaux de pourpre du pavillon où tu reposes et tes premiers regards dissipent l'immense obscurité des cieux. O quelle dut être la joie de la nature, lorsque tu l'éclairas pour la première fois! Elle s'en souvient et jamais elle ne te revoit sans ce tressaillement qu'éprouve une jeune fille tendre au retour d'un père adoré, dont l'absence l'a fait languir.

Le Pontife seul :

Ame de l'Univers! Sans toi le vaste Océan n'était qu'une masse immobile et glacée, la terre qu'un stérile amas de sable et de limon, l'air qu'un espace ténébreux. Tu pénétras les éléments de ta chaleur vive et féconde; l'air devint fluide et subtil, les ondes souples et mobiles, la terre fertile et vivante; tout s'anima, tout s'embellit : ces éléments qu'un froid repos tenait dans l'engourdissement firent une heureuse alliance, le feu se glisse au sein de l'onde; l'onde divisée en vapeurs s'exhale et se filtre dans l'air, l'air dépose au sein de la terre les germes précieux de la fécondité, la terre enfante et reproduit sans cesse les fruits de cet amour, sans cesse renaissant, que tes rayons ont allumé.

Chœur des Incas :

Ame de l'Univers! ô soleil! es-tu seul l'auteur de tous les biens que tu nous fais? N'es-tu que le ministre d'une cause première, d'une intelligence au-dessus de toi? Si tu n'obéis qu'à ta volonté, reçois nos vœux reconnaissants, mais si tu accomplis la loi d'un être invisible et suprême, fais passer nos vœux jusqu'à lui, il doit se plaire à être adoré dans sa plus éclatante image.

Le peuple :

Ame de l'Univers, père de Mamo, père de nos Rois, ô Soleil, protège ton peuple et fais prospérer tes enfants.

(7) Tegnér a donné plusieurs fois la preuve d'une semblable générosité, en particulier il s'est montré respectueux et admiratif envers le vieux poète Leopold que tous délaissaient ou raillaient. Or Tegnér avait souvent été dur envers lui, alors qu'il jouissait encore de l'admiration générale.

(8) Cf. Böök, p. 485, n. 1, la liste des principaux pamphlets parus en Suède au cours de l'année 1813. On relève en particulier, outre les écrits composés par des Suédois, des traductions d'œuvres étrangères, des fragments d'Arndt et un libelle de Mme de Staël, *Un rêve de Napoléon ou l'ombre d'Enghien à Moscou*.

(9) *Hjelten* 1813. S. S. II, 144-6. Tegnér n'écrit pas le nom de Napoléon, peut-être par prudence, mais l'allusion est évidente. Le poème ne fut d'ailleurs pas livré à l'impression avant 1828. Toutefois la seconde strophe fut publiée en 1815 par le journal *Lifvet och Döden* comme épigraphe à un essai intitulé *Carl den Store och Napoléon*, cf. S. S. II, 503.

(10) Le thème d'Hercule apparaît dans plusieurs poèmes de Tegnér et en particulier dans le poème du *Retour d'Égypte*. Voir plus haut, chapitre II.

(11) Cette conception est conforme à l'histoire. M. Böök cite à ce sujet *l'Histoire de Napoléon et de la Grande Armée*, de Ségur (parue en 1835 à Bruxelles).

Tegnér a peut-être connu ce trait de caractère de Napoléon par une tradition orale. Il s'est certainement documenté sur l'Empereur autant qu'il l'a pu. Il fut toujours heureux de parcourir les ouvrages relatifs à Napoléon. Il recommande à Mathilde de Schwerin la lecture du *Mémorial* de Las Cases (Lettre du 6 juin 1825, S. S. IV, 293).

(12) S. S. II, 145, v. 30.

(13) S. S. II, 146, v. 43-48.

(14) S. S. II, 145, v. 13-18.

(15) On ne peut lire *Hjelten* 1813 sans penser au mot de Goethe :
« O ihr Guten, schüttelt an euren Ketten, ihr werdet sie nicht ver-

brechen, der Mann ist euch zu gross. » (Ce mot a été dit à Körner et se trouve rapporté par Arndt dans ses *Wanderungen*, p. 114 et dans ses *Erinnerungen*, p. 180. Il est cité par Bööck, p. 302, dans un tout autre contexte.)

Les critiques suédois qui ont étudié minutieusement l'influence de Schiller sur Tegnér paraissent avoir davantage négligé ce que le poète suédois doit à Goethe. Au moment où Tegnér écrit *Hjellen*, il semble avoir relu les œuvres de Goethe où se manifeste son admiration pour les Titans. Il a traduit avec beaucoup de bonheur le *Prométhée* de Goethe (S. S. II, 120-2). Son *Jätten* nous montre l'action des puissances mauvaises plus grandes que l'homme; il met en scène une sorte de Titan nordique qui brave Thor et déploie au service du mal une « vigueur héroïque » (*hjeltekraften*) (S. S. II, 123-5), car « le mal est immortel comme le bien ».

Le « héros » fait le mal sans le vouloir ni le savoir, au milieu de son action aveugle. De même que Prométhée refuse de s'incliner devant les habitants de l'Olympe, pour ne plier que devant les puissances suprêmes, le temps et le destin, maîtres des dieux et des hommes :

Hat mich nicht zum Manne geschmiedet
die allmächtige Zeit
Und das ewige Schicksal
meine Herren und deine.

Smidde icke
mig till man
den allsmäktiga Tiden
och det eviga ödet
mina herrar
Zeus — och dina?

(Traduction de Tegnér — S. S. II, 122.)

de même le « héros » ne cédera pas aux injonctions, ni ne se laissera convaincre par les raisonnements des hommes; il ne se conformera qu'aux inspirations des divinités supérieures :

Ej för menskor vill jag vika,
endast för de höge Gudar,
hvilkas tysta röst jag hör

(S. S. II, 145, v. 40-42.)

(16) Voir la lettre du 6 janvier 1805, S. S. I, 330, citée au début du chapitre précédent, et celle du 10 décembre 1807, S. S. I, 364, et le passage du *Discours jubilaire sur Luther* où Tegnér fait allusion à Napoléon. S. S. III, 146.

(17) Cf. dans *France et Angleterre*, la même idée. S. S. I, p. 197, voir chapitre précédent.

(18) S. S. III, 310-13.

(19) 2 septembre 1820, S. S. III, 425.

(20) Lettre à Mathilde von Schwerin, 20 mars 1823, S. S. IV, 268.

(21) *Ibid.*, 269.

(22) Tegnér se rencontre ici avec Voltaire, dont il a dû lire jadis l'*Ode à la Vérité* :

Illustres fléaux de la terre,
Qui dans votre cours orageux
Avez renversé par la guerre

D'autres brigands moins courageux,
 Je vous hais, mais je vous admire :
 Gardez cet éternel empire.
 Que la gloire a sur nos esprits;
 Ce sont les tyrans sans courage
 A qui je ne dois pour hommage
 Que de l'horreur et du mépris.

(Strophe III, éd. Flammarion, p. 13.)

(23) Tegnér a peut-être rendu un dernier hommage à Napoléon quand la Chambre des Représentants eut envisagé le transfert des cendres de Napoléon. Cette discussion se déroula en octobre 1830; il fut question de mettre le tombeau de l'Empereur sous la colonne Vendôme.

Or l'almanach poétique pour 1831, *Josephina*, paru à Stockholm chez P.-G. Bergh publia un poème intitulé : *Le tombeau de Napoléon* et signé « T — r ». Ce poème est classé parmi les œuvres de notre poète, car Böttiger a affirmé, sans donner de preuves précises, que son ami Tegnér en était l'auteur. Toutefois M. Bööck suppose avec quelque vraisemblance que l'œuvre est due à un imitateur de Tegnér plutôt qu'à Tegnér lui-même. En effet le poème ne possède pas, semble-t-il, les qualités formelles qui distinguent les œuvres de Tegnér. Il manque quelque peu de fermeté et de clarté. En outre les idées exprimées dans le *Tombeau de Napoléon* ne s'apparentent pas directement avec celles que nous trouvons dans les autres poèmes de Tegnér consacrés à la gloire de l'Empereur. Le poète inconnu invite les Français à laisser le tombeau de l'Empereur à Sainte-Hélène, à mi-chemin entre l'Ancien et le Nouveau Monde, le passé et l'avenir, c'est-à-dire la Révolution et la Monarchie. Le raisonnement est un peu subtil. Tegnér d'habitude admire la grandeur personnelle de l'Empereur, sa figure héroïque, beaucoup plus que son œuvre politique et ses efforts en vue de concilier les tendances révolutionnaires avec les traditions séculaires de la monarchie.

Voir le texte, S. S. VII, 1, et le commentaire de M. Bööck, S. S. VII, 561.

(24) Cf. S. S. VI, 619, et la lettre de remerciements de Tegnér (6 juillet 1829), S. S. VI, 483.

(25) Il est curieux de constater que presque aucun des traducteurs ou critiques français qui ont abordé l'œuvre de Tegnér n'a prêté attention aux poèmes consacrés à Napoléon. Cf. plus loin, *Appendice : Tegnér en France*.

(25) S. S. III, 66.

..

NOTES DU CHAPITRE V

(1) Ils n'ont pas non plus négligé les Grecs et les Romains que, par leur formation classique, ils étaient naturellement portés à étudier.

(2) Voir P. van Tieghem, *Préromantiques*, t. I, 1 et ss.

(3) Montesquieu, *Esprit des Lois*, XIV, 2, Classiques Garnier, p. 222-5.

(4) *Ibid.*, XVII, 2, I, p. 267.

(5) Rousseau : *Discours sur les sciences et les arts*, éd. Flammariion, p. 29.

(6) Nous avons trouvé les renseignements relatifs à la naissance du mouvement gothique dans la *Nordiska Renässansen* de M. Blanck. Voir aussi Henri Schück, *Ur gamla papper*, VII, p. 219 et ss.

(7) L'*Ode au peuple*, de Thomas, aurait été lue avec profit, selon M. Blanck, par le poète Thorild, qui se rattache au mouvement gothique. Adelsparre a aussi rendu populaire l'*Épître au peuple*, qu'il traduit dans ses *Läsning för Landmän*, 2^e cahier, 1796.

(8) Les *Incas* de Marmontel ont, selon M. Blanck, servi de modèle au *östgötha Försten Harald Uljssons Händelsende* paru à Stockholm en 1782. Comme on voit, le type du « bon sauvage » s'incarne aussi bien dans le naturel des Amériques que dans le Scandinave de l'époque héroïque, tel que le voient les hommes du XVIII^e siècle.

(9) Parmi les écrivains chez qui l'influence de Montesquieu est la plus nette, M. Blanck cite Adelsberth qui fut des premiers à s'intéresser aux œuvres antiques de l'Islande; Gyllenborg, qui chanta les bienfaits de l'hiver suédois, et Silverstolpe. On retrouve chez lui la distinction entre les langues et civilisations du Nord et du Midi et il explique par l'influence du climat la rudesse des mœurs nordiques. Voir *Den Nordiska Renässansen*, p. 319.

(10) Dès 1754, les idées de Rousseau sont exposées et discutées dans une thèse de doctorat soutenue en Suède (*Ibid.*, p. 379).

(11) C'est le cas, par exemple, pour Lahnberg. Cet adversaire déclaré de Rousseau, dans son éloge de Birger Jarl, célèbre la louange des anciens Suédois en usant d'expressions qui semblent provenir directement des deux *Discours*.

(12) Très souvent les poètes suédois nous représentent les Goths comme des Spartiates ou des Romains du Nord et ils décrivent leurs vertus en usant de termes et d'images empruntés aux littératures classiques. Il est difficile de préciser où cesse la tradition de Rudbeck et où commence à s'exercer l'influence de Rousseau. M. Blanck aperçoit tout un courant littéraire à l'origine duquel on trouve l'œuvre de Clewberg (*Ode au peuple suédois*), qui se manifeste ensuite dans les œuvres de Kellgren, Franzén, Wallin, pour aboutir à la *Svea* de Tegnér. Il s'agit d'une poésie nationale, traitée dans le style antique, « une poésie patriotique, dans la langue de la patrie mais prenant comme modèle l'antiquité » (Schück, *Illustrerad Sv. litt. hist.*, I, 244).

(13) Cette dissertation a été écrite en 1808, c'est-à-dire trois ans après *Kulturen*. Le sujet est déjà intéressant en lui-même. Il a sans doute été choisi par Tegnér d'accord avec son maître d'esthétique Lidbeck. L'ouvrage se trouve dans *Filosofiska och estetiska skrifter*, p. 161-71.

(14) Tegnér joint encore l'exemple de Gustave III. Voir *ibid.*, p. 170.

(15) *Ibid.*, p. 161.

(16) *Ibid.*, p. 163.

(17) Toutefois Tegnér n'attribue pas à l'éducation esthétique la même importance et il s'intéresse plutôt à la perfection morale de l'humanité. Dans ce domaine, estime-t-il, l'homme n'accomplit actuellement aucun progrès, bien au contraire.

(18) S. S. II, 247.

(19) *Ibid.*, 248.

(20) Rousseau pensait que la perfection restait dans le passé et pouvait difficilement être reconquise. Tegnér, comme Schiller, pense que nous avons derrière nous un âge d'or et un autre devant

nous dans l'avenir. Dans sa jeunesse, l'humanité était vertueuse spontanément. Quand elle atteindra la perfection, elle le redeviendra par la réflexion.

(21) S. S. III, 206.

(22) S. S. III, 212.

(23) S. S. III, 209. On peut rapprocher encore de ce passage les strophes qu'écrivit Tegnér sur la poésie d'inspiration nordique dans la dédicace à Franzén qui précède *Kronbruden* (1841). Il déclare que la Saga est « la mémoire du genre humain ».

« Je ne veux pas me séparer des valeureux ancêtres, mon esprit s'attache à ce monde légendaire où la force sauvage ose encore paraître au jour, où le glaive des hommes audacieux fait naître le droit. Je le sais bien, une autre époque fait notre joie, une époque plus raffinée. Mérite-t-elle d'être chantée? Les cris tumultueux du poète, ses accents de joie ou de tristesse sont toujours l'écho des jours révolus.

Une obscure réminiscence remplit l'heure de la poésie, la véritable muse est fille de la mémoire. Son univers était cette Atlantide qui sombra, entraînant avec elle nos forces les meilleures, les plus nobles de nos désirs. On entend au fond de la mer bruire ses bosquets et de grands esprits passent au clair de lune. Sur leurs ailes humides ils remontent encore quand résonne la lyre du scalde. » (*Till Frans Michael Franzén*, S. S. IX, 136-37, strophes 14-15.)

Ici l'inspiration de Rousseau semble rejoindre la tradition de Rudbeck et se fondre harmonieusement avec celle-ci.

(24) Il nous le dit lui-même dans son poème :

« Ur skuggan af min dal jag egnar dig en sång. »

« De l'ombre de ma vallée je te consacre un chant. »

(*Svea*, S. S. II, 62, v. 3.)

(25) Je cite la *Svea* de 1811 de préférence à la version édulcorée de 1812, encore que dans celle-ci, faute de pouvoir développer librement sa pensée politique, Tegnér ait parfois mis l'accent sur la déclamation. La véritable *Svea* est celle de 1811.

(26) S. S. II, 20-24 et 46-55.

(27) S. S. II, 57-8.

(28) Tegnér évoque plus volontiers le souvenir des anciens Scandinaves dans le cadre de l'hiver nordique. Dans son poème *Vintern* il se représente au coin du feu, relisant les sagas et dans la nuit froide et claire, il croit percevoir un appel héroïque qui provient des vieux tombeaux « ätte hōgar ». *Vintern* a été écrit au moment où Tegnér projetait de composer la *Saga de Friðhiof*. (Cf. S. S. III, 86-88 et plus particulièrement str. 6-8.)

(29) Remarquons d'ailleurs que si Tegnér, au début (v. 6 et v. 16-17) accuse les « nouvelles lumières » autant que les « douces mœurs » d'avoir corrompu les Suédois de son temps, il reconnaît que l'esprit des anciens scandinaves avait poussé loin ses recherches et que son chant s'élevait bien haut (v. 87, p. 65). Il ne s'attache donc pas strictement à la doctrine de Rousseau.

(30) *Den Nordiska Renässansen*, p. 428-30.

(31) Böök, p. 208.

(32) Böök, p. 205-215.

NOTES DU CHAPITRE VI

(1) *Filosofiska och estetiska Skrifter*, p. 430.

(2) *Quaeritur : an sperandum est fore ut disciplinae et litterae saeculo XIX tanta capient incrementa quanta saeculo XVIII ceperunt*. Passage analysé, *ibid.*, p. 431-2.

(3) Sur l'œuvre esthétique de Tegnér, voir l'introduction que M. Nilsson a donnée aux *Filosofiska och estetiska Skrifter*.

(4) Shakespeare est à peu près le seul auteur anglais qu'il cite.

(5) *Filosofiska och estetiska Skrifter*, p. 405.

(6) *Ibid.*, p. 332.

(7) *Ibid.*, p. 343.

(8) Cité par Bööök, p. 405.

(9) *Estetiska Skrifter*, p. 307.

(10) *Ibid.*, p. 338.

(11) Ces dernières remarques sont inspirées par l'esthéticien allemand Clodius et par le Gustavien Kellgren. On remarquera dans les dernières phrases un ton qui rappelle celui des *Discours* de Rousseau.

(12) S. S. III, 141.

(13) *Ibid.*, 145.

(14) *Ibid.*, 145.

(15) V. S. S. III, 153.

(16) On sait que Tegnér aurait souhaité fonder un tiers parti, mais que ses tentatives échouèrent.

(17) S. S. III, 147.

(18) *Ibid.*, p. 150.

(19) *Ibid.*, p. 149.

(20) *Ibid.*, p. 31-33.

(21) En 1817, Tegnér est reçu à l'Académie suédoise. Il y succède au Comte Oxenstjerna, l'auteur des *Moissons*. Dans l'éloge d'Oxenstjerna, il ne laisse pas de critiquer la langue et la versification de son prédécesseur, élevé à « l'époque dite de goût français » (S. S. III, p. 235). Le suédois d'Oxenstjerna pourrait être plus pur, nous dit-il, car ce poète aimait le français et les tournures françaises se présentent trop souvent sous sa plume, les particularités du français apparaissent et chassent les expressions suédoises ayant la même signification. Il a le tort d'écrire en alexandrins, alors que ce vers convient mal au suédois (*ibid.*, 221). Tegnér a même retranché de son discours tout un développement qui condamne l'usage de l'alexandrin dans la poésie suédoise, car ce vers (qu'il considère comme essentiellement français) et monotone, « ljudfattig » (pauvre en sonorités) et « omusikalisk » (antimusical), alors que le suédois, langue souple et sonore, peut trouver une infinité d'autres vers. Tegnér préconise l'usage de l'hexamètre (*ibid.*, p. 529). Enfin, suivant trop servilement les préceptes de l'école classique française, Oxenstjerna se prive volontairement d'une moitié de la langue suédoise; son œuvre n'y gagne guère en élégance, mais elle y perd en pittoresque, en vérité, en souplesse. Elle semble pauvre et froide. « C'est de là que vient sans doute non seulement l'absence d'images, la faiblesse et le défaut de couleur dans l'expression que l'on reproche non sans raison à la poésie française, mais c'est aussi de là, plutôt du manque de sentiment, que provient la froideur qui se montre dans plusieurs de ses œuvres les plus illustres, de là vient que plusieurs de ses rois semblent habiter dans des huttes de glace. » (*Ibid.*,

p. 218.) On retrouve ainsi dans ce discours, composé à la même époque, les traits essentiels de la doctrine qui s'exprime de façon plus piquante et plus brève dans les épigrammes sur les langues.

(22) S. S. III, p. 150.

(23) *Ibid.*, même page.

(24) *Ibid.*, p. 151. Tegnér ne songe pas seulement à la rêverie littéraire des romantiques, il s'attaque aussi à la religion quiétiste de certains pasteurs. A Lund, en particulier, prêchait le pasteur Schar-tau, très admiré dans certains milieux universitaires, mais peu prisé par les fidèles du groupe « Härberget ». Tegnér avait déjà pris à partie cette religion vague et fumeuse dans la *Prédication de Pentecôte* (1813), qui contient d'ailleurs aussi des attaques contre la philosophie matérialiste du XVIII^e siècle. Cf. Böök, p. 474-76 et S. S. III, 296-7.

(25) S. S. III, 152.

(26) *Ibid.*, 153.

(27) *Ibid.*, 156.

(28) *Ibid.*, p. 159.

(29) *Ibid.*, p. 152.

(30) *Ibid.*, p. 133.

(31) *Ibid.*, p. 146.

(32) *Ibid.*, p. 158.

(34) *Ibid.*, même page.

(34) *Ibid.*, p. 159.

(35) *Ibid.*, p. 162-3.

(36) *Ibid.*, p. 163.

(37) Lars von Engeström, le protecteur de Tegnér, qui était connu pour ses opinions libérales et francophiles, engagea vivement Tegnér à faire imprimer son discours. Il est vrai qu'il approuvait aussi son attitude dans le conflit littéraire qui l'opposa au phosphoriste Ham-merskjöld. Cf. E. Wrangel, *Tegnér i Lund*, II, p. 167.

(38) Voir la lettre, S. S. III, p. 310-3. Les passages de la lettre transcrits dans le discours sont la comparaison entre le temps et un stratège qui manœuvre pour égarer son adversaire, p. 310-1, reproduite au début du Discours, III, p. 146, et le développement relatif à Napoléon, III, pp. 311-12, qui prend place à la fin du Discours, III, p. 164. A noter que cette lettre est adressée à C.-P. Hagberg, qui fait partie de la coterie libérale « Härberget » et que cette lettre est une réponse à une communication faite par Hagberg à ce groupement. Donc les idées du Discours sont nées des discussions amicales qui avaient lieu au sein de ce cercle.

(39) Il ne faut pas non plus négliger les influences suédoises et en particulier celle de Geijer dont l'ouvrage *Om falsk och sann upplysning med avseende på religionen* contient sur la religion des vues assez proches de celles qu'expose Tegnér dans son Discours. Voir E. Wrangel, *Tegnér i Lund*, II, 240-50.

(40) L'influence de Fichte sur Tegnér a été très minutieusement étudiée par M. Böök dans son livre sur Tegnér; malheureusement cet ouvrage inachevé ne contient pas l'étude critique du *Discours jubilaire*. Voir pourtant de précieuses indications, p. 266-68 et les références p. 520-1.

(41) Tegnér nous semble injuste aussi de rendre la France responsable de l'utilitarisme en honneur au XVIII^e siècle. Sans doute certaines de ses critiques visent directement nos Encyclopédistes, et la conception de l'histoire que Tegnér tourne en ridicule est celle de Voltaire. Mais l'Angleterre n'a-t-elle pas vu se développer, avant la France, des systèmes philosophiques fondés sur l'utilité?

(42) VI, XI, V, 62, 55, cité par P.-M. Masson, *La Profession de foi de Jean-Jacques Rousseau*, p. 70.

(43) Voir P.-M. Masson : *Formation religieuse de Rousseau*, ch. vi, 188-204.

(44) S. S. III, 159.

(45) Cf. S. S. II, 420-22, 537-8 et Böök, *Stagnelius*, p. 107 et ss., ainsi que *Frau v. Staël i Sverige* de Anders Osterling, *passim*.

(46) Il est certain que Tegnér a emprunté *Delphine, Pauline et Corinne* à la bibliothèque universitaire de Lund — voir *Tegnèrs Boklån i Lunds Universitets bibliotek* par Silow. Il est très probable aussi qu'il a connu le livre *De la littérature*. Nous trouvons par exemple dans la dernière leçon de littérature grecque (avril 1824, v. S. S. IV, p. 114) une définition de la littérature du Nord qui rappelle singulièrement celle que donne Mme de Staël : cette littérature est représentée comme une poésie méditative et grave, plutôt mélancolique, peuplée de « formes immenses, mais blêmes, qui circulent dans la brume et murmurent les mystères de l'au-delà et la vanité de toute chose ici-bas, hormis l'honneur ». On ne peut lire sans étonnement ces lignes sous la plume d'un écrivain qui avait peint la poésie du Nord comme la fille de « Saga à l'œil profond ». N'est-elle pas plutôt le fruit de ses lectures françaises? Mme de Staël, comme beaucoup de ses contemporains, à la suite de Mallet, confondait la poésie ossianique avec la littérature scandinave.

Dans un discours prononcé au Gymnase de Växjö en 1843, Tegnér fait sienne l'idée de Mme de Staël sur l'influence capitale du protestantisme sur les littératures du Nord et il divise l'Europe littéraire en deux régions : la zone protestante du Nord et les pays du Sud, marqués par le catholicisme (cf. S. S. IX, p. 334-5, et surtout la variante, p. 642-3).

(47) *De l'Allemagne*, IV, II, éd. Flammarion, s. date, p. 279.

(48) *Ibid.*, III, III.

(49) *Ibid.*, III, x.

(50) *Ibid.*, IV, II, p. 276. Voir aussi IV, IV, p. 285 : « Le protestantisme étant beaucoup plus favorable aux lumières que le catholicisme » et p. 287 ; « le catholicisme « mettait des entraves à l'esprit humain ».

(51) *Ibid.*, IV, II, p. 272.

(52) *Ibid.*, IV, II, p. 272.

(53) *Ibid.*, IV, II, p. 273.

(54) *Ibid.*, IV, IV, p. 287-8.

(55) *Ibid.*, IV, IV, p. 287.

(56) S. S. III, 144.

(57) S. S. III, 159.

(58) *De l'Allemagne*, IV, IV, p. 287.

(59) *De la littérature*, I, I. — *De l'Allemagne*, II, I.

(60) *De l'Allemagne* II, IX, éd. Flammarion, t. I, p. 163.

(61) *Ibid.*, I, XII, éd. Flammarion, p. 80. Remarquons que cette critique adressée par Tegnér et Mme de Staël à la langue française, d'être seulement un instrument de conversation et d'avoir été gâtée par l'esprit d'une société frivole, peut être rapprochée de celles que l'on trouve dans certaines lettres de *La Nouvelle Héloïse*. Voir en particulier la lettre XIV de la deuxième partie. Saint-Preux goûte le charme de la conversation en France, mais il critique la politesse française, trop vive et trop rapide pour être sincère. Si l'on se divertit dans les salons parisiens « on apprend à y plaider avec art la cause du mensonge ». Voir aussi la lettre XVII de la deuxième partie.

(62) *Ibid.*, I, XII, éd. Flammarion, I, p. 78.

(63) *Ibid.*, II, ix, éd. Flammarion, I, 167. Il faut bien admettre d'ailleurs que les critiques que Mme de Staël et Tegnér adressent d'un commun accord à la poésie française ne se justifient pas si l'on considère la littérature française dans son ensemble, mais elles s'expliquent si l'on veut bien examiner le bagage poétique qu'a laissé le XVIII^e siècle français, Chénier mis à part. Monotonie des rythmes, froide convention, timidité excessive dans le domaine du vocabulaire, soumission à des règles étroites et arbitraires, manque de génie chez la plupart des poètes, tels sont les traits peu flatteurs que révèlent les historiens qui nous décrivent la production de cette période. Cf. en particulier D. Mornet, *Le Romantisme en France au XVIII^e siècle*, troisième partie, chapitre III, l'échec des poètes, p. 231-260.

..

NOTES DU CHAPITRE VII

(1) Gunnar Biller a étudié dans un article du *Samlaren* l'influence de Byron sur *Axel*. M. Bööck a relevé les passages où l'on trouvait des réminiscences d'Ossian. M. Lamm a consacré une étude, parue également dans *Samlaren*, à la « doctrine de la réconciliation » issue des doctrines philosophiques de Platon et de Schelling.

(2) Cf. P. Lyth : *Tegnér och Frithiofs Saga*, Norrköping (1899) p. 77 et E. Wrangel, *Dikten och Diktaren*, Lund (1912), p. 159, et surtout l'étude de M. Blanck : *Frithiof och Ingeborg — Paul et Virginie : en comparativ skiss* dans *Studier tillägnade Karl Warburg på hans sextioårs dag av vänner och lärjungar*, Stockholm, 1912, p. 5-12 (2 gravures hors texte).

(3) M. Alvar Silow a publié le relevé des ouvrages que Tegnér avait empruntés à la Bibliothèque Universitaire de Lund pendant les quelque trente ans où il séjourna dans cette ville. Notons qu'en ce qui concerne les ouvrages étrangers, la littérature allemande se classe au premier rang avec 175 volumes empruntés, puis viennent la littérature française avec 79 numéros, la littérature danoise avec 64 numéros, puis les littératures anglaise et italienne représentées respectivement par 34 et 2 volumes. Il semble que Tegnér a voulu étudier la technique des romans où les amours de deux jeunes gens étaient mis en vedette par l'auteur dans le titre même : ainsi il emprunte : *Carite et Polydore* de l'abbé Barthélemy (1809), une traduction d'*Atala : Atala eller tvenne vildars kärlekshändelsen i öknen* (1807), *Palmirius et Claudia* de Mme de Gomez (1818), divers contes de Mme de Genlis : *August och Clara* (1807), *Alphonse et Dalinda* (1817), *Clara et Valnora ou le siège de La Rochelle* (même date), *Laduski et Floriska* de La Croix de Noré (1807), de L. Lebastien : *Dorbeuil och Ciliana Valranskarleks och olyckhändelsen* (1810), de Le Sage *Greve de Belflor och Fröken Leonora de Lespedes kärlekshändelsen* (1818).

Tegnér s'est aussi intéressé, semble-t-il, au roman exotique et particulièrement à la description du « bon sauvage », si fréquente chez les héritiers de Rousseau. On trouve en effet dans les ouvrages qu'il emprunte, outre de nombreux récits de voyages : *Den unga Vilden*, de Le Jeune (1813-1818), *Atala* (p. mémoire), Ducray-Duménil : *Alexis, eller det lilla hus i Skogen*, Marmontel : *les Incas ou la destruction de l'empire du Pérou* (1807), Maton de la Varenne, *En Americans Olycköde* (1813), Picquenard : *J. B. Adonis eller den Förträfs-*

fligen Negern, Coloni-anecdote (1813-17), Ponsinet de Sivry, *Tom Jones*, opéra-comique en 8 actes (1802), Bernardin de Saint-Pierre : *la Hutte indienne* (1813).

Remarquons qu'il a lu le *René* de Chateaubriand, *Delphine*, *Pauline* et *Corinne* de Mme de Staël; de Florian, *Numa Pompilius, second roi de Rome*, *Léocadie, anecdote espagnole*, *Gonzalon de Padoue ou l'Espagne reconquise*, plusieurs œuvres de Marmontel autres que *les Incas*; enfin le *Télémaque* de Fénelon, cher à sa jeunesse.

Les critiques ont invité les lecteurs à user prudemment de ce répertoire; en effet Tegnér empruntait des ouvrages pour les dames de sa famille ou de son entourage. On peut pourtant admettre que s'il laissait à ses amies les productions faciles de Mme de Genlis, il devait lire de son côté quelques œuvres d'une plus haute tenue littéraire.

Tegnér acquit d'ailleurs une importante bibliothèque personnelle, si bien qu'à partir de 1812 il n'emprunta plus guère à la Bibliothèque de Lund. Il ne nous a malheureusement pas été possible, à cause des circonstances, de consulter le catalogue de cette collection : *Förteckning över Esaias Tegnér efterlade Boksamling* (Wäxsjö, 1847).

(4) Dans sa lettre au Conseiller Blom du 27 juillet 1825 (S. S. V, p. 455-61), Tegnér expose sa théorie sur l'introduction des mythes anciens dans la poésie contemporaine. Il faut éviter de choisir un thème qui soit par trop ridicule ou odieux à la conscience moderne. Mais les mythes les moins choquants doivent être non seulement adoucis, mais modernisés. Tegnér vitupère contre Ling et son école qui agissent sans aucun discernement et adressent à Tegnér le reproche de se montrer trop timide dans l'emploi des mythes modernes. Pourtant il reconnaît que, malgré l'admiration de quelques connaisseurs, il ne se considère pas satisfait de l'œuvre qu'il vient d'achever. Il n'est que le Jean-Baptiste du grand poète suédois encore à naître.

(5) On estime que la *Saga de Frithiof* (qui existe sous la forme d'une version longue en prose et d'une autre plus brève en vers) ne remonte guère qu'au xiv^e siècle. Elle contient des motifs de contes orientaux que les Islandais ont dû connaître par des traditions latines, lesquelles sont parvenues jusqu'à eux au cours du moyen âge (voir Gould, *The Frithiofs Saga, an oriental tale, Scandinavian Studies and notes*, VII, 1921-23). Albert Nilsson veut établir un parallèle entre la *Saga de Frithiof* et Anna Comène, et Emile Risbjer cherche à retrouver dans notre *Saga* des motifs qui rappellent les canons du bouddhisme (*Samlaren*, 1928).

(6) M. E. Wrangel fait remarquer (*Tegnér i Lund*, p. 313, n. 1) que des gravures dont le sujet était emprunté à *Paul et Virginie* ornaient beaucoup de foyers suédois. La veuve de Bernardin de Saint-Pierre vint à Lund et s'étonna de découvrir dans l'auberge où elle descendit des gravures représentant les deux héros si populaires de son mari. Or cette auberge était précisément celle qui donnait asile au petit clan de Tegnér, « *Härberget* ». D'autre part, il attire l'attention sur la vignette qu'Holmbergson dessina pour servir de frontispice à la cinquième édition de la *Saga*. Elle représente Frithiof transportant dans ses bras Ingeborg pour lui faire franchir une rivière et elle est directement inspirée des illustrations qui nous montrent Paul et Virginie dans la même situation. On trouve une reproduction de cette gravure dans l'étude de M. Blanck déjà citée.

(7) Tegnér a certainement lu *Atala* et *René*, comme le montre

l'ouvrage de Silow (*Tegnèrs Boklån*). Son attention a dû être également attirée sur *Les Martyrs*, tragédie de Stagnelius inspirée (assez librement, d'ailleurs) par l'œuvre de Chateaubriand. Il est intéressant de rapprocher la poésie *Flyttfåglarna* (S. S. II, p. 96) des chapitres que Chateaubriand consacre aux oiseaux migrateurs dans *Le Génie du Christianisme*, par exemple. Stagnelius a d'ailleurs, lui aussi, brodé sur ce même thème. Nous verrons enfin que certaines théories littéraires qui apparaissent dans la réponse à Atterbom semblent se rattacher aux considérations sur la littérature que Chateaubriand a insérées dans le *Génie du Christianisme*. Enfin la lettre à Lagerbjelke (voir chapitre suivant) prouve que Tegnèr a étudié d'assez près l'œuvre du grand prosateur français pour prononcer sur lui un jugement un peu dur peut-être, mais assez bien fondé.

Pourtant un lecteur français qui ouvre pour la première fois la *Saga de Frithiof* serait peut-être tenté un peu trop souvent d'établir des rapprochements hâtifs entre l'œuvre de Tegnèr et celle de Chateaubriand.

Il serait plus juste de dire que les deux écrivains ont subi les mêmes influences et appris à écrire avec les mêmes maîtres. Tous deux ont lu Homère et Ossian avec passion, mais aussi avec profit. Tous deux sont fils de Rousseau, Chateaubriand sans doute beaucoup plus que Tegnèr. Tous deux chantent les jeux de l'amour et de la mort, mais ne connaissent-ils pas, l'un comme l'autre, les écrits de Young et l'œuvre des préromantiques anglais?

Ce mélange si particulier de post-classicisme et de préromantisme que nous aimons chez Chateaubriand, nous le trouvons aussi chez Tegnèr. Mais n'est-ce pas là un effet du hasard, un concours de circonstances? Il faut procéder avec une extrême prudence, si l'on veut établir des rapprochements entre les œuvres des deux écrivains.

(8) Marmontel a fait un séjour en Suède sur l'invitation de Gustave III. Tegnèr a emprunté *Les Incas* à la Bibliothèque de Lund. Il a imité de fort près l'*Hymne au soleil* par quoi commence cette œuvre dans le *Sång till Solen*, v. plus haut, chapitre IV, n. 6.

(9) Il occupe les chapitres XXVII, XXVIII, XXXIX et XL.

(10) Remarquons en passant que Pope était catholique et qu'il ne condamne pas l'institution monastique en elle-même. Noter que beaucoup plus tard Tegnèr traitera l'histoire d'Héloïse et d'Abélard dans *Gerda*.

(11) On peut encore songer à l'épisode de Velléda dans *Les Martyrs*. Chateaubriand dépeint les amours sacrilèges d'une prêtresse et d'un guerrier qui, comme Frithiof, pénètre dans le bois sacré qu'entoure un bras de mer. La présence d'un homme dans l'enceinte du temple est cause d'une catastrophe dans l'épopée de Chateaubriand comme dans la *Saga de Tegnèr*.

(12) On peut relever des ressemblances plus précises entre le récit de Marmontel et la *Saga de Tegnèr*. Comme Ingeborg, Cora connaîtra quelques instants de bonheur, sans cesse menacés, dans une forêt, la nuit. Toutes deux craignent à chaque instant de voir paraître le jour, épiaut le cours des étoiles et le chant des oiseaux. « Dagen gryr Tyst, det är lärkan en vingad kvittrar », dit Ingeborg. « L'étoile du matin éveille les oiseaux, les oiseaux éveillent Alonzo », note Marmontel. « Que faisons-nous, voilà le jour. »

Au Chant VII, Frithiof dit au soleil :

« Dock ändtlig, trött af vägens möda,
du sjunker ner ifrån din höjd,
och qvällen drar det rosenröda
sparrlakane för Gudars fröjd. »

(mais enfin, fatigué des peines de la route, tu descends de tes hauteurs et le soir tire le rideau rose devant les plaisirs des dieux). Et l'on trouve dans l'*Hymne au soleil* (Chap. 1^{er} des *Incas*) :

« Les compagnons de ton sommeil soulèvent les rideaux de pourpre du pavillon où tu reposes. »

(13) *Frithiofs Saga*, Chant VII, v. 81-88, S. S. V, 43.

(14) *Ibid.*, Chant XII, v. 215-16, S. S. V, 96.

(15) M. Blanck y voit la marque du goût post-classique et compare les deux œuvres aux sculptures contemporaines de Canova et de Thorvaldsen.

(16) *Paul et Virginie*, édition Nelson, p. 21.

(17) *Frithiofs Saga*, ch. 1^{er}, str. 7, S. S. V, p. 6 et str. 22-23, p. 8 et 9.

(18) Edition Nelson, p. 58-59.

(19) *Frithiofs Saga*, ch. 1^{er}, str. 10-12, S. S. V, p. 6-7, et *Paul et Virginie*, édition Nelson, p. 17.

(20) *Ibid.*, p. 54-55.

(21) *Ibid.*, p. 47.

(22) Elles sont moins enivrantes, moins chargées de parfums et de sons que celles de Chateaubriand. La nature nordique ne permet pas un tel déploiement de richesses. Mais elles ont leur éclat froid, le chant du rossignol et le bruissement des eaux viennent en interrompre le silence.

(23) Axel sort de son délire et aperçoit Maria, comme Atala tire Chactas de son rêve.

(24) *René*, éd. Larousse, p. 50.

(25) *Atala*, éd. Hatier, p. 50-51.

(26) *Frithiofs Saga*, ch. VII, str. 13 et 14, S. S. V, p. 44. Remarquer aussi que Tegnér, comme Chateaubriand, aime à évoquer les jeux de lumière que dessine la lune sur les tombes. Cf. Chant II, 149-153, V, 18.

(27) *Frithiofs Saga*, ch. VII, str. 12, S. S. V, 43-44. On peut se demander si Chateaubriand et Tegnér n'ont pas lu tous deux la *Lenore* de Bürger.

(28) Daniel Mornet : *La Nouvelle Héloïse*, étude et analyse, p. 59.

(29) Voir *Nouvelle Héloïse*, IV, IV, XII, XVI; V, XXI; *Frithiofs Saga*, XVII à XX.

(30) On trouve dans certaines répliques d'Ingeborg dans *Afskedet* des accents presque cornéliens.

(31) Voir *Nouvelle Héloïse*, III, XVIII, XIX, *Frithiofs Saga*, VIII, XII.

(32) Remarquons pourtant que dans la saga islandaise les faits et gestes des deux rois tiennent autant de place que ceux d'Ingeborg et de Frithiof. Tegnér, en attirant l'attention sur les deux amants, a relégué au second plan ces personnages violents et antipathiques.

(33) Parfois la couleur locale est plaquée sur des strophes où s'expriment des sentiments tout à fait modernes, p. ex. : Chant II str. 13, S. S. V, 14.

(34) Il est donc permis d'affirmer que Tegnér prend intérêt à la couleur locale et non pas seulement aux sentiments que tous les humains ont en commun. Il n'est pas l'austère classique, ennemi du pittoresque, que veut voir M. Böök. S'il était strictement classique, il aurait sans doute tiré du sujet de *Frithiofs Saga* une tragédie, comme avait fait au siècle précédent le Danois Samsoe.

(35) Chant III, 1-55, S. S. V, 19-21.

(36) Chant VI et Chant VII.

(37) *Nouvelle Héloïse*, IV, x; V, II, VII.

(38) Chant VIII, 85-170, S. S. V, 51-53.

- (39) Mornet : *loc. cit.*, p. 60.
 (40) Voir *Nouvelle Héloïse*, V, v; IV, VII, VIII, XIII.
 (41) S. S. II, 109-112. Ce fragment a été écrit à peu près en même temps que la *Svea*.
 (42) Voir M. Lamm : *Forsonings läran*, Samlaren, 1916.
 (43) Lettre au conseiller Blom, citée plus haut.
 (44) M. Giraudoux, par exemple.

**

NOTES DU CHAPITRE VIII

- (1) S. S. IX, 119.

Nous ne saurions préciser à quel ouvrage il a emprunté la matière de ce poème. Nous avons trouvé à la Bibliothèque Nobel une *Vie amoureuse du Vert Galant*, imprimée en Suède au XVIII^e siècle, en langue française. Mais l'anecdote traitée par Tegnér ne s'y retrouve pas. Tegnér a peut-être eu entre les mains un recueil analogue.

- (2) S. S. IX, p. 106 (voir *Lifvets Katekes*).

(3) « En skall styra-med kraft och vett » — un seul doit régner, dit Torsten Vikingsson. *Frithiofs Saga*, Chant II, v. 93, S. S. V, p. 16.

- (4) Cf. S. S. VII, p. 272, Lettre à Agardh du 2 avril 1832.

- (5) Lettre à G. Myhrman du 30 juin 1831, S. S. VII, p. 236.

(6) Dès 1815, il ne voulait voir dans le mouvement phosphoriste qu'un reflet du romantisme germanique. — Cf. *Metalliteten*, S. S. II, p. 199.

(7) Jugement porté à propos des *Martyrs* de Stagnelius, dans lettre à Leopold (de 1822, S. S. IV, 250).

(8) Voir la lettre à Franzén du 9 mars 1837, S. S. VIII, p. 453, et celle qu'il adresse à von Beskow le 3 avril 1838, S. S. VIII, p. 534-5, aussi la lettre à von Brinkman du 12 avril 1838, S. S. VIII, p. 539.

(9) En particulier dans la dernière conférence qu'il prononça à Lund, en quittant sa chaire de grec (1826) à l'Université et dans un discours prononcé au Gymnase de Wexsjö en 1843. V. chap. vi, n. 2 — cf. Ed. Risberg, p. 342-3.

- (10) Première Partie, livre I, chap. II du *Génie du Christianisme*.

- (11) *Ibid.*, Première Partie, livre III, chap. IX.

- (12) *Ibid.*, I, IV, 1.

- (13) 4 mai 1829, S. S. VI, pp. 479-80.

(14) 12 avril 1836, VIII, pp. 402-03. Mme de Staël dit aussi que les plus grands poètes français sont des prosateurs.

- (15) 15 avril 1830, S. S. VI, 537.

(16) Voir *Post och Inrikes Tidningen*, N° 155-6 de 1836, cité par M. Osterling. C. P. Hagberg, Stockholm, 1922.

- (17) *Skandia*, VIII, 2, X, 2.

(18) Franzén, par exemple, adresse à Hagberg une lettre où il critique surtout Victor Hugo et il s'acharne sur le personnage de Quasimodo et sur *Le dernier jour d'un condamné*. Quasimodo est à ses yeux la réplique de ces figures grimaçantes qui encombrent l'architecture gothique et qui sont comme le symbole de l'entrée du diable dans le temple, comme une vengeance cachée de la société des francs-maçons contre la hiérarchie catholique. « D'ailleurs Victor Hugo est véritablement l'un et peut-être le principal de ceux qui ont créé et entretenu le goût de l'époque pour le

voluptueux, le laid et le diabolique. » Le promoteur de ce mouvement est d'ailleurs Lord Byron. Franzén partage le sentiment de Hagberg sur la poésie lyrique de Victor Hugo. Mais il n'aime pas *Le dernier jour d'un condamné*. Il réprouve la peine de mort, mais il estime qu'il y a mille manières plus utiles de remplir sa dernière journée (voir cette lettre A. Osterling, *op. cit.*, p. 43-44).

La lettre de Franzén est dans l'ensemble beaucoup plus dure pour les romantiques français que celle de Tegnér.

(19) Lettre à C.-P. Hagberg, 22 juin 1937. S. S. VIII, pp. 476-77. Hagberg avait en effet formé le projet de traduire *Jocelyn*, mais il ne put mener à bien ce travail.

(20) *Om Fransosernas Romantik*, S. S. IX, p. 312.

(21) Cf. S. S. IX, pp. 456-472.

(22) S. S. III, pp. 90-99.

(23) Cf. S. S. VIII, p. 403; IX, p. 523.

(24) *Sjelfbiografiska anteckningar*, S. S. VIII, p. 335.

..

NOTES DE LA CONCLUSION

(1) Georg Brandes : *Tale i Sorbonnen*, 1904 (Samlede Skrifter, XVI, p. 323) — cité par Böök, p. 46-510.

(2) Introduction aux *Filosofiska och estetiska Skrifter* de Tegnér.

(3) Böök, *Tegnér*, p. 46-47.

(4) Peu de langues trouvent d'ailleurs grâce devant l'exigeant poète. Il est dur pour l'allemand — cf. S. S. IX, 315-17. Seuls le grec et le suédois échappent à ses méprisantes critiques.

..

NOTES DE L'APPENDICE

(1) Les œuvres de l'antiquité nordique continueront à exercer leur attrait sur les poètes. Le Parnasse n'a pas négligé les documents scandinaves. et Leconte de Lisle, par exemple, s'est inspiré dans ses *Poèmes barbares* des sagas et des ballades scandinaves. Mais son intérêt ne se portait guère sur la littérature contemporaine des quatre pays nordiques.

(2) L'existence de ce « grand interrègne » dans les relations intellectuelles franco-scandinaves est particulièrement sensible pour qui feuillette les tables analytiques de nos grandes revues, et particulièrement de la *Revue des Deux Mondes*, afin d'y rechercher les articles relatifs à la littérature nordique.

(3) Article paru sans nom d'auteur.

(4) Il a occupé à partir de 1833 la chaire de littérature comparée à la Sorbonne. Il a publié dans la *Revue des Deux Mondes* de nombreux articles sur les littératures étrangères (Littératures du Nord et du Midi, Littératures de l'Orient et de l'Extrême-Orient). Il a répandu dans le public cultivé la connaissance des littératures du Nord et consacré en particulier plusieurs articles à l'Edda.

(5) *Littératures, voyages et poésie*, 2^e édition, 1858, p. 77.

(6) Sur 11 que comporte ce chant, à savoir les 8 premières et la dernière, Tegnér a eu connaissance de cette traduction par une revue allemande, cf. S. S. VIII, 697. La traduction de J.-J. Ampère est remarquablement exacte et complète pour une traduction en vers. Le rythme est heureusement imité. On déplore parfois un ton solennel à l'excès (*seglaren* est traduit par nautonier, *falken* par aigle, on ne sait pourquoi) et quelques erreurs (pourquoi *salen* est-il rendu par arène, et *bli* par rester? (confusion avec *bleiben*?)

(7) *Journal de l'Institut historique*, année 1836, p. 240-47.

(8) Voir lettre à C.-G. von Brinkman du 16 juin 1837, S. S. VIII, 473. Nous y apprenons que Marmier se proposait de traduire en prose la *Frithiofs Saga*, projet qu'il ne put réaliser par la suite. (9) Ces articles seront rassemblés en un volume et publiés en 1838 sous le titre *Littérature scandinave*.

(10) *Loc. cit.*, p. 482.

(11) Ce poème se trouve dans S. S. III, p. 6.

(12) P. 494. C'est un passage de S. S. IV, pp. 16-17, v. 283-314.

(13) Il est dur pour ceux qui, avant lui, ont présenté Tegnér au public français. Il nous parle des « esquisses élégantes, mais superficielles » de Xavier Marmier et des « traductions consciencieuses » de Mlle du Puget, qu'il accuse de « savoir mieux le suédois que le français ». On lui ferait plutôt le reproche inverse, car il avoue s'être servi des traductions antérieures (en particulier de celle de Duprez) et dans les textes qu'il traduit le premier on peut relever plusieurs erreurs.

(14) A. Geffroy : *Le Nord Scandinave depuis cinquante ans*. I. *Du mouvement politique et intellectuel en Suède*. — *Revue des Deux Mondes*, mars 1852.

(15) *Op. cit.*, p. 222-3.

(16) Il serait injuste de ne pas citer les articles parus dans les recueils biographiques, les encyclopédies et les grands dictionnaires. Certains sont aussi étendus et aussi documentés que les études que nous venons de citer. Notons en particulier dans la *Grande Encyclopédie* l'article de Th. Cart dont les jugements s'expriment avec nuance et qui ne dissimule pas sa profonde admiration pour la *Saga de Frithiof*, la biographie signée E. G. dans la *Nouvelle Biographie Générale* de Firmin-Didot, et celle signée R — Id dans la *Biographie Universelle Michaud*. Toutes deux se fondent sur des documents suédois de première main, en particulier la notice de Bötiger en tête des *Samlade Skrifter* parue après la mort du poète, l'*Aminnelsetal* de Franzén et celui de Geijer. Toutes deux citent la traduction de *Frithiofs Saga* de Desprez. M. Lucien Maury a également rédigé une notice brève et précise pour le *Dictionnaire Quillet*.

(17) *Revue des Deux Mondes*, 1836, 4^e série, p. 620, n. 1.

(18) Cette amusante découverte est due à M. Böök. Tegnér, p. 421, n. 1.

(19) Ed. originale, VI, 38, cité d'après Böök.

OUVRAGES CONSULTÉS

I

ÉDITIONS

A) Editions de Tegnér.

Pour mémoire.

National Upplaga : I. *Skrifter i bunden form.*

II. *Skrifter på prosa.*

Esaias TEGNÉR : *Filosofiska och estetiska Skrifter*, utgivna av Albert Nilsson och Bert Möller med inledande avhandling av Albert Nilsson. — Stockholm, 1913, in-8°, 471 pages.

L'introduction de A. Nilsson compte 141 pages.

Esaias TEGNÉR : *Samlade Skrifter*, ny kritisk Upplaga, kronologiskt ordnad, utgifven av Ewert Wrangel och Fredrik Böök. — Stockholm, 1918-1925, in-8°.

Tome I (œuvres de Tegnér jusqu'en 1807), 428 pages.

— II (de 1808 à 1816), 551 pages.

— III (de 1817 à 1821), 574 pages.

— IV (de 1822 à 1824), 544 pages.

— V (de 1825 à 1826), 708 pages.

— VI (de 1827 à 1830), 551 pages.

— VII (de 1831 à 1835), 627 pages.

— VIII (de 1836 à 1839), 738 pages.

— IX (de 1840 à 1846), 680 pages.

— X (non datées et suppl. tab.), 299 pages.

Esaias TEGNÉR : *Lyriska Dikter i Urval* och med förklaringar av Bernhard Risberg. — Stockholm, 1929, in-8°, 352 pages.

Frithiofs Saga, Nattvardsbarnen, Axel, texten beriktigad och interpunktionen moderniserad, samt förklaringar besörjda av lektor Bernhard Risberg. — Levnadsteckning av Professor Anton Blanck. — Stockholm, 1933. — Andra Upplagen, in-8°, 318 pages.

Esaias TEGNÉR : *Frithiofs Saga*, försedd med inledning och noter av Fredrik Böök. — Stockholm, 1928, 122 pages.

B) La saga islandaise de Frithiof.

Sagan och rimorna om Frithiof hinn fraekne utg. för Samfund til udgivelse af gammel-nordiske Literatur av Ludvig Larsson. — Copenhague, 1899, in-8°, 158 pages.

II

ÉTUDES CRITIQUES SCANDINAVES

A) Études générales :

SCHUCK et WARBURG : *Illustrerad Svensk Litteratur Historia*, Tome V, p. 503-650. — Stockholm, 1929.

Albert NILSSON : *Den Svenska Romantiken*. Den platonska Strömningen, Lund, 1916, in-8°, v-538 p., spec. p. 407-67.

Aton BLANCK : *Den Nordiska Renässansen i sjuttonhundratalets litteratur, en undersökning av den götiska poesiens allmänna och inhemska förutsättningar*. Thèse pour l'Université d'Upsal. — Stockholm, 1911, in-8°, 452 p.

B) Monographies consacrées à Tegnér :

a) Biographie.

Ewert WRANGEL : *Tegnèrs Kärleksaga*. — Stockholm, 1916, in-8°, 317 pages.

— *Råmen och Tegnérminnet*. — Stockholm, 1917, ix-317 pages.

— *Tegnér i Lund*. — Stockholm, 1931, in-8°. — 2 vol. in-8°, 237 et 356 pages.

Alvar SILOW : *Tegnèrs boklån i Lunds Universitets bibliotek, bibliografiska anteckningar i Tegnèrs forsknings tjänst*. — Upsala, 1913, in-8°, 95 pages.

b) Études littéraires.

Georg BRANDES : *Tegnér (Samlede Skrifter, III, p. 477-616)*. — Copenhague, 1909.

Fred. BOOK : *Esaias Tegnér*. — *Första Delen* (la seconde partie de l'ouvrage n'a malheureusement jamais paru). — Tiden til, 1814. — Stockholm, 1917, in-8°, ix-532 pages.

LYTH : *Tegnér och Frithiofs Saga*. — Norrköping, 1894, in-8°, 281 pages.

Greta HEDIN, Elof HELLQUIST, Otto SYWANS och Erik WALLEN. — *Tegnèrs Frithiofsaga, fyra studier utgivna af modersmåls lärarnas förening*. — Stockholm, 1931, in-8°, 232 p.

C) Articles de revues ou de recueils :

Anton BLANCK : *Frithiof och Ingeborg*. — *Paul et Virginie, en komparativ skiss, dans Studier tillägnade Karl Warburg på hans sextioårs dag av vänner och lärjungar*. — Stockholm, 1912, p. 5 à 12 (2 gravures hors texte).

Gunnar BOLIN : *Tegnèrs första Napoleons dikter (1799)*, dans *Samlaren*, 1913, p. 45-64.

Carl SANTESSON : *Tegnèrs reflektions-diktning (1801-1805)* dans *Tegnér Studier*, publié par les soins du Séminaire de littérature de l'Université d'Upsal. — Upsal, 1913, in-8°, avec préface du professeur Blanck, 143 pages.

Gunnar BILLER : *Tegnér och Byron i Axel*. — *Samlaren*, 1910, t. XXXIII, p. 27-54.

Martin LAMM : *Tegnèrs försoningsläran*. — *Samlaren*, 1916, p. 1-33.

LEVERTIN : *Svenska gestalter (Tegnèrs Ungdomsutveckling, p. 229-252)*. — Stockholm, 1904, in-8°, 322 pages.

BOOK : *Stagnelius och Chateaubriand* (*Samlaren*, 1909, p. 33-68).

D) Divers :

Anders OSTERLING. — *Carl August Hagberg*. — Stockholm, 1922, in-8°, 201 pages.

— *Madame de Staël i Sverige*. — Stockholm, 1918, in-8°, 192 pages.

Fredrik BOOK : *Stagnelius*. — Stockholm, 1911, in-8°, 357 pages.

Gunnar CASTREN : *Norden i Franska litteraturen*. — Helsingfors, 1911, in-8°, 252 pages.

III

ÉTUDES CRITIQUES FRANÇAISES

A) Littérature comparée :

Jos. TEXTE : *Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*. — Paris, 1895, in-8°, 466 pages.

Paul van TIEGHEM : *Précis d'histoire littéraire de l'Europe depuis la Renaissance*. — Paris, 1925, vii-352 pages.

— *Le préromantisme* (études de littérature comparée), 2 vol. 1924-30, in-8°, viii-322 et 299 pages.

B) Littérature française :

Louis BERTRAND : *La fin du classicisme*. — Paris, 1897, in-8°, xvi-425 pages.

André LE BRETON : *Le roman français au XVIII^e siècle*. — Paris, 1898, in-8°, 397 pages.

P. M. MASSON : *La Religion de J.-J. Rousseau*. — 3 vol. Paris, 1916-1919.

Daniel MORNET : *La Nouvelle Héloïse*, édition historique et critique, collection « Les grands écrivains de France ». — Paris, 1925-26, gd in-8°.

— *La Nouvelle Héloïse de J.-J. Rousseau*, étude et analyse (Les chefs-d'œuvre de la littérature expliqués). — Paris, sans date, in-8°, 340 pages.

— *Le romantisme en France au XVIII^e siècle*. — 2^e édition, sans date, in-12°, 289 pages.

André BELLESSORT : *Essai sur Voltaire*. — Paris, 1926, in-8°, 386 pages.

IV

TEGNÈR EN FRANCE

A) Traductions :

Mlle R. DU PUGET : *La saga de Frithiof*. — Paris, 1838.

— *Bibliothèque étrangère ou choix d'ouvrages remarquables* (histoire, poésie, théâtre, romans, etc.), traduits de diverses langues.

Première série : auteurs suédois, danois, norvégiens et islandais.

(Première partie : les Eddas, traduit de l'ancien idiome scandinave, 1838).

Deuxième partie : *Œuvre d'Isaïe Tegnér*, traduites du suédois, 310 pages.

Les deux parties sont reliées dans le même volume in-8°. — Paris, 1838.

H. DESPREZ et F. R... : *Frithiof*, poème d'Isaïe Tegnér, traduit du suédois par... — Paris, 1843, in-8°, xxii-201 pages.

Louis BOUTILLIER : *Fritjof et Ingeborg*, poème suédois d'Esaias Tegnér, traduction de... — Rennes, 1851, in-8° 203 pages.

A.-Gaston PÉROT : *La Saga de Frithiof*, poème d'Esaias Tegnér, traduite en vers français avec une préface de M. P. Verrier, professeur de langues et littératures scandinaves à la Sorbonne. — Paris, 1924, in-8°, 199 pages.

Traduction intégrale de certaines œuvres épiques dans l'ouvrage de Léouzon-le-Duc et traduction partielle d'œuvres épiques et lyriques dans les études de X. Marmier et de J.-J. Ampère ci-dessous mentionnées, ainsi que dans les *Fleurs scandinaves* (choix de poésies traduites du suédois) de Mlle R. du Puget. — Paris, s. d. (vers 1858), in-12° 279 pages.

B) Études critiques :

J.-J. AMPÈRE : *Littératures, voyages et poésie*. — Paris, 2^e éd., 1858 (1^{re} édition, 1833). — 2 volumes, étude sur Tegnér dans premier volume, in-8°, de 504 pages.

Voyages en Scandinavie, en Laponie et aux îles Foeroe pendant les années 1838-39 et 1840 sur la Corvette « La Recherche », commandée par M. Favre, lieutenant de vaisseau, publiés par ordre du Roi sous la direction de M. Paul Gaimard, Président de la Commission scientifique du Nord, Littérature Scandinave, Littérature Suédoise, par X. Marmier. — Paris, sans date, grand in-8°, 557 pages.

L. LÉOUZON-LE-DUC : *Histoire littéraire du Nord*, Première Partie, poésie. I. Tegnér. — Paris, 1850, in-8°, xvi-419 pages.

L. MAURY : *Panorama de la littérature suédoise contemporaine*. — Paris, 1940, in-8°, 250 pages.

C) Articles de revues :

Article anonyme sur *Frithiof Saga* (probablement de Léouzon-le-Duc), *Revue des Deux Mondes*, janvier 1833.

C.-A. HAGBERG : *De la littérature en Suède*, dans le *Journal de l'Institut historique*, année 1836, p. 240-7.

X. MARMIER : *Littérature suédoise*. — Tegnér (id. à chap. litt. suédoise de V. scand.). — *Revue des Deux Mondes*, 1837 (4^e série, p. 716-34).

A. GEFFROY : *Le Nord Scandinave depuis cinquante ans*. — I. *Le mouvement littéraire*, mars 1850.

SAINTE-BEUVE : *Jocelyn de Lamartine* (avec cit. de Tegnér), 1836 (4^e série, p. 605-29).

D) Articles de dictionnaires ou d'encyclopédie :

Dans la *Nouvelle Biographie Générale*, article de E. G., t. XXII, col. 951-54.

Biographie Universelle Michaud, article de R.-Id, col. 111-113, vol. XLI. *Grande Encyclopédie*. — Article de Théophile Cart.

Dans le *Larousse du XX^e siècle* et dans le *Dictionnaire Quillet*, articles de M.-L. Maury.

Article anonyme dans le *Dictionnaire des Littératures*, de Vapereau.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION	7
CHAPITRE PREMIER. — Les années d'apprentissage.....	9
CHAPITRE II. — Tegnèr et Napoléon	
1. Le général républicain	29
CHAPITRE III. — Tegnèr et Napoléon	
2. Napoléon et la politique extérieure de la Suède	34
CHAPITRE IV. — Tegnèr et Napoléon	
3. Le héros	52
CHAPITRE V. — Des « <i>Discours</i> » de Rousseau à la <i>Svea</i> de Tegnèr	63
CHAPITRE VI. — Entre le rationalisme français et le roman- tisme allemand	78
CHAPITRE VII. — L'influence du roman français sur l'œuvre épique de Tegnèr	95
CHAPITRE VIII. — Derniers jugements sur la littérature fran- çaise	108
CONCLUSION	117
APPENDICE. — Tegnèr en France	123
NOTES	134
OUVRAGES CONSULTÉS	158

VU

LE 25 JUIN 1942

*P. O. Le Doyen de la Faculté
des Lettres de l'Université de Paris.*

L'Assesseur :

A. CHOLLEY.

VU

ET PERMIS D'IMPRIMER

Le Recteur de l'Académie de Paris :

GILBERT GIDEL.

